

« Mes pâtes ont le goût
de mes mails »



ENQUÊTE SUR LA FUSION DU TRAVAIL ET DE LA VIE

SANTÉ / LIBERTÉ
**Sommes-nous entrés
dans la biopolitique ?**

ALI BENMAKHOLOUF
**DE LA PENSÉE ARABE
À LA LOGIQUE
CONTEMPORAINE**

ENQUÊTE
**QUAND
LA TECHNIQUE
MODIFIE LA MÉTÉO**



CAHIER CENTRAL
**KARL
MARX**
EXTRAITS DES
MANUSCRITS
DE 1844



On doit refaire une Histoire qui n'est plus seulement écrite au masculin.

Avec les guérisseuses et les sorcières, les hérétiques et les mystiques,
les révolutionnaires et les suffragettes, les intersectionnelles
de la troisième vague et les écoféministes de la quatrième.
Une autre manière de « *faire des histoires* » pour construire un autre récit
du monde. Et n'est-ce pas cela exercer sa puissance ?

Avec : E. Badinter, J. Butler, F. Dastur, C. Delaume, E. Dorlin...

Et aussi : Diotime, Héloïse, George Sand, Virginia Woolf,
Emma Goldman, Angela Davis...

En librairie le 12 novembre

Vous pouvez aussi le commander
sur philomag.com

PHILOSOPHIE
MAGAZINE
EDITEUR



Par **Alexandre Lacroix**
Directeur de la rédaction

L'œil de
Berberian



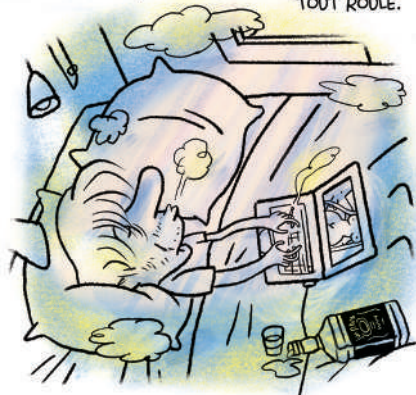
TRAVAILLER CHEZ SOI,



C'EST UNE QUESTION D'AUTODISCIPLINE,



UNE FOIS QU'ON A TROUVÉ LE RYTHME,
TOUT ROULE.



Quand tu débandes l'arc, la flèche part

Lors des premiers jours des vacances, j'observe sur moi-même un phénomène agréable, qui s'explique probablement par la physiologie – mais je ne suis pas neuroscientifique. Alors que la pression retombe, qu'un message automatique se charge de faire barrage aux sollicitations par e-mail, que les *to-do lists* sont oubliées, l'agenda refermé, que le café n'est plus bu que pour la seule volupté de l'arôme et non pour maintenir artificiellement la concentration, que les écrans sont éteints ou s'effacent quasiment du quotidien, les idées reviennent. Il ne s'agit pas vraiment d'un sursaut de créativité, ces idées ne sortent pas du néant, mais elles *apparaissent* – comme des formes qu'on découvrirait dans le sable, en balayant la couche qui les recouvre du plat de la main. Tout à coup, les enjeux se rééquilibrent, la hiérarchie des priorités se remet en place, des projets nouveaux viennent à l'esprit. Et pas seulement des projets: des pensées aux contours plus précis, des solutions inédites aux problèmes qui nous occupaient jusque-là et qui semblaient indémêlables.

Dans cette première phase du repos – qui dure, selon ma propre expérience, seulement trois ou quatre jours –, l'erreur serait d'imaginer que l'absence d'activité, le non-travail serait la cause de cette inspiration retrouvée. Car ces idées, ces projets, ces solutions qui nous viennent spontanément sont les produits, non pas du calme lui-même, mais uniquement de la dépressurisation. Si les vacances durent plus de dix jours, la trépidation intérieure diminue, jusqu'à ce qu'on en arrive à un état de conscience étale, sorte d'encéphalogramme plat. La source d'idées se tarit inéluctablement, car nous ne sommes plus alimentés du dehors et devenons indifférents aux plans sur lesquels nous agissons durant l'année. Le bien-être qui s'installe est lénifiant à la longue, la pensée en nous s'engourdit comme un muscle inemployé. Ainsi, le moment optimal de la vie intérieure est-il lié à une variation négative d'intensité. (Pour les variations positives d'intensité, c'est l'inverse qui se produit: lors de la reprise du travail, du rallumage des moteurs, les préoccupations deviennent si fortes qu'elles inhibent toute liberté intérieure.)

Quelle que soit la tâche qui nous occupe, il convient donc de s'y employer longtemps, presque jusqu'à épuisement, puis de la laisser en plan – et c'est là que le déclic se produit. L'accumulation d'abord, l'étincelle ensuite.

Mais ces observations, si elles sont partagées, nous mettent en garde contre la tentation de faire fusionner le travail et la vie – de travailler de chez soi, dans le train, au café, le week-end, en congés, tout en tressant ce quotidien d'échappées et de loisirs. En effet, si nous nous engageons dans un tel continuum d'activités, nous perdons les variations d'intensité – et le risque est d'avancer dans un tunnel gris, sans fin. Sans césure, il n'y a plus qu'une gigantesque accumulation – au bout de laquelle nous attend l'épuisement le plus absolu ou bien une forme de répétition en mode semi-automatique dans laquelle nous avons pour ainsi dire l'âme bouchée – et pas d'étincelle ni d'inspiration.

Si tu ne cesses de tendre la corde de l'arc, tu finiras par le plier.

N'oublie pas de lâcher la corde, si tu veux que la flèche atteigne la cible.

N'hésitez pas à nous transmettre
vos remarques sur
reaction@philomag.com

ILS ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO



P. 56
JULIA DE FUNÈS

Selon elle, le bonheur au travail n'est pas qu'une question d'atmosphère, il dépend plutôt de la capacité à donner du sens à notre métier. Docteure en philosophie et conférencière, elle est l'auteur d'ouvrages sur la vie en entreprise, comme *Le Développement (im)personnel*. Elle défend les vertus du télétravail face au sociologue Pierre-Michel Menger.



P. 64
ALI BENMAKHOULF

Quel lien entre la philosophie arabe, l'éthique médicale et l'art de la conversation? Un certain esprit logique dont témoigne ce professeur à l'université Paris-Est-Créteil. Ancien vice-président du Conseil consultatif national d'éthique et lecteur passionné de Montaigne, il retrace son itinéraire intellectuel entre le Maroc et la France.



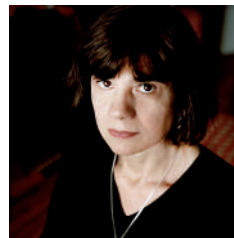
P. 34
CATHERINE LARRÈRE

Elle travaille sur une nouvelle approche de la nature à l'ère de l'Anthropocène et a récemment publié *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*. Professeure émérite de philosophie à l'université Paris-1-Panthéon-Sorbonne, elle donne son éclairage politique et éthique sur une pratique qui fait débat: l'ensemencement des nuages.



P. 56
PIERRE-MICHEL MENDER

Le monde des arts est sa spécialité, dont il analyse les traits saillants: le talent et la création, mais aussi une forte dose d'incertitude et d'inégalités. Titulaire de la chaire de sociologie du travail créateur au Collège de France, il dialogue avec Julia de Funès et souligne comment les attributs du loisir et du travail se mêlent dans nos vies.



P. 18
CATHERINE MALABOU

Cette spécialiste de Hegel et des neurosciences, autrice d'un récent essai sur les *Métamorphoses de l'intelligence*, enseigne à l'université Kingston à Londres. Elle vient de signer une « Déclaration d'indépendance des cryptomonnaies » et nous explique pourquoi les États s'intéressent tant à ces nouvelles monnaies d'inspiration pourtant anarchiste.



P. 46
ANNE-SOPHIE MOREAU

Le télétravail nous rend peut-être plus efficaces, mais il nous empêche de prendre des initiatives! Voici la thèse défendue par notre collaboratrice. Après avoir lancé l'édition allemande de *Philosophie magazine*, elle est désormais rédactrice en chef de *Philonomist*, notre site dédié au monde du travail, de l'entreprise et de l'économie.



Origine du papier: Italie. Taux de fibres recyclées: 0%. Tous les papiers que nous utilisons dans ce magazine sont issus de forêts gérées durablement et labellisés 100% PEFC. Le taux majoritaire indiqué Prot est de 0,009.

La rédaction n'est pas responsable des textes et documents qui lui sont envoyés. Ils ne seront pas rendus à leurs propriétaires.

Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

Artavazd Pelechian

La Nature, Les Saisons

Deux films d'un cinéaste légendaire

Sarah Sze

De nuit en jour

Œuvres nouvelles

EXPOSITIONS 24 OCTOBRE 2020 → 7 MARS 2021

fondationcartier.com — 261, boulevard Raspail - 75014 Paris

La Nature, 2020. © Artavazd Pelechian. © DR | © Sarah Sze, 2020. DR. — Design graphique: Super Terrain

DANS NOTRE APPARTEMENT-PAYSAGE CE MOIS-CI

Extension de
logement payée
par l'employeur
p. 48

Cœuvres d'écrivains
qui cherchaient
à divertir
p. 78

Homo sapiens
développant
son aptitude
à la coopération
p. 42

Révision d'une leçon
Montessori en
autonomie complète
p. 46

Journaliste
écrivant son article
sur l'aliénation
chez Marx
Cahier central

Sneaker
de gauche
envisageant
la séparation
avec la sneaker
de droite
p. 18

Imperméable
antigrêlons
p. 34

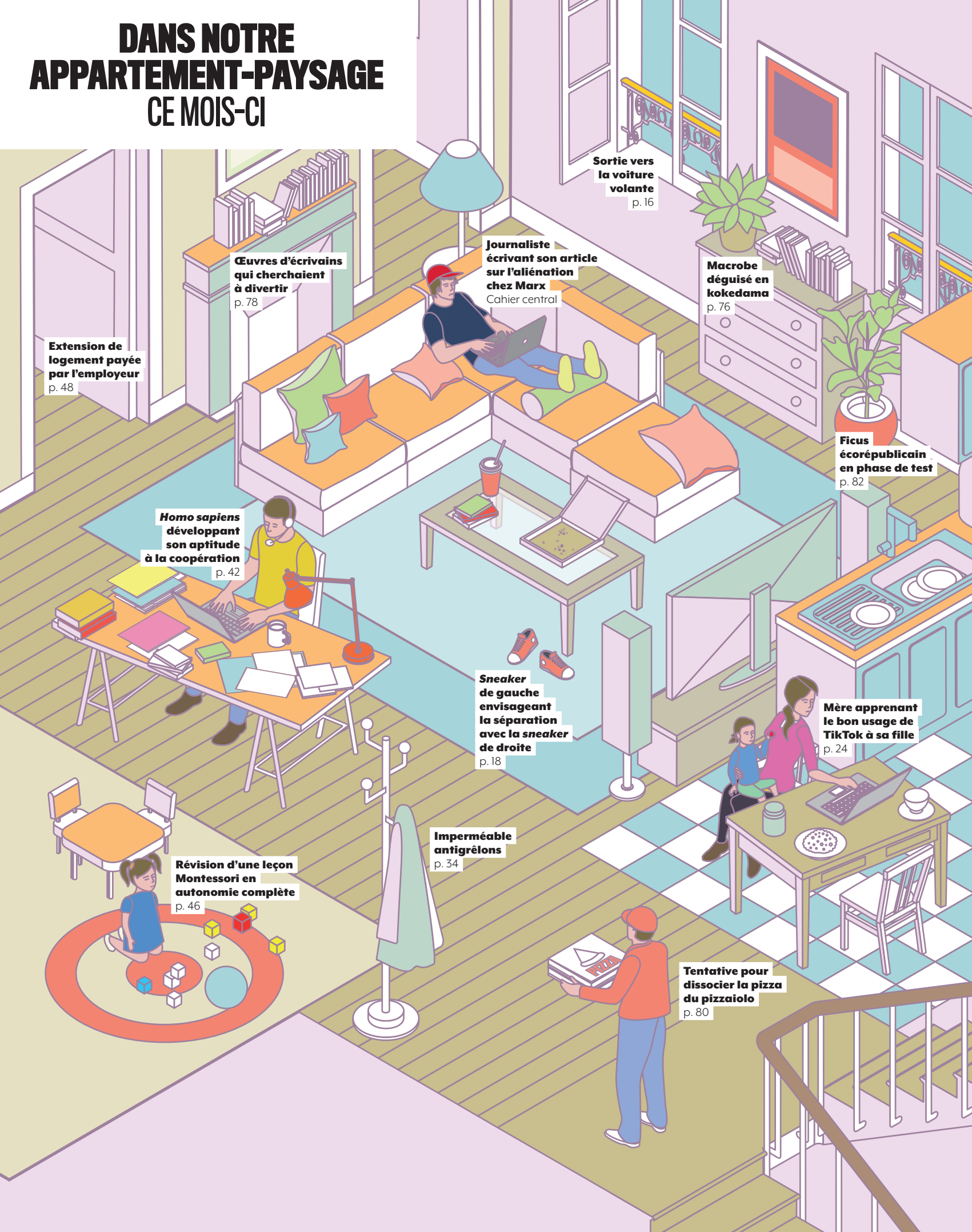
Sortie vers
la voiture
volante
p. 16

Macrobe
déguisé en
kokedama
p. 76

Ficus
écorépublicain
en phase de test
p. 82

Mère apprenant
le bon usage de
TikTok à sa fille
p. 24

Tentative pour
dissocier la pizza
du pizzaiolo
p. 80



SOMMAIRE

- P. 3 Édito
- P. 8 Questions à **Charles Pépin**
- P. 10 Question d'enfant à **Claude Ponti**
- P. 12 Courrier des lecteurs

🔍 Déchiffrer l'actualité

- P. 14 **TÉLESCOPAGE**
- P. 16 **REPÉRAGES**
- P. 18 **PERSPECTIVES**
Séparatisme idéologique, vers la fin du débat? / Chine-Inde: la guerre des réincarnations / Pourquoi les États font-ils main basse sur les cryptomonnaies? / Le rappeur Damso inspiré par l'afroféministe bell hooks
- P. 22 **AU FIL D'UNE IDÉE**
L'eau douce
- P. 24 **ETHNOMYTHOLOGIES**
par **Tobie Nathan**

👁 Prendre la tangente

- P. 28 **DÉCRYPTAGE**
De Michel Foucault au Covid-19: vivons-nous à l'ère du biopolitique?
- P. 34 **ENQUÊTE**
Ensemencer les nuages. Quand l'homme manipule le ciel
- P. 38 **MOTIFS CACHÉS**
par **Isabelle Sorente**

Un encart Rue des étudiants (12 pages, 145 x 196 mm, 12 g) est jeté sur les abonnés France métropolitaine.
Un dépliant (4 pages, 152 x 200 mm, 8 g) propose de précommander *21 penseurs pour 2021* (Philosophie magazine Éditeur). Il est jeté sur les abonnés France métropolitaine.

Ce numéro comprend en cahier central un encart rédactionnel (agrafé entre les pages 50 et 51) de 16 pages complétant notre dossier « Enquête sur la fusion du travail et de la vie », constitué d'une présentation et d'extraits du livre *Manuscripts de 1844*, de Karl Marx.

PHILOSOPHIE MAGAZINE N° 145
PARAITRA LE 3 DÉCEMBRE 2020



DOSSIER Enquête sur la fusion du travail et de la vie

- P. 42 Les nouveaux risques d'aliénation
- P. 46 Comment innover entre quatre murs
- P. 48 Et si mon patron payait mon loyer?
- P. 52 Leur mode de vie et leur travail se confondent. Témoignages
- P. 56 Un nouveau monde à créer?
Dialogue entre **Julia de Funès** et **Pierre-Michel Menger**

Cahier central

Agrafé entre les **pages 50 et 51**,
notre supplément:
Manuscripts de 1844
de **Karl Marx**



Cheminer avec les idées

- P. 64 **L'ENTRETIEN**
Ali Benmakhlouf
- P. 70 **LE CLASSIQUE SUBJECTIF**
Georges Bataille
vu par **Philippe Forest**
- P. 76 **BOÎTE À OUTILS**
Divergences / Sprint /
Intraduisible / Strates
- P. 78 **BACK PHILO**



Livres

- P. 80 **ESSAI DU MOIS**
Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur? /
Gisèle Sapiro
- P. 81 **ROMAN DU MOIS**
Patagonie route 203 /
Eduardo Fernando Varela
- P. 82 **ENTRE LES LIGNES**
La Cité écologique / **Serge Audier**
- P. 84 Nos choix
- P. 88 Notre sélection culturelle
- P. 90 Agenda
- P. 92 **OH! LA BELLE VIE**
par **François Morel**
- P. 93 Jeux
- P. 94 *Humaine, trop humaine*
par **Catherine Meurisse**
- P. 98 **QUESTIONNAIRE DE SOCRATE**
Thurston Moore





Les réponses
de Charles Pépin*

MARIE
DUPUIS

Pourquoi cherchons-nous autant la reconnaissance?

Parce que nous savons que nous allons mourir? Nous aurions en conséquence ce besoin de voir notre valeur reconnue avant l'échéance fatidique, pour qu'elle puisse nous survivre... On trouve en tout cas chez Hegel cette articulation entre la conscience de notre mortalité et le désir de reconnaissance, qui est le plus impérieux de nos désirs. Il s'agit pour l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* d'une reconnaissance *objective*: elle passe par des actions, des œuvres, sur lesquelles se pose le regard des autres. Ce désir de reconnaissance nous pousse à travailler, à rencontrer les autres. Il faut distinguer cette reconnaissance *objective* de la reconnaissance *tout court* à laquelle chacun, aujourd'hui, semble vouloir prétendre. D'après Hegel, la reconnaissance objective est la reconnaissance de ce que j'ai fait. La reconnaissance *tout court* est la reconnaissance de ce que je suis, indépendamment de ce que j'ai fait. Les deux peuvent être légitimes. Un enfant non reconnu par son père et qui désire l'être veut être reconnu pour ce qu'il est. Un romancier cherchant la reconnaissance de ses pairs ou des lecteurs veut être reconnu pour la façon dont il a donné une forme objective à son intériorité. Notons au passage que le besoin de reconnaissance de cet écrivain se manifestera moins dans les moments d'intense créativité que dans ceux qui précèdent, ou suivent, ce pic de créativité. Nous cherchons donc d'autant plus la reconnaissance que quelque chose nous manque, que nous ne sommes pas pleinement à ce que nous faisons. Habité par la joie du créateur, l'écrivain est moins soucieux de reconnaissance... Mais



lorsque cette joie vient à le quitter, il recherche dans cette reconnaissance une compensation. « On tient à l'éloge et aux honneurs, écrit ainsi Bergson, dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. » Ceci est vrai de toutes les activités humaines: elles nous offrent parfois une telle plénitude d'existence que nous ne pensons plus au regard des autres. L'artisan en train d'accomplir sa tâche à la perfection, les amants ayant l'impression de n'avoir jamais aussi bien fait l'amour ne songent pas une seule seconde à la reconnaissance. Mais quand la vie, soudainement moins intense, se retire un peu, alors ils sentent de nouveau ce besoin d'être reconnus. Ils se rappellent qu'ils ne sont pas éternels et ont de nouveau besoin d'une compensation – d'une consolation?

OLIVIER
TURPIN

La vie humaine n'est-elle pas ridicule par rapport à l'immensité de l'Univers?

Pas nécessairement... Peut-être que, grâce à notre conscience, certains instants ont une valeur d'éternité: rien ne pourra jamais faire qu'ils n'aient pas été. Et peut-être que, dans cet univers en expansion infini, nous sommes les seuls à le savoir... Et puis votre question nous sauve déjà du ridicule: le vrai ridicule est de se croire au centre de l'Univers – le progrès de la science nous en a heureusement délivrés. Reste la disproportion que vous évoquez... Car elle peut produire un effet de ridicule mais également nous inviter à la contemplation, à la réflexion, à l'éblouissement devant l'épaisseur du mystère... Ce qui est loin d'être ridicule.

Un vertige métaphysique, une petite question qui vous taraude? Interrogez Charles Pépin en écrivant à questiondumois@philomag.com

* Philosophe / Anime la 11^e saison des Lundis philo au cinéma MK2-Odéon (Paris) / Vous pouvez l'écouter sur son podcast Spotify « Une philosophie pratique » / Dernier ouvrage paru: 50 Nuances de Grecs, t. 2 (avec Jul, Dargaud).



EXPOSITION

KINSHASA

CHRONIQUES

Palais de Chaillot
Trocadéro – Paris 16^e
citedelarchitecture.fr
#ExpoKinshasa

14.10.2020
11.01.2021

Une exposition
en co-production avec

SÉTÉ
MIAM
Musée International des Arts Modestes



Télérama

Inrockuptibles

TROISCOULEURS

TRANSFUCE

philosophie
magazine



nova
LE GRAND MIX

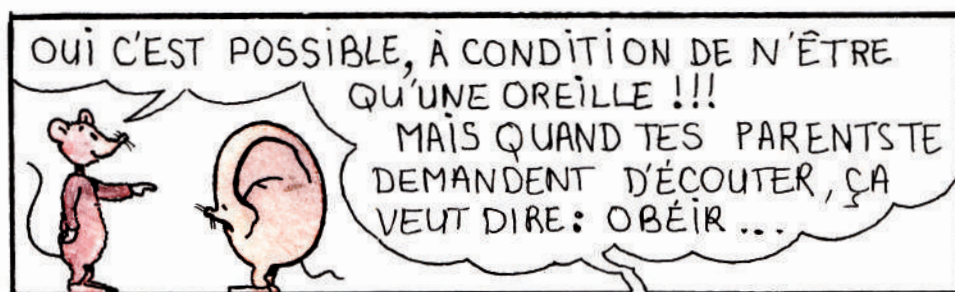
PARIS
PREMIERE

TV5MONDE



Les réponses
de Claude Ponti*

INTI, 9 ans, DEMANDE : EST-CE QUE C'EST POSSIBLE DE TOUJOURS ÉCOUTER ?



À tous les enfants:
Envoyez vos questions
à Claude Ponti
en écrivant à
questionsdenfants@philomag.com

* Auteur et illustrateur de livres destinés à la jeunesse / Il a récemment fait paraître un livre, *Voyage au pays des monstres*, ainsi qu'un jeu, *La Gigantomaskarade* (tous deux édités par L'École des loisirs).

A^S-PC

Alliance Sorbonne
Paris Cité

Festival des idées Paris 20–21 nov. 2020

5^e édition

nouvelles normalités

Conférences, jeux-débats,
rencontres, tables rondes.

Gratuit dans le Grand Paris
et en ligne.

www.festivaldesidees.paris

philosophie

Le Point

RADIO PARIS

SCIENCE

SCIENCES
L'AVENIR

THE CONVERSATION

Bellevilloise

CRI

*Ani
ma
fac

Université
de Paris

Université
Sorbonne
Paris Nord

SciencesPo

inalco

PARIS
VAL DE
SEINE
D'ARCHITECTURE

IPGP

Ined

INSTITUT
PARISIEN
D'ÉTUDES
ÉCONOMIQUES

f festivaldesidees

@ Festivaldesidees

🐦 FdiParis



À PROPOS DU N° 143

SUR
LE DOSSIER
SUR LES
ÉTATS-UNIS

FABIO LUDOVICO

La peur de l'étranger

Pourquoi voir
le racisme

aux États-Unis seulement comme celui contre les Noirs? N'oublions pas que les États-Unis se sont créés sur le génocide des Indiens et que les Chinois ont subi un sort pas très enviable lors de la construction du chemin de fer. J'entends bien que les derniers événements tragiques ont comme protagonistes des membres de la population noire américaine, mais si l'on veut comprendre quelque chose au racisme, je crois qu'il faudrait prendre du recul, aptitude éminemment philosophique, et étudier ses causes dans l'ensemble. Il me semble que si l'on se fixe sur un type de racisme, on perd de vue son essence qui est, à mon humble avis, la peur de l'étranger, la xénophobie. Merci en tout cas pour votre œuvre au service du développement des idées.

Cher Fabio,

Nous avons consacré un dossier à cette question en avril dernier, « Où commence le racisme? ». Vous pouvez le retrouver sur philomag.com/dossiers/ou-commence-le-racisme

SUR LE
DÉCRYPTAGE

PIERRE VIDAL

Une question de foi

Cela fait plusieurs
fois que je me sens

mal à l'aise avec les sondages sur les convictions religieuses. C'est un peu en marge de votre commentaire qui concerne la possibilité du blasphème et que j'approuve tout à fait. Mais la lecture que vous en faites, dans ce contexte, ne revient-elle pas à poser la question: « Faites-vous passer vos croyances superstitieuses avant les valeurs des droits de l'homme? », tandis que les questionnés semblent avoir compris: « Faites-vous passer vos convictions d'origine religieuse avant les lois de la République? » En ce qui me concerne, je suis en effet porté à contester certaines lois en raison de mes convictions religieuses, par exemple, les lois et règlements concernant les migrants qui, à mon avis, enfreignent la fraternité des enfants de Dieu. Je vois bien que des non-croyants partagent ma conviction sur ce sujet, sans partager ma croyance religieuse, en se référant aux droits humains. Je pourrais aussi m'y référer, puisque ce sont des valeurs qui peuvent rassembler, au-delà des croyances religieuses, et c'est d'ailleurs ce que je fais souvent. Mais si l'on me demande pourquoi j'adhère à ces droits humains, je réponds que ce n'est pas la raison qui m'y conduit mais un choix qui *in fine* procède d'une conviction religieuse.



Une réaction
à un article ou
ou à une actualité?
Écrivez-nous à
reaction@philomag.com

À PROPOS DU N° 142

SUR
L'ÉDITO

BRIGITTE SANDBERG

L'école des bois

Je trouve que vous
avez pris la bonne

décision de laisser relativement libre votre fils en découvrant son chemin parfois difficile mais un peu dangereux. Mais je me suis quand même posé la question: auriez-vous pris la même décision si votre fils avait été une fille? Parce que, pour les garçons, il y a une tradition: penser qu'il faut les endurcir par des expériences un peu dangereuses. [...] Mais je crois que ce vous dites me rappelle la pédagogie qui se pratique en forêt en Allemagne (je suis allemande). Il y a de plus en plus d'institutions, pour les petits surtout, qui mettent la nature au cœur de leur enseignement, ce qui est très bien. C'est presque ce que vous avez fait avec votre fils. Je suis aussi d'accord avec votre dernière ligne: « *Je donnerais le primat au saut dans l'inconnu* », qui vaut pour toute l'existence. Merci pour votre article!

INVITATIONS
En partenariat avec
Philosophie magazine

KINSHASA CHRONIQUES

Paris (XVI^e)

Cette exposition invite à découvrir Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo et troisième ville d'Afrique. 70 artistes de divers domaines (photographie, BD, performance, vidéo, peinture, slam, etc.), dont la pratique est ancrée dans une expérience intime de l'espace urbain, rendent la complexité et la richesse de la ville.

Jusqu'au 11 janvier 2021. Cité de l'architecture et du patrimoine: 1, place du Trocadéro et du 11-Novembre. citedelarchitecture.fr/fr/exposition/kinshasa-chroniques-0

50 invitations sont à retirer sur philomag.com/kinshasa

philosophie
magazine
c'est aussi philomag.com

Chaque jour notre rédaction commente l'actualité.

Et aussi : les archives, les fiches sur les grands philosophes, le lexique, les citations...

Pour recevoir ces contenus
du lundi au vendredi
inscrivez-vous à la Lettre
de Philosophie magazine
philomag.com/newsletters



Pendant le confinement, la nature s'est ébrouée, le ciel est redevenu bleu. Et nous avons trouvé ça beau, apaisant. Pourquoi ne pas continuer sur cette lancée ? Pourquoi ne pas écouter la voix de Greta et de tous ses *followers* qui nous demandent de ne plus abîmer la Terre ? Voici cinquante leçons de rattrapage pour tous ceux qui ont raté le cours d'écologie.

LA REVUE ILLUSTRÉE

**Alternatives
Economiques**

**144 PAGES
D'INFOS
DESSINÉES
17 EUROS**



Couverture illustrée par
Catherine Meurisse

OBLIK N°4 EST EN VENTE !

**CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES**

Et sur commande : alternatives-economiques.fr/oblik4



**STEPANAKERT,
HAUT-KARABAGH
(RÉPUBLIQUE
D'ARTSAKH)**

2 octobre 2020

Des civils se réfugient dans le sous-sol d'un bâtiment de Stepanakert, la capitale de la république autoproclamée d'Artsakh, lors d'un bombardement mené par l'Azerbaïdjan contre l'Arménie, pour la reconquête de ce territoire transcaucasien que se disputent les deux pays depuis la chute de l'URSS.





L'habitat est
un système
immunitaire
spatial, une mesure
de défense
qui permet de
délimiter une zone
de bien-être contre
les [...] porteurs
de mal-être



PETER SLOTERDIJK / *Sphères*, t. III, *Écumes*

L'IMAGE

Les routes du ciel

D

es voitures volantes pour 2023? C'est l'ambition de la *start-up* japonaise Skydrive, financée par le constructeur automobile Toyota. Le 30 août dernier, son prototype SD-03 réussissait son premier vol d'essai public. L'engin s'est élevé à 5 mètres du sol pendant quatre minutes. La performance, qui peut sembler timide, est une première étape: Toyota souhaite développer, d'ici à trois ans, des appareils biplaces possédant une autonomie de trente minutes et pouvant atteindre la vitesse de 60 km/h. L'échéance n'est pas un hasard: le gouvernement japonais a affirmé sa volonté de se doter de taxis aériens d'ici 2023 pour désengorger les villes les plus densément peuplées du pays, comme Tokyo ou Osaka. La voiture volante est en effet délivrée des sinuosités et de l'encombrement de la rue: elle passe d'un point A à un point B en ligne droite, sans aucun détour. Indifférente au terrain, puisqu'elle évolue dans un monde sans obstacle ou presque, elle réalise le rêve d'un mouvement quasi immédiat et quasi dématérialisé entre le départ et l'arrivée. Une étape de plus vers la « disparition de l'espace » qu'annonçait

Par
Octave
Larmagnac-
Matheron



Paul Virilio? Le géographe philosophe écrivait dans *Le Grand Accélérateur* (Galilée, 2010) que « la vitesse des transports et des transmissions instantanées réduisent le monde à rien. Nous vivons une époque singulière, notre appréciation des échelles de temps et de distance est bouleversée, et la terre est devenue trop petite ». Bientôt le ciel embouteillé, lui aussi?

LA CRÉOLISATION
C'EST L'ASSIMILATION
RÉELLE. ELLE EST
DURABLE PARCE
QU'ELLE SE DÉPLOIE
SANS PROJET
PRÉCONÇU



Jean-Luc Mélenchon,
dans *Le Figaro*,
le 1^{er} octobre 2020.

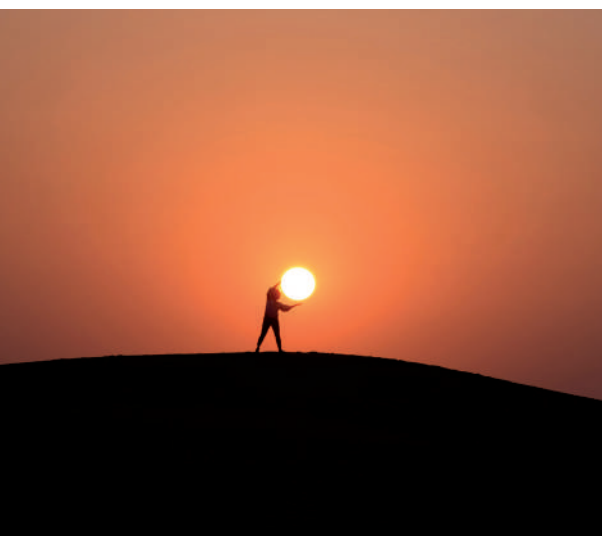
LE MOT

Créolisation



Édouard Glissant,
entretien à *L'Humanité*,
le 6 février 2007.

QU'EST-CE QUE
LA CRÉOLISATION?
C'EST UN MÉLANGE
INEXTRICABLE DE
CULTURES DONT
ON NE PEUT PRÉDIRE
À L'AVANCE LES
RÉSULTANTES



LA NOTION

Héliocène

Nous sommes entrés dans une nouvelle ère: l'Anthropocène. Mais quel nom donner au prochain âge géologique? La question est tout sauf anodine, selon la paléo-océanographe américaine Summer Praetorius, car la manière dont nous nommons l'avenir conditionnera notre manière d'agir. Et la scientifique de proposer le terme d'Héliocène, « l'âge du Soleil », pour envisager notre futur. « Chaque année, argumente-t-elle, le Soleil diffuse vers la Terre 5000 fois nos besoins énergétiques. Notre défi consiste à trouver comment construire des réceptacles assez grands » pour emmagasiner cette puissance

« en temps réel » – plutôt que d'exploiter la « lumière solaire passée », dont l'énergie est entreposée dans les résidus végétaux devenus pétrole ou charbon. L'avènement de « cellules solaires » techniques pourrait constituer une rupture aussi importante que l'apparition de la photosynthèse végétale. Une manière, aussi, de mettre fin à ce que le philosophe Michael Marder (*lire son interview dans notre hors-série consacré au réchauffement climatique*) considère comme un sacrilège permanent: en utilisant du charbon et du pétrole, « nous réanimons des dépouilles végétales [et] nous les forçons à abîmer l'atmosphère produite par les plantes vivantes ».



LE CHIFFRE
2
milliards

C'est le nombre de courriers non distribués par la Poste en 2020, par rapport à l'an passé. Accentuée par la pandémie de Covid-19, cette baisse s'inscrit dans une tendance globale: le volume de courrier diminue en moyenne de 6 % chaque année. Cette érosion marque une transformation de la manière dont nous nous rapportons à nous-mêmes: comme le note **Michel Foucault** dans « L'écriture de soi » (*Dits et Écrits* IV, 1983), « la lettre qui, en tant qu'exercice, travaille à la subjectivation du discours vrai, [...] constitue aussi et en même temps une objectivation de l'âme ». Un travail patient sur soi qui n'a pas grand-chose à voir avec le récit instantané du SMS.

Conception graphique: StudioPhilo.



MA MAISON VA CRAQUER



LES 34-44 ANS
DISPOSENT EN
MOYENNE DE
37 M² PAR PERSONNE



LES +60 ANS
SONT MIEUX LOTIS:
64 M² PAR PERSONNE

34 % DES FRANÇAIS CONSIDÈRENT
QUE LEUR LOGEMENT N'EST
PAS ADAPTÉ AU TÉLÉTRAVAIL



40 % NE DISPOSENT
PAS DE COIN BUREAU
59 % EN VOUDRAIENT
UN



EN 60 ANS,
LA HAUTEUR
DES PLAFONDS
A DIMINUÉ EN
MOYENNE DE 27 CM,
ALORS QUE LES
FRANÇAIS ONT
GRANDI DE 7 CM



65 % DES LOGEMENTS
DE PLUS DE 10 ANS
DISPOSENT
D'UN GRENIER
OU D'UNE CAVE
CONTRE
36 % DES LOGEMENTS
LES PLUS RÉCENTS



58 % DES PERSONNES HABITANT
EN APPARTEMENT SOUHAITERAIENT
VIVRE DANS UNE MAISON

Ca craque! L'enquête réalisée par l'Ipsos pour l'association Qualitel a le mérite de chiffrer les attentes, souvent déçues, des Français en matière de logement. À commencer par l'exiguïté. C'est paradoxalement à l'âge où ils ont le plus besoin d'espace – entre la trentaine et la quarantaine, lorsqu'ils fondent une famille – que les Français se retrouvent le plus à l'étroit: les 34-44 ans bénéficient en moyenne de 37 m² par personne. Au contraire, leurs aînés, qui vivent généralement seuls ou en couple, disposent en moyenne de 64 m². Difficile, dans ces conditions, de trouver la place pour offrir une chambre à chaque enfant, alors que c'est pourtant la priorité absolue des familles.

Et les choses se compliquent encore à l'heure du Covid-19 et du télétravail généralisé: seule une petite majorité des Français dispose en effet d'un coin bureau chez elle (lire l'enquête pp. 48-51). La pièce à vivre devient, dès lors, la pièce à tout faire. Les deux tiers d'entre eux souhaiteraient d'ailleurs

pouvoir l'agrandir au détriment des autres pièces. Le sentiment d'exiguïté est en outre accentué par les nouvelles normes en matière de construction: pour économiser l'espace, la hauteur sous plafond a diminué en moyenne de 27 cm au cours des soixante dernières années! Quant aux caves et autres annexes de stockage, elles tendent à disparaître.

« Chose inimaginable pour un rêveur de maison: les gratte-ciel n'ont pas de cave, soulignait déjà Gaston Bachelard dans *La Poétique de l'espace* (1957). Du pavé jusqu'au toit, les pièces s'amoncellent, et la tente d'un ciel sans horizons enclot la ville entière. » Le philosophe y voyait le trait distinctif des « grandes villes » qui concentrent aujourd'hui plus de la moitié de la population de l'Hexagone dans des « boîtes superposées » purement fonctionnelles, des « trous conventionnels » dépourvus d'intimité. Entassés les uns sur les autres, les appartements ne « sont plus dans la nature », exposés aux « drames d'univers ».

Implicitement, c'est aussi ce modèle que remettent en cause 58 % des Français qui souhaiteraient troquer leur appartement pour une maison. Le droit de rêver.

Sources: « Baromètre Qualitel-Ipsos 2020 - Logement: à la conquête de l'espace », le 6 octobre 2020, ipsos.com/fr/barometre-qualitel-ipsos-2020-logement-la-conquete-de-l-espace.

« Séparatisme »
idéologique: vers
la fin du débat
démocratique?

Accrochages entre
l'Inde et la Chine
au Ladakh:
qui veut s'emparer
du prochain
dalaï-lama?

CE MOIS-CI.

Pourquoi les États
veulent-ils battre
cryptomonnaie?
L'analyse
de Catherine
Malabou.

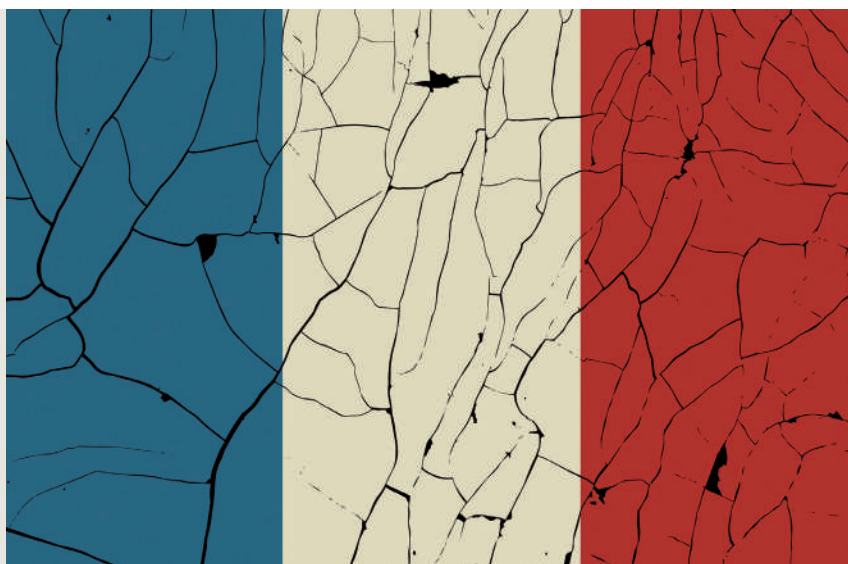
Préjugé plié!
Le rappeur
Damso, lecteur
de l'afroféministe
américaine
bell hooks.

Retrouvez chaque jour notre fil d'actualités sur [Philomag.com](https://philomag.com)

France
POLITIQUE

Vers un nouveau « séparatisme » idéologique?

Quand Emmanuel Macron employait ce terme le 2 octobre, il s'en prenait à l'islamisme. Entre-temps, des intellectuels militants comme Geoffroy de Lagasnerie ou Alice Coffin l'ont théorisé, déclenchant un tollé. Le consensus démocratique est-il encore possible à l'ère des réseaux ?



C

'est sans doute le mot politique de la rentrée. Pour présenter son plan de lutte contre l'islam radical, Emmanuel Macron a employé le terme de « séparatisme » plutôt que celui de « communautarisme », pourtant bien ancré dans le paysage politique. « Nous pouvons avoir dans la République française des communautés, mais ces appartenances ne doivent jamais valoir soustraction à la République », a-t-il déclaré en février afin de justifier ce glissement sémantique. Le 2 octobre, aux Mureaux

(Yvelines), le chef de l'État a défini le séparatisme comme « un projet conscient, théorisé, qui se traduit par la constitution d'une contre-société ». Un modèle sécessionniste qui s'infiltrerait aussi bien dans l'éducation que dans le travail, les rapports femmes-hommes ou les loisirs.

Mais voilà qu'au même moment, des intellectuels militants ont semblé déployer un argumentaire proche de ce « séparatisme » religieux. Sur les ondes de France Inter, le 30 septembre, le philosophe Geoffroy de Lagasnerie lâchait: « Je suis contre le paradigme du débat et de la discussion [...]. Il faut reproduire un certain nombre de censures dans l'espace public pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes. » Tollé sur les réseaux sociaux, où le philosophe a été accusé de « sectarisme », voire de « terrorisme intellectuel ».

Le soufflé était à peine retombé qu'un autre incendie se déclarait, du côté du féminisme cette fois. Alice Coffin, élue écologiste à la mairie de Paris et militante

LGBT, suscitait la controverse avec son livre *Le Génie lesbien* (Grasset), où elle explique notamment pourquoi elle ne consomme plus aucune œuvre produite par un homme: « Il faut, à notre tour, les éliminer [...]. Nous avons le pouvoir, sans les éliminer physiquement, de priver les hommes de leur oxygène: les yeux et les oreilles du reste du monde. » Une prise de position radicale qui lui a valu d'être menacée de mort et placée sous protection policière.

Alors, assiste-t-on à l'émergence d'un séparatisme idéologique? Y a-t-il vraiment quelque chose de commun entre Alice Coffin, Geoffroy de Lagasnerie et les islamistes, comme le suggèrent certains de leurs détracteurs? Il apparaît que dans ce schéma de pensée, toute discussion soit jugée inutile, voire nuisible, puisqu'elle occasionne une déperdition d'énergie tout en légitimant dangereusement le camp adverse. De sorte que tout débat représente déjà une défaite. Mais le dialogue n'est-il pas l'objet même de la démocratie?

C'est en tout cas la conviction du philosophe allemand Jürgen Habermas, qui a théorisé l'idéal d'une délibération rationnelle suivant une « éthique de la discussion ». Dans *Morale et Communication* (1983; trad. fr. Flammarion, 1999), il écrit que cette éthique « se réfère à une procédure qui consiste à honorer par la discussion des exigences normatives de validité ». En d'autres termes, les participants à un débat doivent échanger des arguments dans un cadre préétabli et partagé par tous. Ce cadre contraignant suppose, entre autres, d'accepter que les exigences de chacun soient reconnues

comme également légitimes et d'inclure dans la discussion « toutes les personnes concernées » : « Au lieu d'imposer à tous les autres une maxime dont je veux qu'elle soit universelle, je dois soumettre ma maxime à tous les autres afin d'examiner par la discussion sa prétention à l'universalité », écrit Habermas. Or c'est bien cette ouverture à « tous les autres » qui semble remise en cause par le séparatisme idéologique. Le désaccord ne porte plus sur le fond du débat, mais sur l'opportunité même que celui-ci ait lieu. Si celui-ci n'aboutit qu'à un consensus mou ou tourne au dialogue de sourds, il est dans

les deux cas favorable aux dominants. La stratégie de la rupture peut donc sembler plus efficace.

On peut également se demander dans quelle mesure la logique propre aux réseaux sociaux n'est pas en train de modifier l'espace public, en imposant de nouvelles « procédures » où l'interlocuteur tout-puissant peut par exemple « bloquer » n'importe quel interlocuteur à sa guise et ne fréquenter plus que des « amis » qui pensent comme lui. Gageons en tout cas que ce débat sur les vertus du débat ne fait que commencer.

Ariane Nicolas

Géopolitique
RELIGION

Chine-Inde : la guerre des réincarnations

Les escarmouches entre armées chinoise et indienne se multiplient autour de la province indienne du Ladakh. L'enjeu est territorial mais pas seulement. Car le futur dalai-lama pourrait bien se réincarner dans la région.



La Chine et l'Inde ne sont pas au bord de la guerre nucléaire, mais il y a tout de même de quoi s'inquiéter.

En juin, une vingtaine de soldats indiens ont été tués par des tirs chinois à la frontière séparant le territoire indien du Ladakh, revendiqué par Pékin, et la région chinoise de l'Aksai Chin, revendiquée par Delhi. Depuis, les accrochages s'accumulent. Les différends territoriaux entre les deux pays les plus peuplés au monde – au Cachemire et au Ladakh, à l'ouest de l'Himalaya – ne sont toujours pas réglés. La politique nationaliste du Premier ministre indien Narendra Modi, qui a abrogé l'autonomie du Cachemire en 2019, et l'impérialisme de Xi Jinping s'affrontent ouvertement à plus de 4000 mètres d'altitude.

Mais l'enjeu n'est pas seulement territorial. Une question religieuse vient rendre la situation plus explosive encore. Le Ladakh, surnommé le « petit Tibet »,

abrite plusieurs monastères bouddhistes tibétains. Or se pose la question de la succession du quatorzième dalai-lama, chef spirituel des Tibétains réfugié en Inde depuis 1959, le prix Nobel de la paix Tenzin Gyatso (photo, au centre). Sa Sainteté a fêté son 85^e anniversaire. Il est supposé se réincarner dans le corps d'un nouveau-né. Pour découvrir l'heureux élu, un collège de moines tibétains doit faire le tour des monastères pour le « reconnaître ». Les autorités chinoises, qui ont annexé le Tibet, tentent de contrôler cette opération. Si le prochain dalai-lama est découvert sur le territoire du Tibet chinois, elles pourront le former à leur manière et le pousser à professer un bouddhisme « aux caractéristiques chinoises ». Mais si le prochain guide spirituel est découvert dans un monastère se trouvant sur le territoire indien, ils auront sans doute à affronter un nouvel opposant.

Il n'est pas impossible que Delhi et Pékin nomment chacun leur dalai-lama. À

moins que l'actuel chef spirituel, comme il l'a déjà suggéré, ne décrète qu'il n'aura aucune réincarnation – ou bien encore qu'il désigne son successeur avant sa mort. Dans tous les cas, le décès de Tenzin Gyatso entraînera une crise géopolitique importante. Cette situation met au jour de l'articulation des domaines théologique et politique. Elle n'est pas sans rappeler les luttes menées au Moyen Âge pour la possession de reliques ou la conquête des « lieux saints ».

Mais ce que cette guerre de succession annoncée a de particulier, c'est qu'elle ne concerne pas la sacralité d'un corps ou d'un lieu. Elle exige le contrôle d'une naissance, la prise de possession d'un nourrisson. L'objectif est de rendre le futur dalai-lama conforme à une vision du monde au moyen d'une emprise éducative totale. Ce danger est aussi le signe d'un espoir, si l'on en croit Hannah Arendt, qui a consacré de beaux passages à la natalité dans *Condition de*

●●● *l'homme moderne* (1958). Toute naissance, que ce soit celle d'un dalaï-lama ou d'un simple mortel, est marquée du sceau de l'hétéronomie: je ne nais pas dans un acte de liberté de ma volonté. On me fait advenir au monde, et je n'y peux pas grand-chose. Dans les premières années de mon existence, je suis entièrement dépendant de mes géniteurs et/ou de mes éducateurs. Mais ce que souligne Arendt

est que la naissance est aussi l'avènement d'une nouveauté dans un monde vieux: elle représente « la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau, l'action dont ils sont capables par le droit de naissance ». Or c'est dans le « fait de la natalité » que « s'enracine ontologiquement la faculté d'agir », qui introduit quelque chose d'inédit parmi ce qui existe. Ainsi, si le futur dalaï-lama naît en Chine – ou en

Inde –, rien ne dit qu'il ne pourra pas, plus tard, s'il décide d'agir, se libérer de toute emprise. Ce n'est pas certain, bien sûr, mais cela apporte au moins, précise Arendt, un peu de « foi et d'espérance, ces deux caractéristiques essentielles de l'existence ». Il en faudra pourtant beaucoup pour que le futur chef spirituel des Tibétains réussisse à rester autonome.

Michel Eltchaninoff

Monde
ÉCONOMIE

« Les cryptomonnaies remettent en cause l'idée même d'État »

La Chine a réaffirmé mi-septembre son intention de créer sa cryptomonnaie. D'autres pays souhaitent lui emboîter le pas. La philosophe **Catherine Malabou**, signataire de la « Déclaration d'indépendance des cybermonnaies », analyse cette ambition paradoxale, au vu de l'esprit anarchiste qui anime les devises numériques comme le bitcoin.

Y a-t-il une contradiction dans les termes entre l'idéal anarchiste d'horizontalité inhérent aux cryptomonnaies et leur appropriation par le pouvoir vertical des États ?

CATHERINE MALABOU: Il y a une tension évidente entre l'esprit anarchiste et libertarien des cybermonnaies et son appropriation par l'État. Les rédacteurs de la « Déclaration d'indépendance des cybermonnaies » (2018) – que j'ai signée – présentaient les cryptomonnaies comme ennemies des systèmes bancaires établis et des monnaies nationales. L'outil sur lequel repose ces devises, la *blockchain* [une technique de stockage et de transmission de l'information], est en effet un vecteur puissant de décentralisation, d'émancipation de la valeur, de transparence et d'horizontalité. Rien à voir avec la structure centralisée et pyramidale des États.

Dans ce cas, pourquoi les États veulent-ils se lancer dans la création de cryptomonnaies ?

Parce qu'ils en ont peur ! Les cryptomonnaies remettent en cause l'idée même d'État, de nation, de frontière. Difficile de prélever des impôts si le pouvoir n'exerce plus aucun contrôle sur la monnaie. Les États sont terrorisés à l'idée que le contrôle de la valeur leur échappe; ils redoutent la force de transformation sociale inhérente à l'horizontalité numérique. En 2018, la « Déclaration d'indépendance » expliquait que les États et les banques centrales faisaient tout leur possible pour bloquer l'accès, pour interdire les monnaies numériques. Cela n'a rien empêché. Il a donc fallu trouver une autre stratégie: concurrencer les monnaies numériques « non commissionnées » sur leur propre terrain, en créant des cybermonnaies « commissionnées » afin de recentraliser un pouvoir qui était en train d'échapper aux États. Il est,

Catherine
Malabou



Philosophe disciple de Derrida et spécialiste de Hegel, elle est enseignante-chercheuse à l'université Paris-Nanterre. Son œuvre porte notamment sur les neurosciences – *Que faire de notre cerveau ?* (Bayard, 2004) – et sur la notion de « plasticité » – *La Plasticité au soir de l'écriture* (Léo Scheer, 2004). Elle s'intéresse également au féminisme et à l'identité de genre – thèmes qu'elle aborde dans *Changer de différence* (Galilée, 2009).

je crois, inévitable que les États se dotent des moyens de capter, de tirer profit des processus libertaires d'une manière ou d'une autre. Mais cela n'empêchera pas le développement des cryptomonnaies indépendantes. S'ajoute à ce constat global une volonté de contester l'hégémonie du dollar: la Chine, notamment, est en train de faire de sa cryptomonnaie une arme dans la lutte de pure puissance qui l'oppose aux États-Unis.

Les États sont-ils, à terme, menacés dans leur souveraineté par la multiplication de processus libertaires comme les cryptomonnaies ?

C'est une question très difficile. Je ne pense pas que les structures étatiques disparaissent dans un futur proche. Cependant, il est possible de considérer, comme le faisait Marx, qu'en un certain sens, les États ont déjà disparu: l'État n'est plus qu'une pure réaction à la prolifération des fonctionnements horizontaux contre lesquels il s'efforce de lutter. Il ne se maintient que dans la réactivité face à une situation totalement nouvelle. Nous ne mesurons pas encore pleinement l'ampleur de la révolution que représentent les cryptomonnaies, mais il s'agit, je crois, d'une révolution aussi importante que le passage du troc à l'usage de la monnaie. Nous vivons la fin de la confiance dans le système monétaire – profondément ébranlée par les crises mondiales. La *blockchain* substitue au régime de la confiance un régime nouveau: celui de la transparence. Dès que vous faites une transaction *via* la *blockchain*, elle est enregistrée pour toujours. N'importe qui peut y accéder. Il est impossible – même si l'on peut imaginer des cyberattaques contre cet immense livre de comptes – de supprimer ses traces. La confiance n'est plus une question dans ce cadre nouveau.

Propos recueillis par **Octave Larmagnac-Matheron**

Damso, rappeur afroféministe ?

Revenant sur les affaires d'agression sexuelle qui entachent le rap francophone, le rappeur belge a cité bell hooks, théoricienne de l'intersectionnalité outre-Atlantique. Qui est-elle ?



Je ne suis pas en adéquation avec ça. Et le problème, c'est que ça entache aussi la musique.

C'est ainsi que le rappeur belge Damso, peu après la sortie de son dernier album, QALF, a réagi aux affaires d'agressions sexuelles qui minent le milieu du rap. En ligne de mire: son compatriote Roméo Elvis. Son prochain album devait contenir une collaboration avec Damso, qui ne verra jamais le jour. Et Damso, souvent accusé de misogynie, de commenter: « C'est un problème éducatif. C'est ce que j'ai trouvé dans certains livres, ceux de bell hooks notamment. » Une référence d'autant plus étonnante que, si elle est une figure incontournable de l'afrofémisme aux États-Unis, bell hooks (pseudonyme sans majuscule) reste relativement peu connue dans l'Hexagone.

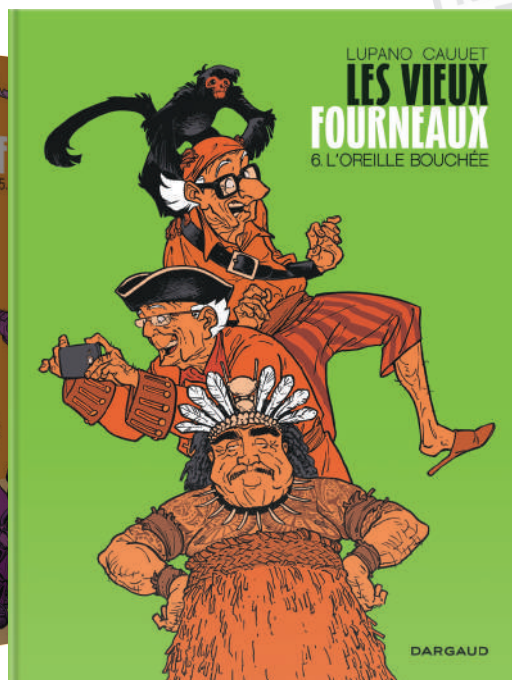
Quelques années avant la création du terme « intersectionnalité » par la juriste Kimberlé

Crenshaw, hooks soulignait déjà « l'interconnexion de l'oppression de sexe, de race et de classe ». L'exemple pris par hooks est celui des femmes noires, dont la « perspective unique » n'a été prise en compte ni par les mouvements afro-américains – monopolisés par des hommes noirs sexistes qui réaffirmaient la fierté noire par l'exaltation de la virilité –, ni par les mouvements féministes – monopolisés par des femmes blanches tendanciellement racistes. « Les femmes blanches et les hommes noirs connaissent les deux côtés: elles et ils peuvent agir en oppresseuses et en oppresseurs ou être opprimé.e.s. » Les femmes noires occupent, quant à elles, une position « marginale ».

hooks remet cependant en question la sacralisation de la victime: les oppresseurs sont presque toujours aussi des opprimés, et inversement. Il faut embrasser ces ambiguïtés. Une lutte authentique contre le sexisme ou le

racisme doit se fonder sur l'exigence critique de chacun à l'égard de soi-même. Dans cet effort de transformation de soi, le regard d'autrui joue un rôle fondamental, et c'est pourquoi hooks réhabilite l'idée de sororité, en lui conférant un sens nouveau: la sororité ne se réduit pas à une condition partagée de domination mais implique un effort commun permettant à chacun de s'émanciper de « l'ennemi intérieur ». C'est en vertu de cette lutte contre nous-mêmes que nous devenons capables de libérer nos relations de leurs aspects oppressifs. Et de développer une véritable « éthique de l'amour » centrée non sur nos propres souffrances mais sur celles vécues par autrui. Tisser des liens d'amour devient, alors, une contestation de la structure même de la domination. À Damso, le mot de la fin: « Toujours autant d'amour malgré les pillages, la guerre et la mort » (Même Issue).

O. L.-M.



LUPANO CAUJET **LES VIEUX FOURNEAUX**

Ils ont survécu à la canicule de 2003, aux inondations de 2016 et à la candidature de Fillon en 2017...

Découvrez les trois septuagénaires militants préférés des Français, amis depuis leur plus tendre enfance: Antoine, Emile et Pierrot!

Lupano et Cauuet décrivent toujours avec humour notre époque, ses bouleversements sociaux, politiques et culturels, ses périodes de crise... Heureusement que Mimile, Antoine, Pierrot et leur groupe d'anars malvoyants sont là pour redresser la barre!

NOUVEL ALBUM le 6 novembre





Marins d'eau douce

Par **Sven Ortoli**

L'eau douce est définie comme une eau dont la salinité est **inférieure à 1 %** de celle des océans, qui est en moyenne de **35 g de sel par kg d'eau de mer**.

L'eau douce représente près de **2,5 %** de la totalité de l'eau sur Terre, soit **35,2 millions de milliards de m³**.

1 % de cette eau douce est facilement accessible sous forme liquide et utilisable par l'homme.

9 pays se partagent **60 %** des ressources mondiales d'eau douce.

Entre 2000 et 2017, la population mondiale ayant accès à des services d'alimentation domestique en eau potable est passée de **61 à 71 %**.

3 milliards de personnes ne peuvent pas se laver les mains à domicile. Parmi elles, **1,6 milliard** disposent d'un accès limité à l'eau et au savon, tandis que **1,4 milliard** n'ont accès ni à l'une ni à l'autre.

Dans le monde, **plus de 90 %** de la gestion et de l'assainissement de l'eau relèvent des pouvoirs publics, sauf en France où **31 %** des services d'eau potable sont gérés par délégation et assurent l'approvisionnement de **60 %** de la population.

97,9 % des Français de métropole ont accès à une eau gérée en toute sécurité. **2,1 %** se contentent des services élémentaires (points d'eau améliorés situés à moins de **30 minutes aller-retour**).

“L'être humain a le destin de l'eau qui coule”

Gaston Bachelard / *L'Eau et les Rêves*

Comptez **2 600 litres d'eau** pour fabriquer un hamburger et **8 000** pour une paire de chaussures en cuir.

Aux États-Unis, l'« empreinte eau par personne » est de **2 483 m³/an**. Celle de l'Inde est de **980 m³/an**. En France, elle atteint **1 875 m³/an**.

Le lac Baïkal, à l'est de la Russie, est le plus vieux lac (**25 millions d'années**) et le plus grand réservoir en eau douce du monde avec un volume de **23 000 km³**, soit **20 %** des eaux douces non gelées de la planète. Menacé par les algues vertes et la pollution aux phosphates, il est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

Parmi les **26 plus grands bassins hydrographiques** du monde, **12** sont directement menacés à la fois par le réchauffement climatique et par l'accroissement démographique des populations locales. Par ailleurs, il est possible que **10** d'entre eux fassent l'objet de tensions politiques majeures dans un futur proche.

La probabilité de conflits dans les zones transfrontalières de bassins fluviaux (Nil, Gange-Brahmapoutre, Colorado, Tigre-Euphrate, Indus) est de **74,9 % en 2050** et de **95,3 % en 2100** selon le degré de réchauffement de la planète.

La plus ancienne guerre de l'eau recensée opposa les royaumes d'Umma et de Lagash (au sud de l'Irak) **vers 2600 av. J.-C.**

Sources : site personnel de Gérard Villemin, (« La clé des nombres sans part d'ombre », villemin.gerard.free.fr) ; Centre d'information sur l'eau ; Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture ; Coalition eau ; Washdata.org ; Vie-publique.fr ; Coalition eau ; Water Footprint Network ; Live Science ; HAL archives-ouvertes.fr ; European Union Science Hub ; Cuneiform Digital Library Initiative.

COMMENT LA PHILOSOPHIE PEUT-ELLE FORMER DES DIRIGEANTS RESPONSABLES ET VISIONNAIRES ?



Alors que la transformation numérique et économique du monde s'accélère dans un contexte de pandémie mondiale, entraînant des changements de comportement et des incertitudes à grande échelle, les enseignements de la philosophie peuvent aider les dirigeants à donner un sens à leur action et à évoluer dans un monde nouveau et incertain.

La pandémie COVID-19 nous oblige à remettre en question certaines de nos idées reçues, notamment en ce qui concerne le travail à distance, qui a permis aux entreprises de poursuivre leurs activités. A long terme, cette perturbation de l'environnement de travail au bureau va générer de nouveaux comportements et de nouveaux rapports au travail, au fur et à mesure que les individus se rendront compte que leurs convictions sur le travail à distance ont changé. Même avant que ne survienne cette pandémie mondiale, l'évolution de la situation économique, sociale et environnementale marquait déjà le début d'une décennie de transition qui devait être décisive pour l'humanité. Le rôle des dirigeants doit évoluer pour accompagner ce bouleversement de la société. Mais comment les dirigeants peuvent-ils développer un mode de réflexion responsable et se frayer un chemin dans l'inconnu ?

La philosophie implique une remise en question des idées reçues, l'observation et l'analyse de la prise de décision, et la capacité à poser les bonnes questions, dont la formulation est en réalité plus difficile que la quête de réponses. Dans le monde des affaires, par exemple, nous partons généralement du principe que les questions sont simples et évidentes et les réponses difficiles. Il devient intéressant d'inverser cette tendance lorsque nous adoptons une perspective plus philosophique, car la "capacité à poser de bonnes questions" n'apparaît pas comme un problème pour les dirigeants ; d'ailleurs, beaucoup ne la considèrent pas du tout comme un problème. Cependant, poser les bonnes questions de manière efficace est une composante majeure du travail de tout manager, et le fait de poser de grandes questions distingue souvent les leaders exceptionnels des leaders moyens. De nombreux managers et dirigeants ne savent pas comment examiner le processus de réflexion de leurs collègues, et émettent à la place des hypothèses sur le fondement de leurs actions.

Le monde des affaires est convaincu que la gestion constitue une science qui repose sur une analyse rigoureuse des données, et que ces données devraient être au centre de toute prise de décision. Mais que se passerait-il si les décisions n'étaient pas motivées par des chiffres mais plutôt par des idées ? Pouvons-nous nous tromper dans nos décisions si nous nous appuyons sur nos idées ? Si, nous partons du principe que nous avons raison lorsque nous prenons des décisions en fonction des chiffres, et que nous avons tort lorsque nous prenons des décisions en fonction de nos idées, nous adoptons une attitude

sceptique vis-à-vis de nos propres convictions. Cette attitude sceptique nous permet d'envisager différentes perspectives et d'ouvrir notre esprit pour prendre des décisions plus judicieuses et mieux informées.

Apprendre à utiliser l'analyse philosophique pour briser les limites actuelles du management contemporain nécessite une formation pour élargir le processus de réflexion.

Adopter une approche philosophique aide les dirigeants à :

- penser les problèmes d'une manière plus approfondie, ce qui peut mettre en évidence des angles morts potentiels ou de nouveaux éléments à prendre en compte ;
- utiliser la pensée critique pour poser les bonnes questions, écouter avec un esprit ouvert et prendre en considération le point de vue des autres, ce qui permet aux dirigeants de construire leur propre cadre d'analyse de situations complexes afin de prendre de meilleures décisions ;
- trouver un sens et une finalité à leur travail, pour ensuite transmettre ce sens aux personnes qu'ils dirigent afin de créer un personnel épanoui et productif ;
- acquérir la confiance philosophique nécessaire pour raisonner de manière autonome et être inspiré par les autres, tout en puisant dans sa propre expérience pour donner un sens à sa propre façon d'affronter le monde dans les moments de difficulté et d'incertitude.

En 2020, la transformation numérique et commerciale a connu une croissance fulgurante, et une approche philosophique du management n'a jamais été aussi pertinente. Les organisations doivent réécrire les règles relatives à l'engagement et à la satisfaction des employés. L'humanité a montré sa capacité à changer radicalement les comportements pratiquement du jour au lendemain, et les dirigeants ont l'opportunité de contribuer à leur manière à redéfinir le progrès et l'évolution, pour eux-mêmes et pour leurs organisations. Il est désormais temps d'évoluer, à l'occasion de cette profonde transformation de la société, et la philosophie en est le moteur responsable et éthique.

La philosophie nous aide à évoluer et à devenir plus conscients afin de mieux comprendre et appréhender le monde incertain et complexe dans lequel nous vivons. Elle nous permet de comprendre et de mieux gérer le comportement humain, nous donne l'équilibre émotionnel nécessaire pour faire face aux changements rapides de notre société et à sa diversité culturelle, et nous donne les moyens d'explorer des questions existentielles pour nous aider à trouver un sens à notre vie et à notre travail.

Le CEDEP

Nous sommes un club mondial de formation des cadres et de dirigeants d'entreprise, unique et reconnu avec une communauté d'intelligence collective. Nous comptons une vingtaine de membres internationaux issus d'industries diverses et non concurrentielles telles que L'Oréal, Renault, Valeo et Tata Steel. Nous co-crédons des programmes personnalisés sur mesure et multi-entreprises, qui mettent l'accent sur le développement des compétences en leadership. Nos programmes dynamiques et hautement interactifs peuvent être dispensés en personne ou en digital, ou les deux, toujours auprès de petits groupes.

Management & Philosophie Programme

Dans le cadre d'un programme unique de dix jours en présentiel, le CEDEP en France réunit dix des plus grands PDG du monde avec dix philosophes réputés, permettant des échanges approfondis et le partage de nouvelles techniques de gestion philosophiques révolutionnaires qui jouent un rôle moteur dans les lieux de travail les plus engagés, les plus productifs et les plus inspirés au monde. Ce programme présente un espace physique et mental dans lequel un groupe restreint de cadres supérieurs peut prendre du recul, réfléchir, avoir des conversations approfondies, en immersion totale chaque jour, leur permettant de trouver leur propre voie.

Co-directeurs du programme



Philippe Biltiau
Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, ancien doyen de l'école Solvay de Bruxelles



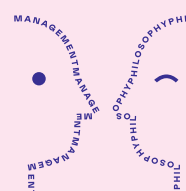
Jules Goddard
Fellow de la London Business School, professeur invité et membre du conseil académique du CEDEP, co-auteur de What Philosophy Can Teach You About Being a Better Leader (KoganPage, 2019)



Muriel Pailleux
Sales, Marketing & Communication Director

Pour tout renseignement, veuillez contacter Muriel Pailleux, muriel.pailleux@cedep.fr

Site web : cedep.fr





Chronique
de Tobie Nathan*

TIKTOK

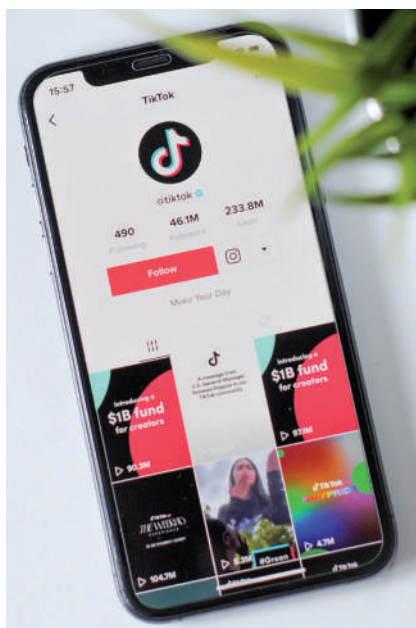
L'INTERNATIONALE DES ENFANTS

Ringard, Facebook ! Aux oubliettes, Twitter ! Dépassé, Snapchat ! Aujourd'hui, le réseau social star est chinois. TikTok fédère près de 1 milliard d'ados dans le monde entier à grands coups de vidéos « fun ». Le divertissement et le narcissisme pour accéder à l'universel ? Marx doit se retourner dans sa tombe.

Karl Marx tentait de convaincre les ouvriers que les nations n'avaient aucun sens. « Les ouvriers n'ont pas de patrie, écrivait-il avec Friedrich Engels dans le *Manifeste du parti communiste* (1848). On ne peut leur prendre ce qu'ils n'ont pas »... Ils concluaient par l'injonction devenue célèbre : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* » Depuis, les Internationales se sont succédé, mais les différences nationales ont subsisté... Et cela jusqu'en 2016, où l'on a vu se réaliser, peut-être pour la première fois dans l'histoire, l'utopie universaliste par le biais d'une application nommée TikTok, création de la compagnie chinoise ByteDance ! Mais il s'agit là d'une internationale des enfants !

TikTok, c'est le battement de la montre qu'en français nous appelons tic-tac ; en chinois, son nom est *Dǒuyīn*, mot qui signifie « vibration sonore ». Le métronome se met en marche : quinze secondes pour vibrer, à l'image d'un paon qui fait vibrer ses plumes à la fréquence de vingt-cinq fois par seconde, jusqu'à ce que ces vibrations atteignent la crête de la femelle et la fassent tomber en pâmoison. Car, là aussi, il s'agit de séduire en vibrant. Les clips montrent des jeunes filles, parfois très jeunes, se déhanchant au rythme d'une musique endiablée, des saynètes comiques, très rythmées elles aussi, des défis surréalistes sur fond musical... L'application devenue virale compte aujourd'hui 1 milliard d'utilisateurs – soit un huitième de la population mondiale ! Apparue il y a quatre ans et boostée cette année par le confinement, elle a été téléchargée par 2 milliards de smartphones – des chiffres jamais vus !

Comme sur d'autres réseaux sociaux, les vidéos sont partagées et proposées aux abonnés selon un algorithme sophistiqué.



Elles reçoivent des « Like » – par milliers, par dizaines de milliers, par millions... Mais oublié la limite des 5000 amis de Facebook ! Charli D'Amelio, une jeune fille d'à peine 16 ans désignée par le quotidien américain *The New York Times* comme « reine de TikTok », fédère aujourd'hui 70 millions d'abonnés.

Quelle est la formule qui a permis à cette application chinoise de faire voler en éclats les frontières géographiques et culturelles ? L'association de trois ingrédients : la *musique rythmée*, qui transcende les différences culturelles ; l'*enjouement*, la recherche du « cool » et du « fun », qui fait oublier la dureté de l'existence ; et l'*admiration* « d'amis » en nombres exponentiels qui vient renforcer un narcissisme toujours en attente de confirmation... Marx doit se retourner dans sa tombe !

Pourtant, ce succès pourrait rapidement se révéler un feu de paille. Jusqu'ici, l'application est surtout utilisée par des adolescents (même si elle est en principe interdite aux moins de 13 ans). Saura-t-elle grandir avec eux ? S'adapter à l'évolution de leurs intérêts lorsqu'ils parviendront à l'âge adulte ? Saura-t-elle élargir son champ d'intérêt, s'intéresser à des problèmes graves ? La vague de protestations suite à l'assassinat aux États-Unis de George Floyd au mois de mai dernier a vu apparaître des thèmes politiques sur la plateforme. Cependant, le plus grand danger que court cette application est la peur des dirigeants politiques qui voient des vagues d'opinion échapper à leur contrôle et craignent la mainmise des Chinois. Déjà l'Inde l'a interdite sur son territoire – officiellement pour des motifs de moralité. L'administration Trump envisage de faire de même. L'assomption d'un homme universel devra-t-elle attendre une nouvelle application ? ●

* Ethnopsychiatre et écrivain / Il vient de faire paraître son dernier roman, *La Société des belles personnes* (Stock).

LE FIGARO
littéraire

présente

Un coffret littéraire À OFFRIR OU À S'OFFRIR



Pour l'amour de l'écrit et de la langue française

Les 100 romans français
(Qu'il faut avoir lus)

Les 100 poèmes
(Qu'il faut absolument connaître)

Les 100 plus belles lettres
de la langue française

21 €
,90

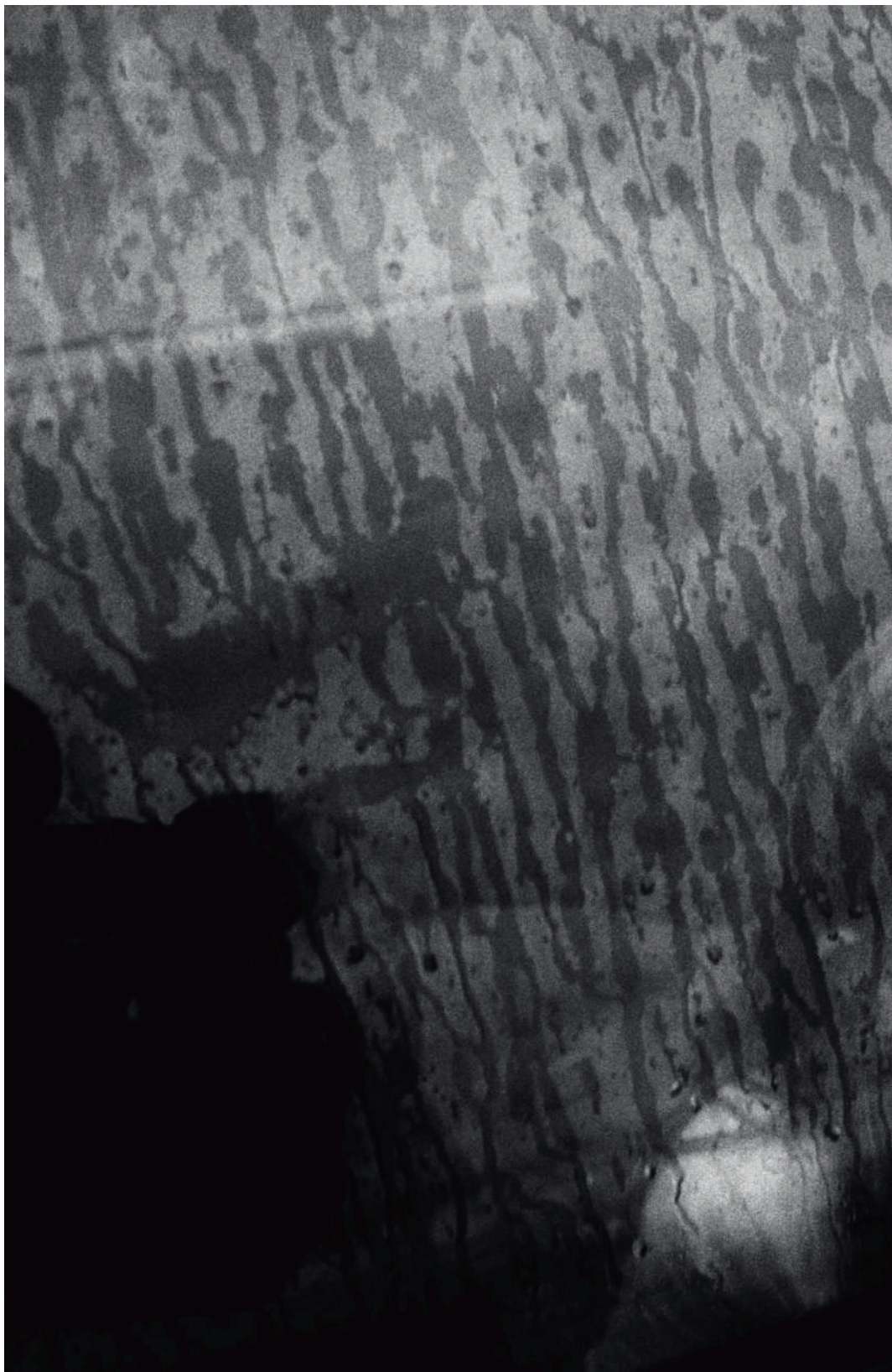
ACTUELLEMENT DISPONIBLE

dans tous les points de vente et sur www.figarostore.fr

“
Lorsqu’il pleut,
même en été,
dans neuf
cas sur dix,
les gouttes que
vous recevez
ont d’abord été
des flocons



P. 35





•
© Bertrand Meunier/Tendance Floue

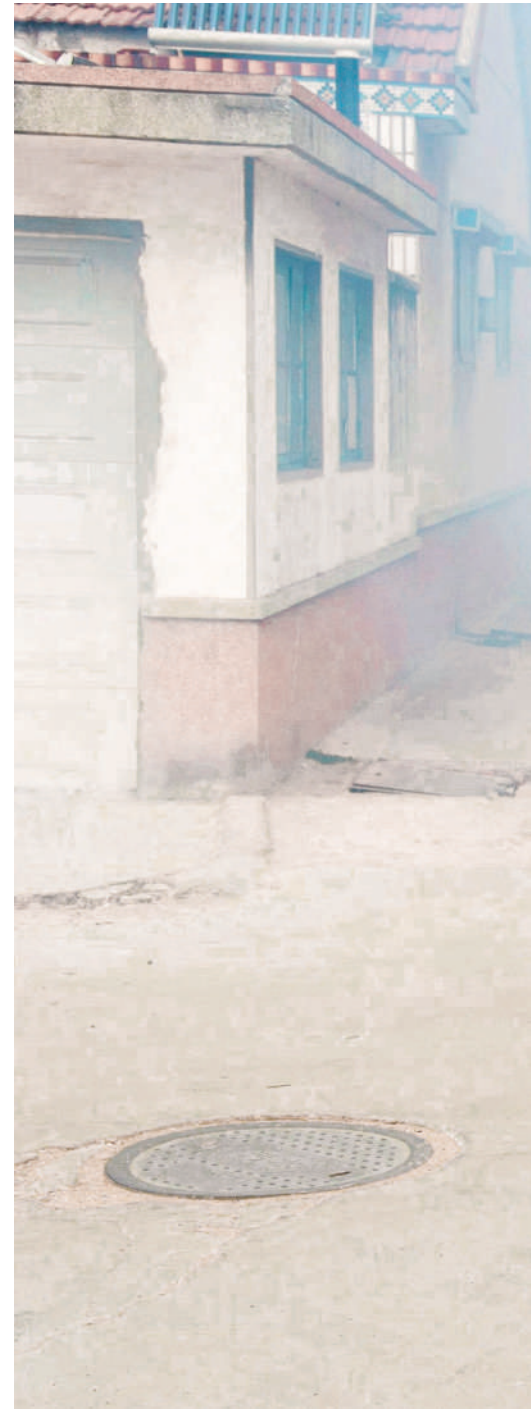
Prendre la tangente

Désinfection massive en Chine en janvier 2020.

Forgé par Michel Foucault, le concept de « biopolitique » est l'un des plus discutés de la pensée contemporaine. Il vient de trouver une actualité étonnante avec l'épidémie de Covid-19, puisque le pouvoir a imposé le confinement, puis la distanciation des corps, au nom de la survie. Mais que signifie précisément ce concept et quelle est sa portée aujourd'hui ?

Par Catherine Portevin

VIVONS-NOUS À L'ÈRE DE LA BIOPOLITIQUE ?





Le masque? Objet biopolitique. Le test PCR gratuit? Incitation biopolitique. Confiner ou chercher l'immunité collective? Débat biopolitique. Préserver l'économie ou sauver les personnes âgées et vulnérables? Choix biopolitique. Tracer les *clusters* et les cas-contacts par voie numérique? Surveillance biopolitique. Messages répétés sur la distanciation physique? Éducation biopolitique. Chiffres, courbes, algorithmes des cas positifs? Administration

biopolitique. Ménager les capacités hospitalières? Exigence biopolitique. Traquer les fêtards? Police biopolitique. Fermer les bars et les frontières nationales? Justification biopolitique... « *La pandémie de Covid-19, c'est la fête à la biopolitique!* » ironise le philosophe Mathieu Potte-Bonneville, spécialiste de Michel Foucault à qui l'on doit la paternité de cette notion. *Toutes les questions posées par Foucault – celle de l'articulation du politique et du médical,*

●● celle de la surveillance, celle de l'instrumentalisation des arguments médicaux pour des mesures de gestion de la population – sont au cœur de ce moment biopolitique extrême. »

Depuis le début de l'année 2020, le monde entier découvre à grande échelle que, quoi qu'on en dise, la politique n'a pas disparu sous l'économie, mais il réalise aussi, comme par un effet de loupe, à quoi elle ressemble lorsqu'elle est dictée par la préservation de la vie, ce qui pourrait être provisoirement une définition de la biopolitique. Réduite à des mesures sanitaires spectaculaires, celle-ci prend d'évidence le visage de l'état d'urgence, potentiellement liberticide. La liberté ou la vie ? L'alternative que pose la gestion de la pandémie de Covid-19 est frontale. Mais en quoi avons-nous besoin de ce concept devenu célèbre de biopolitique pour la poser, la comprendre et peut-être la trancher ?

NAISSANCE D'UN NOUVEAU POUVOIR

Il faut donc revenir à Michel Foucault qui, le premier, énonce le terme en 1976, dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir* intitulé « Droit de mort et pouvoir sur la vie ». Il s'agit d'une généalogie historique des formes du pouvoir. À la sortie de l'âge classique, explique le philosophe, s'opère un renversement du droit de vie et de mort, qui caractérise alors le souverain. Son pouvoir sur la vie de ses sujets l'était, parce qu'il était avant tout un droit de mort. Il ne leur dictait pas comment mener leur existence, mais il avait le droit de la leur prendre par l'extorsion de richesses, de services, de travail, de force, et finalement de leur vie même.

À partir du XVII^e siècle, et plus encore au XVIII^e, la vie elle-même devient l'objet du politique : il s'agit de faire prospérer les ressources, de faire croître les forces vives et de les piloter – c'est la naissance du capitalisme. Le pouvoir se mue en « biopouvoir », qui consiste à « faire vivre et laisser mourir ». Et ceci selon deux modalités. La première, que Foucault nomme « anatomo-politique », touche avant tout le corps de l'individu, qu'il s'agit de dresser, de contrôler et d'optimiser – par toutes les institutions disciplinaires que sont les collèges religieux, l'armée, l'hôpital psychiatrique, la prison, qu'il avait déjà détaillées dans *Surveiller et Punir* (1975). La seconde, qui est à proprement parler la « bio-politique », est centrée sur la population, dont il s'agit d'administrer les processus biologiques (prolifération, naissances et mortalité, santé, longévité, etc.). Apparaissent alors de nouveaux savoirs (la statistique, la

« La plus haute fonction du pouvoir n'est peut-être plus de tuer mais d'investir la vie de part en part »

MICHEL FOUCAULT

HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ, T. I,
LA VOLONTÉ DE SAVOIR

démographie, bientôt l'épidémiologie...), un nouvel objet (la population, non comme collection d'individus, mais comme système de flux et de tendances) et donc un nouvel art de gouverner.

À l'articulation entre pouvoir sur le corps des individus et gestion de la population se trouve la sexualité – *La Volonté de savoir* est le premier tome de la grande *Histoire de la sexualité* de Foucault. « La plus haute fonction du pouvoir, écrit-il, n'est peut-être plus de tuer mais d'investir la vie de part en part », de la domestiquer autant que de la protéger. « D'emblée, résume Mathieu Potte-Bonneville, le « biopouvoir » au sens large intègre les modalités coercitives de la discipline, de la surveillance, du contrôle et de la sanction, et les modalités plus

souples, horizontales, diffuses, gestionnaires, de gouvernement des populations. » Et ce nouvel art de gouverner est... le libéralisme, objet d'étude qu'il développe à partir de 1977.

Dans sa généalogie du pouvoir, Foucault s'est inspiré à plusieurs reprises de l'histoire des épidémies : « Il me semble qu'en ce qui concerne le contrôle des individus, au fond, l'Occident n'a eu que deux grands modèles : l'un, c'est celui de l'exclusion du lépreux, l'autre, c'est le modèle de l'inclusion du pestiféré », écrit-il dans *Surveiller et Punir*. Le mode de contagion de la lèpre par le toucher implique une règle de non-contact absolu entre un individu, ou un groupe d'individus, et un autre. Le moyen est donc la mise au ban des malades à l'extérieur de la ville. Ils sont « rejetés dans

MICHEL
FOUCAULT

Le pouvoir
à l'assaut
de la vie



« On pourrait dire qu'au vieux droit de faire mourir ou de laisser vivre s'est substitué un pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort. C'est peut-être ainsi que s'explique cette disqualification de la mort que marque la désuétude récente des rituels qui l'accompagnaient. Le soin qu'on met à esquiver la mort est moins lié à une angoisse nouvelle qui la rendrait insupportable pour nos sociétés qu'au fait que les procédures de pouvoir n'ont pas cessé de s'en détourner. [...] le faste qui l'entourait relevait de la cérémonie politique. C'est sur la vie maintenant et tout au long de son déroulement que le pouvoir établit ses prises ; la mort en est la limite, le moment qui lui échappe ; elle devient le point le plus

secret de l'existence, le plus « privé ». Il ne faut pas s'étonner que le suicide – crime autrefois puisqu'il était une manière d'usurper le droit de mort que le souverain, celui d'ici-bas ou celui de l'au-delà, avait seul le droit d'exercer – soit devenu au cours du XIX^e siècle une des premières conduites à entrer dans le champ de l'analyse sociologique ; il faisait apparaître aux frontières et dans les interstices du pouvoir qui s'exerce sur la vie, le droit individuel et privé de mourir. [...] [Ce] fut un des premiers étonnements d'une société où le pouvoir politique venait de se donner pour tâche de gérer la vie. »

■ Michel Foucault / *Histoire de la sexualité*, tome I, *La Volonté de savoir* (1976) / Tel, Gallimard.

la mort ». Cette mesure sanitaire est animée par le rêve d'une communauté pure, que Foucault retrouve dans la plupart des mises au ban opérées par les institutions sociales – l'asile, la prison, l'hôpital psychiatrique... : « *Pauvres, vagabonds, correctionnaires* [condamnés en correctionnelle, petits délinquants] et « *têtes aliénées* » reprendront le rôle abandonné par le ladre » (*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961).

Contrairement à la lèpre, la peste est invisible durant son incubation, il faut donc faire comme si tout le monde était pestiféré. D'où le confinement dans la ville, la clôture sur soi avec une obligation de présence (l'inclusion obligatoire, donc), « *chacun enfermé dans sa cage, chacun à sa fenêtre répondant à son nom et se montrant quand on lui demande* ». C'est la population entière que l'on gère sur un même espace quadrillé. Séparations multiples, soins individualisés, l'organisation des surveillances et des contrôles intensifie et ramifie le pouvoir. Le mode de gouvernement à l'œuvre dans la gestion de la peste vise à produire une population saine dans une société disciplinée. Avec le Covid-19, nous avons donc eu à la fois la lèpre et la peste ! « *La biopolitique devient pour Foucault une sorte de concept-ombrelle ou une structure d'échafaudage qui lui permet d'articuler son champ de recherche sur*

les formes du pouvoir. Mais il est vrai, reconnaît Potte-Bonneville, qu'à aucun moment, il ne stabilise son analyse en disant : voilà ce qu'est la biopolitique. » D'où sans doute le relatif flottement du concept, aussi analytique que critique.

INCERTITUDES SUR LE BIO

La vie au cœur de la politique, certes, mais quelle vie ? Que désigne le « bio » de la biopolitique ? La réflexion de Foucault est inspirée par l'histoire de la médecine et la biologie moderne. À ses yeux, c'est donc le

corps, individuel et collectif, à la fois anatomique et social, qui est l'objet de la biopolitique.

Cependant, dans la tradition philosophique, une opposition reste très importante. Elle a été marquée par deux mots du grec ancien : d'un côté, il y a la *zoè*, qui désigne la vie biologique, organique, animale, et de l'autre, le *bios*, qui désigne la vie vécue, avec l'histoire, la culture, les conditions de vie, le social qui la façonnent. Lorsque Aristote dit de l'homme qu'il est « *un animal politique* » (*zoon politikon*, en grec), il rattache l'humanité à la nature (*zoè*) mais pour l'en distinguer ; ●●

HANNAH ARENDT

La gigantesque administration ménagère



« **N**ous avons [une extraordinaire difficulté] à comprendre la division capitale entre domaine public et domaine privé, entre la sphère du public et celle du ménage, de la famille, et finalement entre les activités relatives à un monde commun et celles qui concernent l'entretien de la vie : sur ces divisions [...] reposait toute la pensée politique des Anciens. Dans

nos conceptions, la frontière s'efface parce que nous imaginons les peuples, les collectivités politiques comme des familles dont les affaires quotidiennes relèvent de la sollicitude d'une gigantesque administration ménagère. »

Hannah Arendt / *Condition de l'homme moderne* (1958) / Trad. G. Fradier, Quarto, Gallimard.



En mai 2020, la ville de San Francisco ouvre le Safe Sleeping Village pour les sans-abri. Des emplacements sont délimités afin d'éviter la propagation du Covid-19.

- lorsqu'il définit la vie de la Cité ou la vie bonne, c'est en employant au contraire le terme *bios*. Hannah Arendt reprend cette distinction dans *Condition de l'homme moderne*, pour repérer la séparation, nette chez les Anciens, entre la vie familiale, dédiée à assurer les conditions matérielles les plus prosaïques de l'existence, quasi animales, et la vie publique. Avec la modernité, cette séparation tend à disparaître au profit de l'envahissement de l'espace public par les préoccupations vitales, ce qui met, selon Arendt, le politique en péril. À certains égards, elle rejoint le constat de Foucault, mais c'est pour insister sur l'importance qu'il y a à définir le politique comme nécessairement séparé du biologique.

Aujourd'hui, de telles distinctions sont précieuses, par exemple pour réfléchir aux mesures prises contre l'épidémie: quelle vie protège-t-on? La santé biologique au détriment des liens sociaux? Mais être privé de liens n'est-il pas un danger tout aussi mortel pour certains? Et surtout, quelles vies sont plus exposées que d'autres, parce que la société accepterait leur sacrifice ou ne leur accorde pas la même valeur? Protester contre la fermeture des bars ou le port obligatoire des masques, c'est dire que vivre n'est pas seulement se protéger de la mort biologique. À l'inverse, les habitants de favelas de Rio de Janeiro ou les camps de migrants de Moria (Grèce) qui s'auto-organisent contre le Covid-19, alors qu'ils sont abandonnés par les États et exclus des mesures sanitaires, sauvent le vital grâce aux liens de solidarité communautaires. Car, dans la réalité, *zoè* et *bios* sont donc indissociables.

Pourtant, le philosophe italien Giorgio Agamben radicalise la critique foucauldienne de la biopolitique en faisant de la *zoè*, qu'il traduit en « *vie nue* », son objet profond et unique. La biopolitique se renverse alors en « *thanato-politique* » (politique de mort), puisqu'elle réduit l'homme à sa vie nue. Le camp de concentration en est la forme ultime, et, de son point de vue, tous les camps (le camp de réfugiés régi par l'humanitaire comme le goulag) se réfèrent aux camps de la mort nazis: le camp, état d'exception où règne le « *nomos (loi) de la biopolitique* », est « *la matrice cachée de la politique* », dit-il. Autrement dit, l'État démocratique moderne et biopolitique est potentiellement totalitaire. C'est ce qui explique l'outrance de la critique d'Agamben contre le confinement, dans un article publié en mars dernier (*lire Philosophie magazine* n°138, p. 20) où il laissait entendre que l'épidémie avait même été « *inventée* » pour permettre aux États d'instaurer l'état d'exception.



Manifestation contre les restrictions dues au Covid-19 à Copenhague (Danemark), le 29 août 2020.

Dans *Les Origines du totalitarisme* (1951), Hannah Arendt avait été la première à repérer la dimension biopolitique – même si elle n'emploie pas le terme – du nazisme: les notions d'espace vital et de pureté raciale conduisant à fabriquer des hommes « *superflus* ». De même, elle observe la genèse de la notion de race au XIX^e siècle, notamment chez Arthur de Gobineau, auteur d'un *Essai sur l'inégalité des races* (1853): « *À la fin du siècle, les écrivains traitaient tout naturellement des questions politiques en termes de biologie et de zoologie.* » Cependant, gageons qu'elle

récuserait la thèse d'Agamben qui aboutit à faire du totalitarisme l'ombre portée de l'État démocratique.

UNE BONNE POLITIQUE DU VIVANT EST-ELLE POSSIBLE ?

Admettons que le terme « *biopolitique* » a le mérite de réunir sous la même ombrelle des enjeux politiques et philosophiques apparemment disparates, et même ceux que Foucault n'a pas connus, qui tous concernent le vivant: les pandémies présentes et sans doute futures, la santé d'une

GIORGIO AGAMBEN

La vulnérabilité de la vie nue



« **T**oute tentative de repenser l'espace politique de l'Occident doit se fonder sur la claire conscience que, de la distinction classique entre *zoè* et *bios*, vie privée et existence politique, entre l'homme comme simple être vivant, qui a pour lieu propre la *domus*, et l'homme comme sujet politique, dont la demeure est la cité, nous ne savons plus rien [...]. À partir des camps, il n'y a pas de retour possible à la politique classique; en eux, la cité et la maison sont devenues indistinctes. La possibilité de faire partage

entre notre corps biologique et notre corps politique, entre ce qui est incommunicable et muet et ce qui est communicable et exprimable, nous a été enlevé une fois pour toutes. [...] Il conviendrait plutôt de faire du corps biopolitique même, de la vie nue elle-même, le lieu où se constitue et s'instaure une forme de vie entièrement transposée à la vie nue, un *bios* qui ne soit que sa *zoè*. »

■ Giorgio Agamben / *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue* (1997) / Trad. M. Raiola, Seuil.

« Fonder une société sur la peur d'un virus est ce qui nous menace. Mais je n'ai pas besoin de Foucault pour penser la concentration du pouvoir autour du principe de conservation de la vie »

MICHAËL FÖESSEL

manière générale, les définitions scientifiques de la vie et de la mort, le soin, la société de surveillance *via* les technologies numériques, les relations humains/non-humains, la biodiversité, le climat, l'allongement de la durée de vie, la démographie mondiale, l'augmentation des inégalités, le transhumanisme, les biotechnologies, l'intelligence artificielle... L'ombrelle devient si large qu'on devrait se demander si l'on ne peut pas s'en passer: si tout est biopolitique, alors plus rien ne l'est!

« Je ne suis pas sûr de partager l'analyse historique de la modernité de Foucault, critique Frédéric Worms en reprenant la discussion sur la biopolitique entamée dans son livre *Pour un humanisme vital* (Odile Jacob, 2019), mais il éclaire en revanche la période à laquelle il écrit – la fin des années 1970 – que j'ai caractérisée comme « le moment du vivant ». C'est un tournant à la fois pour la philosophie, la connaissance et la politique. L'écologie, les sciences cognitives, la découverte de l'importance vitale du soin manifestent cette irruption du vivant comme exigence contemporaine. Je rattache la biopolitique de Foucault à ce mouvement. Et je retiens de lui autant sa part descriptive – nous sommes de fait dans l'ère du biopouvoir, la protection de la vie est un vecteur de la politique – que sa part critique: on y résiste positivement par le soin, par l'action de préservation du vivant, et négativement contre les abus de pouvoir en revendiquant la nécessité de la délibération démocratique. »

La valorisation du soin (ce que les philosophes appellent le *care*) renoue avec le pouvoir pastoral – la figure du bon pasteur biblique –, dont Foucault faisait l'une des

sources de la biopolitique moderne. C'est la piste explorée par Frédéric Worms, et il ne craint pas de la fonder sur la défense du « vital », c'est-à-dire de toutes les forces qui résistent à la mort. La santé, le soutien aux plus fragiles, mais aussi l'éducation, la démocratie et la justice sociale sont ainsi rapatriés dans le vital. Ce qui implique de passer d'une biopolitique motivée par la productivité des corps (celle que décrit Foucault) à une biopolitique motivée par la conscience de la vulnérabilité. Est-ce encore de la biopolitique? Worms préfère la définir comme « humanisme vital ».

Une piste élargie serait de rapatrier aussi dans le vital la protection de la Terre, de la nature, de la biodiversité... autant de préoccupations que Foucault lui-même a superbement ignorées. Cela pourrait être le programme de Bruno Latour. Au nom de quels principes imaginer une « biopolitique II » pour Gaïa? « Il faudrait étendre la notion de vie, et même de bonne vie et de santé pour absorber la notion, maintenant bien développée en écologie scientifique, d'habitabilité », propose le philosophe dans la revue *Esprit* (juillet-août 2020), en appelant de ses vœux l'émergence de quelque chose comme une volonté générale écologique capable de peser sur « l'administration » – Latour reprend lui aussi la figure foucauldienne du pasteur-ministre. Car il est certain que cette « biopolitique II » ne peut pas s'énoncer ni s'imposer avec la légitimité des mesures sanitaires contre le Covid-19: « Il n'y a aucun mécanisme en état de marche, pour l'instant », admet Latour.

LE RETOUR DU LÉVIATHAN

Reste enfin la position critique. Le philosophe Michaël Föessel diagnostiquait déjà, dans son livre *Après la fin du monde* (Seuil, 2012; rééd. 2019), l'appauvrissement du politique sous la défense de la vie qui fonde les théories de l'apocalypse écologique – « l'exigence de justice l'emporte sur les sagesse de la survie », plaide-t-il en conclusion. Aujourd'hui, ce n'est pas Foucault que le philosophe voit poindre mais Hobbes: « Nous traversons peut-être un moment foucauldien, du moins si l'on considère que, face au Covid, la politique elle-même est entièrement régie par l'hygiénisme et qu'elle entre au plus intime de nos existences. Fonder une société sur la peur d'un virus est ce qui nous menace. Mais, au fond, je n'ai pas besoin de Foucault pour penser la concentration du pouvoir autour du principe de conservation de la vie. Hobbes me suffit. » Le penseur anglais (1588-1679) montre en effet que ce qui caractérise l'humain, c'est son désir de survie; mais, laissé à lui seul, ce désir produit la loi du plus fort, la guerre de tous contre tous, et donc le contraire de la conservation qu'il vise. L'État hobbesien permet de sortir de cette contradiction mortelle. Mais il est un Léviathan, un pouvoir souverain, qui exerce le monopole de la violence légitime en « maintenant tous dans la crainte » et auquel les citoyens, par contrat entre eux, échan- gent leur liberté contre leur sécurité. « Chez Hobbes, poursuit Michaël Föessel, le politique est ce qui rompt avec l'état de nature. Le concept de biopolitique ne permet pas de comprendre cela, parce que Foucault ne pense pas le droit, la loi, le contrat social, ni l'État. Or je crains que nous entrions, s'il faut « vivre avec le virus », dans un moment hobbesien. J'en veux pour preuve le retour en force du souverainisme, nationaliste et identitaire. C'est au moment où l'on se découvre vulnérables et le pouvoir impuissant que se revigorent des fantasmes de souveraineté pensée comme immunité. À se vivre soi-même et à voir l'autre comme une menace vitale permanente, on passe vite du virus au corps étranger et du corps étranger à la haine de l'étranger. »

Nul doute en tout cas que les formes du pouvoir et des menaces sur la vie sont en train de changer... Et que si le concept de biopolitique devient vide à force d'être large, les moyens d'y résister restent en chantier. Comme le notait déjà Foucault: « Je ne cherche pas à dire que tout est mauvais, mais que tout est dangereux – ce qui n'est pas exactement la même chose que ce qui est mauvais. Si tout est dangereux, alors nous avons toujours quelque chose à faire [...]. Je crois que le choix éthico-politique que nous devons faire tous les jours, c'est de déterminer quel est le principal danger » (*Dits et Écrits*, tome IV, Gallimard). ●

Modifier la météo en fonction
de nos besoins... un projet
d'autocrate, un rêve de science-
fiction? Non, une réalité! La France
est d'ores et déjà dotée
d'un dispositif largement déployé
sur le territoire pour lutter
contre la grêle. Une emprise
de la technique qui, à l'heure
du réchauffement climatique,
fait débat.

Par Alexandre Lacroix

LE CIEL APPARTIENT-IL À TOUT LE MONDE ?

V

Voici un épisode que j'ai vécu à plusieurs reprises, ces dernières années, en Saône-et-Loire: après des semaines de sécheresse ayant rendu les collines méconnaissables et transformé le bocage verdoyant en champs grillés semblables à la Sicile, des nuages sombres s'amassent enfin. Des tourbillons de vent font danser les herbes mortes, les insectes et les oiseaux s'éclipsent: les signes avant-coureurs d'une grosse perturbation s'annoncent. Et puis, comme par enchantement, les cumulonimbus se dispersent, la lumière revient, sans qu'une seule goutte ne soit tombée. L'orage était là, et il semble avoir été aspiré par une bouche géante et invisible.

La dernière fois, j'en ai parlé avec un éleveur, il m'a lancé: « *Oh! mais y a pas de quoi s'étonner. Avec tout l'iodure d'argent qu'ils balancent dans l'atmosphère, on ne reçoit plus une goutte. Je n'ai plus de fourrage. Et regardez les Douglas, ils sèchent par la cime.* » Je lui ai demandé de quoi il parlait, quelle était cette histoire d'iodure d'argent: « *Bah! c'est à cause de leurs générateurs.* » J'ai d'abord cru à une théorie du complot, mais mon voisin éleveur n'en démordait pas: « *Bien sûr, qu'en France on bricole la météo! Et c'est officiel. Regardez un peu, tapez "Anelfa" sur Google, vous verrez.* »

ON ENSEMENCE BIEN LES NUAGES

Dont acte. L'Anelfa (Association nationale d'étude et de lutte contre les fléaux atmosphériques) est une association loi 1901 fondée dès 1951 par un groupe d'agriculteurs, d'agronomes, de physiciens et d'élus. Objectif: traiter les orages afin de réduire les dégâts causés par la grêle. D'après la carte de

France fournie par l'association, j'ai compté 874 stations antigrêle réparties sur l'ensemble du territoire, principalement dans les régions viticoles. Ces installations sont financées, selon les zones, par le conseil départemental, les communes, la chambre d'agriculture et, bien sûr, par les assureurs... En effet, les viticulteurs qui voient leur récolte emportée par la grêle écopent, comme les automobilistes après un accident, d'un malus. L'Anelfa est née dans le contexte du productivisme des Trente Glorieuses mais aussi de la guerre froide, au cours de laquelle Russes et Américains dépensaient des fortunes en recherches sur la maîtrise de la météo. Les technologies développées dans ce cadre ont pu être mises à profit pour l'agriculture. Mais comment ça marche?

Physicien de l'atmosphère à Toulouse, Jean Dessens est le scientifique référent de l'Anelfa. La passion des nuages est héréditaire chez les Dessens: son père Henri comme son fils Olivier sont physiciens de l'atmosphère. Henri a participé à la création de l'Anelfa et a longtemps dirigé le Centre de recherches atmosphériques de Campistrous, dans les Hautes-Pyrénées, avant que Jean ne prenne la relève. « *Les nuages se forment par évaporation de l'eau à la surface de la terre, puis par recondensation de la vapeur*, explique Jean Dessens. *Ils sont composés de gouttelettes d'eau. À mesure qu'ils s'élèvent en altitude, ils se refroidissent, mais les gouttelettes ne gèlent pas à 0°C, elles entrent en surfusion, c'est-à-dire qu'elles restent à l'état liquide jusqu'à -35°C environ. Dans cet état surfondu, il suffit d'une particule glaçogène pour entraîner la congélation. En général, l'eau surfondue donne des flocons de neige en haute altitude, si bien que lorsqu'il pleut, même en été, dans neuf cas sur dix, les gouttes que vous recevez ont d'abord été des flocons. Cependant, s'il y a dans la masse nuageuse des noyaux glaçogènes, une autre dynamique peut se mettre en place, qui mène à la formation de grêlons. Or c'est à ce stade qu'il est possible d'avoir une influence. Si l'on injecte des noyaux glaçogènes supplémentaires, par exemple des cristaux de glace ou de l'iodure d'argent, on brise le processus qui mène à la formation de grêlons plus gros. On évite la grêle, mais on crée de la*

●● pluie. C'est une technique qu'on appelle l'"ensemencement des nuages". »

L'Anelfa est donc à l'origine du déploiement chez des particuliers bénévoles d'un réseau de générateurs (lire l'encadré ci-dessous). Ces derniers comportent un brûleur à acétone et permettent d'envoyer, par l'effet de la chaleur, l'iodure d'argent dans l'atmosphère. Quand les stations de Météo-France détectent une alerte à la grêle, les dépositaires des générateurs sont prévenus. Combien faut-il d'iodure d'argent pour briser un orage menaçant ? « Chaque générateur émet 8 grammes d'iodure d'argent par heure, il faut compter environ 500 grammes dans un département pour la prévention d'un orage de grêle. L'inconvénient du procédé, c'est que l'iodure d'argent coûte cher. Cela explique que les quantités envoyées dans l'atmosphère sont dérisoires. C'est aussi la raison pour laquelle le procédé n'a aucune toxicité », affirme Jean Dessens.

De fait, il n'y aurait peut-être jamais eu de polémique sur le sujet sans le réchauffement climatique. En période de sécheresse, il peut paraître délirant d'éloigner les rares averses. Et pour les éleveurs qui ont besoin de fourrage, c'est vécu comme une catastrophe. « L'accusation de provoquer de la sécheresse n'est pas justifiée ! assure Jean Dessens. On fait tomber de la pluie à l'endroit où l'on traite. Pour ce qui est de l'aval, on ne diminue que de 1 % la masse d'eau présente dans les nuages. » Ne joue-t-on pas aux apprentis sorciers en bidouillant ainsi le climat ? « Les phénomènes physiques qui se produisent dans l'atmosphère vont de la grande échelle à la petite échelle. En modifiant le climat global, vous perturbez la météo. Mais en agissant sur la météo au niveau local, vous ne modifiez pas le climat. Ce n'est pas l'Anelfa qui est à l'origine du réchauffement climatique. »

L'OBSCUR DESTIN DES PARTICULES

Alors, rien à craindre ? Ce n'est pas tout à fait l'avis des éleveurs ni des riverains inquiets qui, au sud de la Bourgogne, ont créé le collectif « Halte à la pollution antigrêle ». Ni celui de Jean Grizard, scientifique de l'Institut national de la recherche agronomique (Inra) à la retraite et président de l'Association de protection de la vallée de la Noue : « Nous sommes préoccupés par l'impact des générateurs que l'Anelfa a installés dans notre région en 2017. L'idée qu'on trafique la météo, en pleine crise du réchauffement, est choquante pour de nombreux habitants par ailleurs non informés. Depuis, les agriculteurs associent forcément sécheresse accrue à certains endroits et générateurs. Les agriculteurs sont d'excellents observateurs de la nature et, à mon sens, il convient de les écouter. La réglementation exige



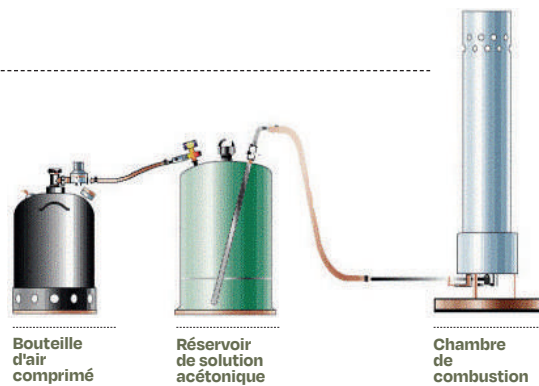
Deux viticulteurs transportent des éléments d'un générateur antigrêle à Ampuis (Rhône).

que tout produit chimique fabriqué ou importé dans l'Union européenne soit enregistré. L'iodure d'argent ne déroge pas à cette règle et figure comme toxique avéré. Son utilisation comme antigrêle n'est pas mentionnée. On s'étonne alors de l'absence d'études d'impact pour installer les générateurs. En fait, les quantités déclarées, inférieures à 10 tonnes par an, sont insuffisantes pour imposer de telles études. Ce vide arrange l'Anelfa qui n'a donc pas besoin d'autorisation pour implanter ses générateurs. Il faut savoir que les quantités annuelles d'iodure d'argent envoyées dans l'atmosphère en France approchent la tonne, avec une centaine de kilos pour le Beaujolais. Aux températures auxquelles l'iodure d'argent quitte le générateur, l'argent et l'iode se dissocient. Les retombées de l'argent contaminent l'air et les écosystèmes. Une petite fraction forme des ions Ag^+ presque aussi toxiques que le mercure, car très réactifs, et l'argent se concentre sous forme de nanoparticules capables de traverser les

barrières biologiques et d'amplifier la contamination des tissus et organes végétaux comme animaux jusqu'à l'homme. Où va l'argent en fonction de la situation des générateurs ? Quelle est son importance sous forme d'ions Ag^+ et, surtout, de nanoparticules pour lesquelles la réglementation est encore balbutiante ? Quelles contaminations dans la chaîne alimentaire ? Quelles conséquences pour les organismes vivants ? Et bien sûr quelle part due aux générateurs dans les assèchements ? Autant de questions sur lesquelles nous travaillons. Enfin, ce sont des bénévoles, sans formation, qui mettent le feu à des solutions d'acétone et manient ces produits toxiques, ce qui n'est pas très rassurant ni pour leur sécurité ni pour leur santé. Les éleveurs ont raison de demander un moratoire et l'arrêt des générateurs, jusqu'à ce qu'on en sache davantage sur le devenir et les effets de l'argent ainsi dispersé. Mais il faudrait que les études ultérieures soient menées par des opérateurs totalement indépendants de l'Anelfa. »

COMMENT ÇA MARCHE

Modèle de générateur mis au point par l'Anelfa. Grâce à une réserve d'air comprimé, la solution acétonique d'iodure d'argent est maintenue dans un réservoir. La solution passe ensuite dans la chambre de combustion qui permet sa pulvérisation dans l'atmosphère.



PRATIQUES OU PRINCIPES ?

Éleveur à Anglure-sous-Dun, Michel Lacarelle a été démarché par un vigneron et un technicien de l'Anelfa en mai 2017: « On s'était seulement parlé. Quelques jours plus tard, un camion arrive dans ma cour avec un sigle "produits dangereux". Il voulait m'en laisser 200 litres. Le chauffeur m'a expliqué que ce n'était pas explosif mais très inflammable. Là, j'ai tiqué. Ma maison est en plein bourg. Les gens de l'Anelfa m'ont envoyé ces produits sans contrat, ni aucune garantie. Si le liquide prenait feu chez moi, qui s'en occuperait? "Ne vous inquiétez pas, on se charge des assureurs", m'ont-ils dit. Je n'ai pas tellement apprécié, j'ai senti que l'on essayait de me forcer la main. » Et pour quelle compensation? « C'est du bénévolat, ils m'ont seulement promis que j'aurais un repas annuel et une caisse de vin. Cela m'intéresse moyennement, vu que j'ai une petite vigne. » Michel Lacarelle surveille de près les intempéries. « Depuis 1993, ma femme et moi faisons des

50 centimes par hectare. Au début, on allumait les générateurs pour une alerte grêle d'une probabilité de 40 %. On a abaissé le seuil à 20 %. Mais cette année, on a eu un peu de dégâts quand même, on va passer le seuil à zéro. Les viticulteurs sont contents, les céréaliers sont contents, les automobilistes aussi. » Mais ne craignent-ils pas d'éloigner aussi la pluie? « Nous, on adore la pluie, la pluie naturelle évidemment. Mais on s'est organisé, on a créé des retenues d'eau et des lacs sur l'ensemble du territoire. Alors on peut tenir toute la saison avec nos pompes, on ne dépend pas des nuages. Mais au fait, sans indiscretion... pourquoi Philosophie magazine s'intéresse à ces questions? » Je lui réponds que cela fait réfléchir à l'action de l'homme sur la nature: jusqu'où est-il souhaitable de modifier cette dernière par la technique? « Alors là, je vous rejoins, c'est un vrai problème philosophique. Les écologistes sont bien gentils, mais ils voudraient nous faire vivre dans la nature comme au temps d'Adam et Ève. Il y a longtemps que cette nature-là n'existe plus. Entre nous, je

le premier occupant peut s'approprier. Ainsi, un animal sauvage, qui n'appartient pas à une espèce protégée, est *res nullius*. Je peux le ramener chez moi et le domestiquer sans rien devoir à personne. Or certains biens naturels, comme l'eau courante, sont *res communis* mais non *res nullius*, et des règlements publics extrêmement précis encadrent leur usage privé. Il me semble que la météo et le climat devraient entrer dans une telle catégorie. » En d'autres termes, on ne devrait pas multiplier les générateurs ni balancer des produits toxiques dans l'atmosphère pour le seul intérêt privé d'une corporation: la météo et l'air sont à tout le monde. « Par ailleurs, poursuit Catherine Larrère, des travaux récents ont remis en cause le principe de Paracelse, selon lequel "Tout est poison, rien n'est poison: c'est la dose qui fait le poison." La nocivité d'un produit, comme dans le cas des perturbateurs endocriniens, n'est pas fonction de sa quantité. Parfois, un produit est nocif à petites doses mais pas à haute dose. L'argument des faibles quantités semble marqué au coin du bon sens mais n'est pas définitif. »

Et puis, en élargissant le cadre, la banalisation de telles pratiques découle d'une logique contestable: « Le réchauffement climatique va nous placer de plus en plus souvent devant des choix de stratégie. Prenez les stations de ski. S'il n'y a plus de neige, vous avez deux solutions: utiliser des canons à neige artificielle, ce qui est très gourmand en énergie, ou bien essayer de convertir la montagne en autre chose. Nous pouvons nous poser les mêmes questions pour les cultures: j'adore le Bordelais, qui produit de la vigne depuis des siècles, mais imaginons que le climat n'y soit plus propice, ne faudrait-il pas envisager des reconversions? Je trouve dangereux de s'accrocher coûte que coûte à nos habitudes dans un contexte où la nature change rapidement. Parce que les mesures à prendre pour le maintien de ces habitudes, et leur impact environnemental, pourraient avoir des conséquences extrêmement dommageables, rendant la solution pire que le mal. »

À l'horizon, c'est la question du *geo-engineering* qui est posée: dans des écosystèmes aux équilibres perturbés, faudrait-il prendre des mesures drastiques pour maîtriser le climat global? Le souci, évidemment, c'est qu'en opérant à si grande échelle, on n'a aucune connaissance des effets provoqués; une erreur de manipulation pourrait rendre des territoires immenses, voire la Terre, invivables. Une perspective effrayante qui me vient à l'esprit chaque fois qu'un orage se disperse sous mes yeux par la magie de la chimie. Sur le moment, on a l'impression d'être floué, privé d'une averse, mais aussi d'assister à une étrange profanation. ●

« Certains biens naturels sont de l'ordre du commun, et des règlements publics très précis encadrent leur usage privé. Il me semble que la météo et le climat devraient entrer dans une telle catégorie »

CATHERINE LARRÈRE, PHILOSOPHE

relevés de pluviométrie et nous observons que, depuis que les générateurs sont entrés en fonctionnement dans la région, nous sommes passés les mois d'été d'une pluviométrie de 350 litres par mètre carré à 200 litres environ. C'est un manque énorme, désastreux pour nous. »

Dans d'autres régions de France, l'installation des générateurs ne semble pas susciter les mêmes débats. Serge Bousquet-Cassagne est pépiniériste et président de la chambre d'agriculture du Lot-et-Garonne, département qui compte 57 générateurs et est l'un des plus équipés. « Après avoir perdu plusieurs récoltes, nous avons cherché un moyen de nous protéger. Nous avons implanté un réseau de générateurs sur tout le département. Il y a entre 10 et 15 alertes à la grêle par an, mais, depuis six années, nous n'avons plus perdu de raisin. Les générateurs ont été hyperefficaces. Pour un coût dérisoire, 120 000 euros par an, soit

ne crois pas trop au réchauffement climatique. Mais si l'on veut avoir de quoi manger et de quoi boire, je crois qu'on n'a pas le choix. Il faut relever ses manches et agir. »

NE PAS SE TROMPER DE STRATÉGIE

La philosophe Catherine Larrère a coécrit avec son mari Raphaël Larrère, ingénieur agronome, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique* (La Découverte, 2015). Elle a accepté de se pencher pour nous sur le sujet: « Je ne connaissais pas les générateurs antigrêle. Néanmoins, plusieurs choses me gênent dans cette histoire, notamment le caractère privé de ces initiatives, sans cadre réglementaire, sans expertise contradictoire, alors qu'il y a des conflits avec les éleveurs. En droit, il y a une différence entre ce qui est *res communis*, chose commune, et *res nullius*, que



Chronique
d'Isabelle Sorente *

Retrouver les grands espaces

La frénésie de nos activités nous donne l'impression d'évoluer dans des bulles qui se télescopent à grande vitesse sans jamais vraiment se rencontrer. Et si nous levions le nez du guidon pour contempler l'immensité du paysage ?

Au printemps 1914, Carl Gustav Jung, le père de la psychanalyse des profondeurs, fait un voyage à Ravenne, en Italie, avec Toni Wolff, l'une de ses anciennes patientes et étudiantes. Il faut les imaginer profondément amoureux, à l'aube d'une relation qui durera une grande partie de leurs vies. Alors qu'ils visitent la basilique de Ravenne donc, Carl et Toni sont fascinés par l'incroyable éclat des mosaïques du baptistère. Cherchant un peu plus tard à en récupérer des images, Jung apprendra que la mosaïque particulière que tous deux ont « vue » ce jour-là a en réalité brûlé un siècle plus tôt et n'est donc plus visible.

Ce souvenir, raconté par Jung dans son autobiographie *Ma vie* (1961), n'apparaît pas tant comme la preuve d'une dimension surnaturelle – peut-on voir quelque chose qui n'existe plus ? question sans réponse, source d'affrontements éternels – que comme une preuve d'amour. Quoi qu'ils aient vu, les deux protagonistes l'ont vu ensemble : leurs inconscients ont communiqué. Le voyage à Ravenne marque le début d'une grande histoire. Avec ce sentiment de refaire des gestes éternels que nous éprouvons lorsque nous aimons ou que nous concentrons notre attention sur une tâche qui nous absorbe : un sentiment d'espace et de profondeur (même si, pour la plupart d'entre nous, cette profondeur ne va pas jusqu'à voir des basiliques disparues).

Ce sentiment d'espace, nous l'éprouvons aussi, de façon plus modeste et épisodique, chaque fois que nous avons du temps devant nous. Le ralentissement auquel nous aspirons tous n'est pas seulement synonyme de repos mais bien d'espace. La suspension des tâches prévues redonne un peu de profondeur de champ. *A contrario*, les métaphores employées pour décrire un monde du



travail devenu frénétique sont parlantes : « avoir des œillères », « avoir le nez dans le guidon », « travailler en silo ». Il est bien question de perte d'espace : ne pas voir plus loin que le bout de son nez ou de l'intérieur de son silo. Plus on va vite, plus l'espace rétrécit, et pas seulement l'espace extérieur que nous parcourons plus vite, l'espace intérieur aussi.

Comment qualifier cet espace rétréci mais toujours en mouvement dans lequel semblent vivre ceux qui « n'ont plus le temps de se poser » ? Une sorte de prison volante devenant plus étroite à mesure qu'elle file dans une direction que nous croyons

connaître, mais qu'en réalité, nous ne maîtrisons pas. Ne serait-ce pas ça, la fameuse bulle cognitive, où les informations qui nous apparaissent, *via* les moteurs de recherche et les réseaux sociaux, ne font que confirmer ce que nous pensons déjà ? Si la théorie de la « bulle filtrante » (développée dès 2011 par l'essayiste Eli Pariser et reprise en 2016 par Katharine Viner, rédactrice en chef du *Guardian*) fait d'abord référence à la façon dont les algorithmes altèrent notre perception de la réalité, en faisant disparaître les informations qui ne correspondent pas à nos critères habituels, cette bulle est aussi un espace rétréci. En d'autres termes, une prison. À travers ses parois transparentes, nous croyons communiquer avec des inconnus qui éprouvent la même chose que nous. Mais – et les mouvements de protestation contre le port du masque en sont un exemple récent – ces escadrons de bulles lancées à grande vitesse réunissent bien souvent des alliés qui seraient franchement opposés dans le monde réel : qu'ont en commun les conspirationnistes, les partisans de l'homéopathie et les fidèles de Donald Trump ? Des aspirations communes ou un algorithme ? Quelque chose de moins fiable, en tout cas, que la vision d'une mosaïque disparue. ●

* Romancière, essayiste / Dernier ouvrage paru : *Le Complexe de la sorcière* (JC Lattès, 2020).



Grand bien vous fasse !

ALI REBEIHI
10H / 11H

JEUDI 5 NOVEMBRE
LE TRAVAIL AUJOURD'HUI
AVEC CÉDRIC ENJALBERT,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT DE

philosophie
MAGAZINE

**DE LA PSYCHO
DU QUOTIDIEN
DU SOURIRE**

« Mes pâtes ont le goût
de mes mails »

ENQUÊTE SUR LA FUSION DU TRAVAIL ET DE LA VIE



P. 42

Drôle d'époque ! Après des mois de télétravail forcé, l'activité se cherche et se redéfinit entre le bureau et la maison. Serait-ce que la pandémie de Covid-19 est en train d'accélérer un phénomène déjà en cours : la fin de l'emploi du temps compartimenté, la fusion du travail et de la vie ? Le regard des sociologues **Anne Lambert** et **Caroline Closon** et des philosophes **Pascal Chabot** et **Yves Citton**.

P. 46

Un inconvénient du télétravail a été sous-estimé : s'il permet de continuer à faire ce qu'on sait déjà faire à distance, comment former des jeunes ? Accueillir des nouveaux ? Démarrer des aventures ? **Anne-Sophie Moreau** se demande si ce n'est pas la fin des débuts.

P. 48

Si je travaille chez moi, mon employeur ne devrait-il pas me verser une partie de mon loyer ? N'ai-je pas besoin de quelques mètres carrés en plus ? Comment se redéfinit le rapport aux espaces ? Réponses de l'architecte **Éric de Thoisy**, de l'avocat **Jonathan Cadot**, de la secrétaire générale de la CFDT **Catherine Pinchaut** et de salariés convaincus.

P. 52

Une peintre, un chercheur revenant d'une mission au pôle Sud, une famille d'accueil de la Ddass et un berger nous donnent leurs conseils, **eux qui ont engagé toute leur existence dans un métier**.

P. 56

Finalement, n'y a-t-il pas un potentiel d'émancipation et de libération de la créativité dans cette période atypique ? Pour en débattre, nous avons confronté la philosophe **Julia de Funès**, qui connaît bien le monde de l'entreprise, et le sociologue au Collège de France **Pierre-Michel Menger**.

Vous souhaitez réagir à un article ? Faites-nous part de vos impressions et de vos réflexions en nous écrivant à reaction@philomag.com



BIENVENUE DANS L'HYPERVIE ACTIVE

Nous vivons une période d'expérimentation sociale à grande échelle. Les emplois du temps ont sauté, le travail se réinvente hors les murs, ailleurs qu'au bureau... Quels sont les nouveaux risques d'aliénation et comment les éviter?

Par **Alexandre Lacroix**

« **J**'en ai assez, mes pâtes ont le goût de mes mails »: quand cette expression a fusé en conférence de rédaction, elle nous a fait sourire, mais surtout elle nous a arrêtés. Les pâtes qui prennent le goût des mails, les repas qui n'ont plus de saveur, les pauses qui n'apportent plus ni rires ni cancans: l'image nous paraissait résumer une expérience que nous faisons tous depuis quelques mois. Nous sommes nombreux à être passés d'un télétravail imposé pendant la durée du confinement à un modèle flou qui se cherche, où alternent les journées passées au bureau et chez soi. La crise du Covid-19 ne fait d'ailleurs qu'amplifier et accélérer une tendance de long terme, née de l'extension du réseau et des outils connectés, au décloisonnement des temps de travail et de loisir. Or le

phénomène est profondément ambivalent. D'un côté, le travail à la maison supprime les heures perdues dans les transports, il permet de jouir d'un confort domestique, de la cuisine proche, mais aussi des disques ou des loisirs à disposition. Il devient possible de partir marcher une heure en pleine journée ou d'aller voir un film, ce que l'ordinaire du bureau exclut. Mais ce caractère agréable du décloisonnement n'empêche nullement que la motivation nous quitte parfois, que les réunions en visioconférence semblent s'enchaîner dans un *continuum* ininterrompu et terne que ne ponctuent même plus les discussions autour de la machine à café ni les plaisanteries lancées à la cantonade. Lorsque, le matin, on arrive fatigué au bureau, par une sorte de transvasement, l'énergie des autres ●●●

... nous réveille et nous galvanise. Lorsqu'on reste chez soi, cette émulation n'existe plus. Une journée de vague à l'âme ou de lassitude n'a plus d'issue. Nous voici donc, collectivement, le cul entre deux chaises. Nous n'avons pas envie de revenir à la triade métro-boulot-dodo. Mais nous nous sentons déjà menacés par la dyade boulot-dodo. Comment retrouver ses marques ?

CLOISONNEMENT OU TRESSAGE ?

Avant même d'ouvrir l'enquête, il n'est pas inutile de clarifier l'ordonnement des travaux et des jours. Le temps qui nous est alloué, nous le répartissons, de façon à la fois contrainte et libre, entre plusieurs types d'activités selon un schéma générique (*ci-dessous*).

Dans une configuration traditionnelle, l'activité rémunérée est séparée spatialement de l'activité non rémunérée. L'usine, le bureau sont à la fois des unités de production – du point de vue économique – et des théâtres sociaux où chacun revêt un rôle bien défini. Cette distinction des espaces offre une certaine liberté : elle me préserve, car je sais que, sorti de l'usine ou du bureau, je peux enfin redevenir moi-même. J'abandonne ma tenue, mon rictus, mon dos droit, ma démarche énergique, mais aussi mon jargon professionnel. Je redeviens le mari ou la femme, l'amie ou le copain d'enfance, le père ou la sœur. J'exprime mes sentiments, mes opinions politiques et mes désirs.

De plus, idéalement, les activités rémunérées pénibles sont compensées par des tâches gratifiantes, comme le poids des corvées domestiques l'est par des moments de

convivialité ou d'amour. Au quotidien, je cherche donc à échafauder un système de compensations, à faire en sorte que la vie privée ne soit pas qu'une suite de résolutions de problèmes administratifs ou matériels, et que la vie professionnelle ne soit pas non plus un esclavage. Si nous avons été nombreux à nous réjouir de ne plus avoir à nous rendre au bureau cinq jours sur cinq, c'est sans doute parce que nous avons pensé, dans une configuration plus souple, pouvoir tirer notre épingle du jeu, autrement dit tresser les activités attrayantes et rébarbatives, qu'elles soient rémunératrices ou non, tout au long de la journée, selon nos priorités et nos envies. Mais entre ce beau projet et la pratique, n'avons-nous pas constaté un écart ?

DE PRÉOCCUPANTES INÉGALITÉS DE GENRE

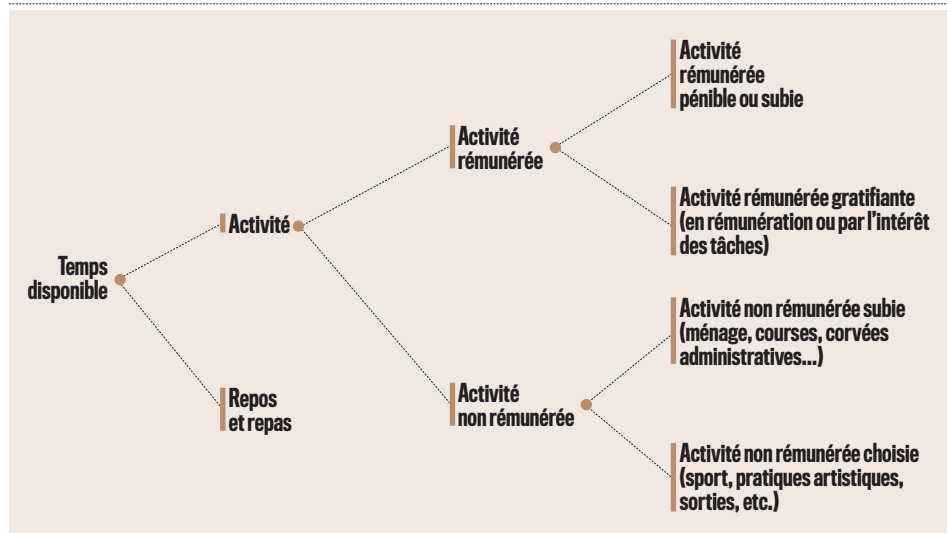
Sociologue à l'Institut national d'études démographiques (Ined), Anne Lambert a coordonné une étude récente publiée dans la revue *Population et Sociétés*, « Le travail et ses aménagements : ce que la pandémie de Covid-19 a changé pour les Français », qui amène clairement à déchanter. Le résultat est implacable : dans les faits, le télétravail a révélé de massives et persistantes inégalités de genre. Parmi l'ensemble des actifs qui occupaient un emploi au 1^{er} mars 2020, 30 % étaient à l'arrêt deux mois après et 70 % travaillaient encore. Mais, précise Anne Lambert, « si trois hommes sur quatre ont réussi à conserver leur emploi au bout de deux mois de confinement, seules deux femmes sur trois ont pu le faire ». L'inégalité de salaire entre hommes et femmes, mais aussi le fait que le soin et l'éducation soient largement

confiées à ces dernières expliquent la différence. Quand, dans un couple actif, il n'était pas possible de conserver les deux emplois, parce que les enfants demandaient qu'on s'occupe d'eux, ce sont les femmes qui se sont sacrifiées. « *De plus, les femmes en télétravail sont moins nombreuses à bénéficier d'une pièce isolée – un bureau ou une chambre non partagée – que les hommes. Et là, l'inégalité est de nouveau éloquent : 41 % des hommes qui télétravaillent le font depuis une pièce dédiée, tandis que c'est le cas d'un quart des femmes.* » Une chambre à soi : ce titre manifeste de Virginia Woolf, qui remonte à 1929, n'a rien perdu de son actualité. « *Ce qu'on met en évidence, renchérit Caroline Closon, chercheuse en psychologie du travail à l'Université libre de Bruxelles qui travaille sur l'interface vie professionnelle-vie privée, c'est que l'organisation des tâches domestiques, éducatives et logistiques favorise la productivité ou la disponibilité professionnelle des hommes et défavorise celles des femmes. Dans les couples où la femme gagne autant ou plus que l'homme, cette tendance ne s'inverse pas. Simplement, les tâches domestiques sont déléguées à des nounous et à des femmes de ménage, mais les hommes ne s'investissent pas davantage.* » Ce constat recoupe une observation sauvage que nous avons été nombreux à faire : à la fin du confinement, les femmes étaient beaucoup plus pressées de retourner au bureau que les hommes, car elles échappaient au brouhaha et à la superposition de la charge mentale et des sollicitations professionnelles. La généralisation du télétravail équivaudrait sans doute, en l'état actuel de nos sociétés, à une régression de la position des femmes dans le monde économique !

Mais d'autres difficultés se font sentir. Outre le manque de place – problème suraigu en Île-de-France – et l'aménagement des logements qui ne facilite pas toujours la concentration (*lire l'enquête pp. 48-51*), la France a un modèle de travail extensif, contrairement à l'Allemagne ou aux pays scandinaves qui ont plutôt un modèle intensif. « *Cela commence, explique Anne Lambert, dès les petites classes (la journée d'école des petits Français est très longue) et continue avec les classes préparatoires aux grandes écoles. Cela se poursuit dans la vie professionnelle : ce qui est valorisé, ce sont les très grandes amplitudes horaires, le fait de rester au bureau jusqu'à 19 heures, 20 heures et même au-delà, là où nos voisins allemands concentrent la phase active de la journée entre 8 heures et 17 heures. Bien sûr, les Français ont d'autres avantages, plus de vacances. Mais ils compensent en surtravaillant.* » Si l'on transpose ce modèle extensif à la maison, cela signifie que le travail envahit l'ensemble de la journée éveillée.

UN EMPLOI DU TEMPS BIEN CHARGÉ

Comment répartissons-nous notre temps, entre activités contraintes et libres ?



Enfin, si le télétravail est plutôt l'apanage des cadres et des professions intellectuelles, il existe aujourd'hui une classe de travailleurs peu qualifiés et précaires: « Ce sont les chauffeurs Uber, les livreurs ou encore les travailleurs des plateformes numériques payés "à l'heure de clic", note Anne Lambert. Ces travailleurs ne bénéficient d'aucune protection. Cela montre bien que le travail indépendant, qui s'apparente parfois à du salariat déguisé, peut devenir contraint et pénible, s'il n'est pas un minimum encadré, et envahissant pour la vie privée. Les entreprises et les organisations professionnelles, les syndicats, veillent à la régulation des horaires

heures trente. Un tel compartimentage est abstrait et fait violence à la vie même, là où il est bon que le travail ou l'œuvre dicte sa propre temporalité. Quand vous construisez un mur en pierres sèches, quand vous écrivez un chapitre, ça prend... le temps que ça prend. Avec le télétravail, nous essayons de trouver un rapport au temps plus fluide et plus spontané et, parfois, nous y parvenons. C'est un polyphasage qui s'invente en ce moment. Je peux travailler, expédier mes e-mails, mais aussi bouquiner ou faire la cuisine au milieu de l'après-midi. »

Le philosophe Yves Citton, auteur de *Pour une écologie de l'attention* (Seuil, 2014),

« La généralisation du télétravail équivaudrait, dans l'état actuel de nos sociétés, à une aggravation des inégalités entre hommes et femmes! »

de travail, à l'ergonomie des postes, au renouvellement et à l'entretien du matériel informatique et téléphonique, et bien sûr à l'assurance santé, aux congés payés – autant de postes de dépense qui menaceraient d'être reversés aux particuliers si le modèle du travail à domicile non salarié se généralisait à terme. »

LA FIN DES SONS DE CLOCHE

Le philosophe Pascal Chabot fait partie des chanceux qui ont pu mettre le confinement à profit pour mener à bien un projet personnel et créatif: il met la dernière main à un essai intitulé *Avoir le temps*, qui paraîtra aux PUF début 2021. Auparavant, il a signé *Global Burn-out* (PUF, 2013) et *Exister, Résister* (PUF, 2017). « L'invention de l'emploi du temps, rappelle-t-il, c'est-à-dire du compartimentage du travail et de la prière, s'est faite dans les communautés religieuses européennes, avec l'apparition des règles monastiques il y a mille cinq cents ans environ. Songez à la cloche qui synchronise les consciences. Les règles qui encadraient la vie monastique assuraient bonne gestion, prévisibilité, alternance des rythmes. Et le monde industriel s'en est largement inspiré, ce modèle ayant prévalu dans les usines comme dans les bureaux. Or nous voyons qu'il est en passe d'être abandonné dans beaucoup de secteurs! » Mais n'est-ce pas une chance? La règle de saint Benoît ou celle de Frederick Winslow Taylor n'étaient-elles pas coercitives? « Si, bien sûr qu'il y a une opportunité d'émancipation! Avant qu'apparaissent les emplois du temps, les paysans ne se disaient pas: je vais faucher ce champ en deux

confirme: « Ce qui était autrefois réservé à une frange restreinte de la population, à une élite, est en train de se développer, et cela depuis des décennies. Dans le capitalisme industriel classique, un salarié vend sa force de travail, au sens physique du terme, pendant un nombre d'heures défini. Et la quantité de richesses produites est proportionnelle au nombre d'heures passées à l'usine. Avec le capitalisme cognitif, cette règle de proportionnalité ne s'applique plus. Vous devez écrire un article, résoudre un problème informatique, monter une campagne d'influence... Peut-être allez-vous explorer une fausse piste et même ne rien produire de valable pendant une semaine, en travaillant douze heures par jour. Ou, à l'inverse, l'idée décisive vous vient en un déclic, dans votre lit ou le week-end. Seuls les savants et les artistes, autrefois, avaient ce régime-temps particulier, où la productivité n'est pas en proportion linéaire à la quantité d'heures. C'est ce qui est en train de se démocratiser. »

PASSAGE À L'HYPERTEMPS

Mais alors, c'est l'arrivée de la liberté? « Eh non! malheureusement non, répond Pascal Chabot, parce qu'il y a plusieurs écueils. D'abord, quelque chose de pire que l'emploi du temps est en train de nous tomber dessus. C'est ce que j'ai appelé l'hypertemps. Nos ordinateurs et l'omniprésence des horloges font que nous sommes synchronisés en permanence. Et puis, les messages, les e-mails que nous recevons sont des injonctions qui ne disent pas leur nom. C'est le paradoxe: le compartimentage de l'emploi du temps a sauté, mais la contrainte temporelle est

omniprésente. » Un constat que partage Yves Citton: « Ce phénomène s'accroît du fait de la prise de conscience de la crise économique, de la fragilité de nos organisations et de nos interdépendances. Ce n'est pas seulement parce que je suis surveillé que je me mets à travailler tôt le matin, tard le soir. C'est parce que je sens que mon activité est menacée et que ma performance engage nos intérêts collectifs. Pour que notre modèle ne s'écroule pas, je réponds à mes supérieurs, à mes collègues: je m'épuise en étant persuadé de travailler "pour nous" (plutôt que "pour eux" ou seulement "pour moi"). J'oublie la culture syndicale du conflit ou de la négociation. Je donne le meilleur de moi-même vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le courriel, puis les visioconférences intensifient cette tendance au long cours. »

Un autre écueil tient à la déstabilisation de la vie du couple ou de la famille par les écrans. « Rien de plus dangereux que d'imposer le temps de son propre écran aux autres, explique Pascal Chabot. Mon écran, c'est l'hypertemps à domicile. Mais les autres, mes enfants, quand je suis concentré dessus, ils ne voient pas la tâche en cours, ils ne perçoivent qu'un fantasme. Je les prive de ma présence, et même je les empêche de communiquer entre eux. »

Enfin, lorsqu'on travaille sur des appareils connectés, il y a un oubli de l'environnement concret. La réunion Zoom est devenue le symbole de cette interaction appauvrie. « On crée à l'aide de ces plateformes un milieu de rencontre isolé de notre milieu de vie réel, ce qui est très curieux, remarque Yves Citton. Prenons l'exemple des colloques universitaires. Pourquoi se déplacer en avion et loger à l'hôtel des chercheurs, ce qui est polluant et onéreux, alors qu'ils pourraient partager leurs communications sur Zoom? Réponse: la plupart des bonnes idées, les pistes de collaboration fructueuses qui sortent de ces colloques sont liées aux échanges informels. Zoom nous focalise sur le centre formel de la réunion de travail mais nous ampute du milieu de la collaboration. Nous nous trouvons donc dans un moment traumatique, coupé de ces relations vivifiantes qui rendaient le travail intéressant. »

Si les pâtes finissent par prendre le goût des mails, c'est peut-être enfin dû à la neutralisation des corps. On n'a plus vraiment faim, puisqu'on reste immobile toute la journée, assis devant son ordinateur. « Dites à votre collègue d'aller nager deux heures ou de se promener en forêt, et vous verrez qu'au retour ses pâtes auront du goût! ironise Pascal Chabot. Parce qu'il y a au moins une règle d'hygiène de vie simple à appliquer: quand vous travaillez sur écran, ne vous divertissez pas sur écran. Sinon, vous n'avez jamais la sensation de quitter votre travail. » La perspective est douce-amère? Bienvenue dans l'hypervie active. ▢

LA FIN DES DÉBUTS ?

Si le télétravail nous permet d'accomplir nos tâches sereinement, il amoindrit notre capacité d'innovation. Retranchés chez nous, pouvons-nous encore nous lancer dans des projets et accueillir de nouvelles recrues ? Explications avec Hannah Arendt.

Par Anne-Sophie Moreau



A

lléluia ! Ce fut, je l'avoue, ma première réaction à l'annonce du confinement.

Enfin, j'allais pouvoir mener à bien les mille projets que j'avais en tête : achever le dernier tome d'*À la recherche du temps perdu*, finir de monter cette étagère qui traînait dans le débarras depuis des lustres, boucler cet essai que j'avais promis de rendre il y a un mois... Or quel ne fut pas mon désarroi, quelques semaines plus tard, lorsque je considérai de plus près mes accomplissements : j'avais certes produit davantage que d'ordinaire, mais je n'avais fait que terminer des choses. De mes sages résolutions, aucune n'impliquait de commencer quoi que ce soit. J'eus la même impression au travail : dans un premier temps,

toute initiative de ce genre se voit sérieusement entravée par la distance. Pourquoi diable? Dans *Condition de l'homme moderne* [1958], Hannah Arendt distingue trois formes d'activités humaines: le labeur, l'œuvre et l'action. La première, de loin la moins gratifiante, consiste à abattre des tâches répétitives sans faire preuve d'aucune créativité: c'est le triste sort de l'ouvrier qui visse des écrous ou de l'employé de ménage qui nettoie sans cesse la même surface. Aujourd'hui, nous sommes nombreux à effectuer un travail de bureau qui, tout en apportant un certain confort matériel, nous plonge dans une situation proche de l'*animal laborans*: payés à appliquer des *process* dans des organisations labyrinthiques, nous nous sentons comme un rouage dans des dispositifs dont nous peinons à cerner la finalité. D'où notre obsession pour l'œuvre: perdus dans un flux de données dématérialisées, nous envions la condition de

« Avez-vous déjà tenté de monter un groupe de rock par téléphone? »

l'*homo faber*, qui produit du tangible et a la chance de pouvoir contempler le résultat de son travail. S'il n'empêche pas le labeur (combien de travailleurs du clic se voient chargés de remplir des tableurs Excel à distance?), le télétravail est le paradis de l'œuvre: confinés dans nos ateliers de fortune, nous avons tout le temps et la sérénité nécessaires pour peaufiner la moindre de nos réalisations. Peu importe ma profession: que je compose une chanson d'amour ou boucle un PowerPoint, la solitude me donne ce sentiment de maîtrise propre à l'*homo faber*, celui de pouvoir contrôler totalement le processus par lequel j'aboutis à un résultat final – sans qu'aucun malotru ne vienne perturber mon génie démiurgique par ses doutes ou ses remarques.

PAS D'INÉDIT ENTRE QUATRE MURS

Le problème, c'est qu'il serait délégitime de réduire le travail à l'achèvement d'une œuvre, si valorisant soit-il. Blottis dans le confort solipsiste qu'autorise la production, nous oublions la troisième dimension de l'activité humaine, à savoir l'action. Celle-ci consiste non pas à terminer mais à initier quelque chose: « Agir, explique Arendt, signifie prendre une initiative, entreprendre [...], mettre en mouvement. » L'œuvre achève, l'action commence. La philosophie

pense avant tout à la politique, qui vise à amorcer un changement dans le monde. Or l'action implique forcément le collectif. « L'action n'est jamais possible dans l'isolement, remarque-t-elle. Être isolé, c'est être privé de la faculté d'agir. » L'action est marquée par la confrontation avec autrui, et c'est d'ailleurs ce qui la rend frustrante: dès que les autres s'en mêlent, le réel a le mauvais goût de devenir imprévisible.

Pourtant, ce qu'on perd en maîtrise, on le gagne en créativité: qui n'a jamais senti l'énergie d'un groupe de musiciens réunis pour une improvisation ou d'une conversation à bâtons rompus d'où sort l'idée du siècle? Cette joie de refaire le monde passe par la parole; sans elle, impossible de mettre l'imagination au pouvoir. Mai-68 est inconcevable à l'heure des cours à distance: vous vous voyez, vous, fomentez une révolution entre les quatre murs d'une chambre d'étudiant? Au fond, ce qu'on risque de perdre avec le télétravail, c'est l'art des débuts. L'étincelle d'une innovation, voire les balbutiements d'une révolution.

Mais un danger plus vaste guette notre société privée de « présentiel ». S'ouvrir à l'inédit implique de se confronter à d'autres idées, mais aussi et surtout à de nouvelles personnes. Pour Arendt, c'est la natalité qui rend possible l'action. Refusant, contre son maître Martin Heidegger, de considérer l'existence humaine comme tournée vers la mort, elle voit dans le miracle de la naissance la possibilité même d'engager un changement dans le monde. « Laissées à elles-mêmes, les affaires humaines ne peuvent obéir qu'à la loi de la mortalité, constate la philosophe. Le miracle qui sauve le monde de la ruine normale, c'est le fait de la natalité, dans lequel s'enracine la faculté d'agir. »

Or seule l'irruption de nouvelles personnes nous force à retrouver cette capacité à innover, à interrompre le cours des choses pour nous tourner vers un futur incertain. « L'action humaine [...] a partie liée avec la pluralité humaine, qui repose sur le fait de la natalité, grâce auquel le monde humain est constamment envahi par des étrangers, nouveaux venus dont les actions et réactions ne peuvent être prévues par ceux qui sont déjà là et vont s'en aller sous peu », déclare-t-elle dans *La Crise de la culture* [1961]. D'où l'importance des nouvelles générations: sans elles, il nous est impossible de nous remettre en cause. Sans ces empêcheurs de tourner en rond, nous nous retrouvons dans une société morte, où les choses fonctionnent de manière automatique et prévisible. Le défi du télétravail, c'est d'accueillir dignement les jeunes, sans qui aucun commencement n'est possible. Et la fin des débuts, c'est le début de la fin! ▢

la séparation physique nous rendit plus productifs. Chacun abattait ses tâches sans sourciller, voire plus rapidement qu'au bureau, où les blagues salaces d'un trublion de couloir finissaient toujours par détourner du devoir les plus sérieux d'entre nous. Mais nous étions incapables de changer nos routines et encore moins de lancer des projets.

LE GÉNIE À L'ŒUVRE

C'est sans doute l'impensé du télétravail: il faut être à plusieurs pour commencer une action. Avez-vous déjà tenté de monter un groupe de rock par téléphone? De lancer une association ou un mouvement politique à coups de réunions Zoom? Soyons honnêtes:

ET SI MON PATRON PAYAIT MON LOYER ?

Avec le télétravail, le bureau s'invite à la maison. L'employeur doit-il prendre en charge les frais engagés par le salarié ? Nous avons sollicité des employés de petites et grandes entreprises, des représentants syndicaux, des avocats et des architectes pour creuser cette hypothèse qui pourrait bien redéfinir le cadre de nos existences. Par **Martin Legros**

l'employeur. Ne serait-il pas juste que les économies faites grâce au télétravail soient en partie reversées à ceux qui permettent de les réaliser ? Étant locataire et consacrant une part substantielle de mon salaire à mon loyer, l'hypothèse n'est pas faite pour me déplaire. Au-delà de la dimension pécuniaire du dispositif et du bénéfice personnel que je pourrais en retirer, l'idée me semble stimulante. Relier le bureau et le domicile, fusionner l'espace de travail et celui de la vie domestique, n'est-ce pas inventer un nouveau rapport au travail et à la vie ? En rupture avec la civilisation agricole préindustrielle, la société moderne s'est évertuée à séparer les sphères domestique et professionnelle grâce à la construction de bureaux et de moyens de transport. Serions-nous en passe de réinventer, dans la société de service, une « unité de vie » analogue à celle de la ferme d'antan ? Et cela ne changerait-il pas profondément la géographie, mentale et physique, de nos existences ?

LES RÈGLES EN VIGUEUR

« *Le télétravail est une notion récente issue d'un accord interprofessionnel de 2002 et d'une loi de 2012* », explique Jonathan Cadot, avocat spécialiste en droit

« **C**omment faut-il vivre ? demandait le poète **Rainer Maria Rilke**. — En travaillant », lui répondait le sculpteur **Auguste Rodin**. » C'est ainsi qu'Éric de Thoisy, architecte-philosophe et directeur de recherche à l'agence Scau, inaugure notre échange. Je l'ai contacté dans le cadre d'une enquête que je mène autour d'une idée simple. En admettant que le télétravail, partiel ou total, se généralise, pourrait-on envisager que l'employeur s'acquitte d'une partie du loyer – ou du crédit immobilier – du salarié ? Après tout, le télétravail implique que celui-ci mette à disposition de l'entreprise un espace de bureau et qu'il engage des frais (électricité, chauffage, connexion, assurance, encre, papier...) jusque-là pris en charge par



●● social. Si des négociations s'engagent à partir du 3 novembre pour en fixer plus précisément le cadre, « la loi dispose que le télétravail ne peut se mettre en place qu'avec l'accord du salarié. Il est légitime de considérer que l'employeur doit prendre en charge les frais inhérents au contrat de travail, qu'il soit exécuté en "présentiel" ou en télétravail, même si la question est de nouveau débattue depuis les "ordonnances Macron" ». Ce seront les accords collectifs qui détermineront le plus souvent le montant de ces indemnités. « En la matière, l'Union de recouvrement des cotisations de Sécurité sociale et d'allocations familiales [Urssaf] prévoit une indemnité forfaitaire, exonérée de charges pour l'employeur, de 10 euros par mois si le salarié travaille un jour par semaine en télétravail, de 20 euros pour deux jours, et ce jusqu'à 50 euros pour cinq jours. C'est peu. Mais, la pratique du télétravail s'étendant, la question devient de plus en plus prégnante. Alors que les entreprises étaient très méfiantes avant le Covid – elles suspectaient les salariés de ne pas travailler –, elles ont découvert que ça marche ! Du coup, elles l'envisagent plus sérieusement, en réfléchissant aux économies que cela leur permettrait de réaliser : diminuer les surfaces de bureaux, réduire les frais de fonctionnement et de transport, mettre en place des dispositifs de "flex-office" où les salariés ne viendraient plus tous les jours et sans disposer de poste attribué. »

Si les salariés sont incités à dédier une pièce de leur logement à leur travail, n'est-il pas logique que l'employeur le finance ? « Ce serait logique. Sauf que cette pièce ne sera pas uniquement consacrée à cet usage. À cela s'ajoute la question du contrôle et du droit d'accès de l'employeur au domicile pour en vérifier l'existence. D'autant qu'il a une obligation légale d'assurer à son salarié des conditions de travail adéquates, avec les équipements requis. » Pour Jonathan Cadot, au-delà de l'indemnisation, deux garde-fous sont essentiels : la préservation du collectif de travail et le droit à la déconnexion en lien avec la charge de travail. « Le salarié en télétravail est détaché du collectif qu'il forme avec ses collègues au moment où son travail pénètre dans son espace privé. Il est impératif de faire en sorte qu'il puisse se relier autrement à ses collègues tout en lui garantissant son droit à la déconnexion. À défaut, une généralisation du télétravail induisant une fusion du lieu de travail et du domicile pourrait s'avérer catastrophique. »

LES EXPLORATEURS DE LA FUSION

Une grande entreprise française a déjà planifié cette fusion : le constructeur automobile PSA. En pointe sur le télétravail depuis 2015 pour tous les services exceptée la production, le groupe vient juste de lancer un projet



« On ne passe plus nos vacances ni nos week-ends à la maison. Car rester à la maison, c'est rester au travail »

RACHEL ET JEAN-BAPTISTE, TÉLÉTRAVAILLEURS

mondial de transformation, « New Era of Agility », qui prévoit le passage en télétravail de plus de 40 000 salariés sur 200 000. Avec un ratio de 70 % à distance et de 30 % en entreprise. La présence des salariés sur les sites du groupe sera ainsi ramenée à 1,5 jour par semaine. Autre évolution significative : depuis deux ans, les services DRH et immobiliers du groupe ont été fusionnés avec le secteur digital ! C'est que le passage au télétravail est inséparable de la volonté de PSA de réduire son « empreinte immobilière ». « L'idée, précise Valérie Gillot, porte-parole du groupe, est de ne plus venir au bureau par habitude mais uniquement pour les activités nécessitant d'être ensemble avec ses collègues pour échanger, réfléchir en commun. Dans l'architecture des bureaux, il y aura davantage d'espaces de travail collaboratifs conviviaux conçus pour favoriser le brainstorming et les échanges formels et informels. » PSA a-t-il réfléchi à la possibilité de reverser une partie des économies réalisées sur l'immobilier aux salariés en télétravail ? « Il est encore trop tôt pour vous le dire. »

Ce changement, comment le vivent ceux qui passent vraiment en télétravail ? Pour le savoir, j'ai contacté Jean-Baptiste Audras et Rachel Peter, salariés de Whodunit, une agence Web de quinze personnes créée en 2009 à Paris et qui a basculé à 100 % en télétravail en 2017. Pour corser les choses, Jean-Baptiste et Rachel sont en couple. « Quand on a candidaté chez Whodunit, explique Jean-Baptiste, on était en train d'acheter une maison en Ardèche. On n'avait pas les moyens ni l'envie d'emménager à Paris. Et on avait envie de pouvoir travailler depuis chez nous. L'entreprise n'a pas vu à y redire. À l'époque, nous étions les seuls en télétravail. Et puis, comme ceux qui travaillaient à Paris n'avaient pas de réel ancrage dans la capitale, ils ont décidé, l'un après l'autre, de repartir d'où ils venaient et de basculer en télétravail à leur tour. Avec les avantages : on ne fait plus 1 heure 30 de transport tous les jours, on habite et on travaille dans de meilleures conditions, on peut envisager d'acheter plus facilement un bien immobilier, puisqu'on ne doit plus vivre dans une

grande ville, à proximité du bureau. L'entreprise fait aussi des économies: elle a revendu les locaux parisiens et n'a conservé qu'une boîte aux lettres. Il n'y a plus aucun espace physique commun, mais on se retrouve plusieurs fois par an, au cours de ce qu'on appelle des "retreat", pour faire le bilan avec tous les membres de l'agence. »

L'entreprise a-t-elle prévu une indemnité spécifique et supplémentaire, intégrée au salaire? « Oui, répond Rachel. Une partie de la taxe foncière de notre logement est prise en charge par l'entreprise sur la base du calcul du pourcentage de la surface de notre maison qui est dédiée au travail. » Aurait-il été envisageable de demander à l'entreprise qu'elle participe à leur crédit immobilier ou qu'elle s'en porte garant? « Je ne l'aurais pas voulu, dit Rachel. Imaginez qu'on quitte la boîte. Qui serait le propriétaire de notre maison? » En termes d'aménagement, ils ont décidé de consacrer un espace spécifique au bureau dans leur maison. Cela marche pour Rachel, pas pour Jean-Baptiste qui travaille en fonction de ses envies, dans la cuisine après le déjeuner, dans le salon le soir, parfois dans le jardin s'il fait beau. « J'ai toujours des affaires de boulot qui traînent un peu partout. J'aime ce mélange. Il m'arrive souvent d'avoir la flemme le matin et de partir aux champignons, si je n'ai pas de réunion prévue. Et je rattrape le soir. » L'effacement des frontières est donc aussi bien temporel que spatial. Du coup, ils ont mis en place des règles: « On ne passe plus nos vacances ni nos week-ends à la maison. Car rester à la maison, c'est rester au travail. Et on essaie si possible de partir en vacances avec des amis. Car partir à deux, c'est comme partir entre collègues. »

UN NOUVEAU TERRAIN DE CONFRONTATION?

Le droit à la déconnexion et la mesure de la charge de travail seront au cœur des négociations interprofessionnelles sur le télétravail qui reprennent en novembre. Catherine Pinchaut, secrétaire nationale de la CFDT et responsable des questions d'organisation et de vie au travail, y participera. Que pense-t-elle de l'indemnisation pour l'occupation de l'espace domestique? « C'est un sujet qui va crispier s'il n'est pas traité. Si l'indemnisation n'est pas spécifiée dans un accord, les salariés iront en justice et obtiendront gain de cause, en dépit des résistances des entreprises. » En admettant que les employeurs soient amenés à verser des indemnités aux salariés, ne vont-ils pas exiger d'en contrôler l'affectation? « Les employeurs n'ont ni l'envie ni le temps de contrôler. Ce qui les inquiète, c'est de voir leur responsabilité pénale engagée si des accidents surviennent. Aujourd'hui, les accidents en télétravail sont déjà considérés comme des accidents du travail. Mais comment fera-t-on la différence

entre accidents domestiques et accidents du travail si les deux espaces se confondent? »

Alors que, dans les grandes entreprises comme PSA, on s'organise en fusionnant services immobiliers et DRH, les syndicats ne semblent pas s'être véritablement saisis de l'enjeu. Ne devraient-ils pas envisager de fusionner syndicats de locataires et de salariés, par exemple? « Ce n'est pas au programme, balaille Catherine Pinchaut. L'exemple de PSA est emblématique mais exceptionnel. Ce que nous observons et qui nous alerte, c'est que les employeurs mettent de plus en plus en avant la "qualité de vie" pour justifier la relocation des ressources immobilières et le réagencement des bureaux. » Elle évoque à ce sujet des espaces de travail où les bureaux attitrés disparaissent, mais où l'on installe des canapés et des baby-foot pour encourager les échanges informels entre ces employés privés de bureaux personnels... « Les agences d'architecture qui élaborent ces espaces oublient de réfléchir à la spécificité des métiers et des besoins de l'employé sur son poste de travail. »

L'ÂGE DES ESPACES GÉNÉRIQUES

Que pensent les architectes de cette évolution? Ont-ils commencé à intégrer des espaces de travail dans les logements? C'est la question que je sou mets à Éric de Thoisy. « La fin du bureau, entendu comme espace ayant une fonction et une forme définie, distincte de l'espace domestique, est dans l'air depuis quelque temps », explique-t-il. Pour comprendre cette évolution, l'architecte met en avant « deux mouvements contradictoires ». Le premier consiste en une « aspiration vers le lieu de travail d'une série d'éléments qui jusqu'alors se produisaient dans la vie privée et domestique. Dans les grandes entreprises mais aussi dans les espaces de coworking, on a vu apparaître des canapés, des cafés, des espaces de sport, des coiffeurs, des garderies, des "campus"... comme si l'entreprise était un lieu d'étude. C'est censé créer un air de domesticité et de familiarité, et encourager le salarié à "s'approprier" son lieu de travail. "Soyez comme chez vous", lui dit-on. Mais cela s'accompagne d'un second mouvement, avec le flex-office, qui consiste à ne pas pouvoir s'arrêter ni choisir sa place. » Quelle est l'opinion d'Éric de Thoisy sur la « New Era of Agility », la campagne de PSA? « L'agilité est le nouvel idiome, très problématique, du management contemporain. Il s'agit d'inciter chacun à circuler dans des espaces formatés pour des fonctions diverses: brainstorming, réunion, etc., sans jamais s'enraciner. Le tout mâtiné d'un mépris affiché pour celui qui a une plante verte et la photo de sa femme ou de ses enfants sur son bureau. »

En somme, le bureau qui revient actuellement dans nos domiciles s'est déjà mis à ressembler au « chez-soi ». « Oui, confirme Éric de Thoisy, avec le risque qu'un bureau qui

ressemble à une maison et une maison qui ressemble à un bureau, cela ne ressemble plus à rien. Ou à quelque chose de très uniformisé, comme on le voit dans les intérieurs Airbnb qui se ressemblent de plus en plus dans le monde entier. C'est toute la question de l'architecture générique. » Pour lui, l'architecture est en train de remplacer le concept de fonction – à l'origine de l'architecture moderne – par le concept générique d'usage. « À l'origine, l'architecture moderne est fonctionnaliste. Elle considère, avec Le Corbusier, que tout bâtiment et toute pièce doivent avoir une fonction spécifique bien définie. Aujourd'hui, on est passé à l'usage qui se veut bien plus souple. On doit pouvoir faire du sport dans une entreprise ou travailler dans un hôtel. Les espaces doivent même pouvoir être réversibles – une école doit pouvoir se transformer en centre commercial. Cela nous pousse à produire des propositions architecturales de moins en moins qualifiées. D'où les grandes boîtes qu'on voit partout. »

Face au développement du télétravail et à l'indistinction entre espace privé et professionnel, Éric de Thoisy considère que la responsabilité des architectes serait peut-être de recréer des délimitations. « L'architecture est un art de la séparation et du rassemblement. En introduisant le bureau dans le domicile, le capitalisme fait sauter les ordres d'existence. L'architecte ne devrait peut-être pas être complice de cette immixtion dans les espaces domestiques pour en faire des lieux aussi interchangeables que les bureaux. » N'est-il pas contradictoire de demander au futur bureau domestique de ressembler au bureau à l'ancienne, clairement délimité. « C'est vrai: la dissociation à l'ancienne ne correspond plus à l'exigence de bien-être au travail. Mais l'entreprise est un espace de rassemblement où l'on est exposé aux autres et où se constitue un "nous". Peut-elle se passer d'un lieu physique clairement délimité? Comme le dit l'architecte heideggerien et marxiste Kenneth Frampton, il faut apprendre à "redessiner des contours". » C'est pourquoi Scau, l'agence d'Éric de Thoisy, apporte un soin particulier aux fenêtres. « On a redécouvert leur importance pendant le confinement. Elles offrent une exposition sur le public des espaces domestiques. Et, pour arbitrer les tensions entre travail et vie privée que fait surgir le télétravail, il faut peut-être introduire un troisième terme: le public. » Encadrer le télétravail par des règles collectives et des cadres publics, y compris en l'indemnisant, est donc fondamental pour tous ceux que j'ai consultés. Me voici encouragé à demander au directeur de Philosophie magazine un supplément pour cet article... écrit en télétravail. ▢



Vous pouvez retrouver la version longue de cette enquête sur Philomag.com

PAROLES

DE Quel est le point commun entre une peintre, un chercheur en mission polaire, un berger et un assistant familial recueillant des enfants? Leur mode de vie et leur travail sont indissociables. Ils se racontent et donnent leurs recommandations de vétérans. *Propos recueillis par Michel Eltchaninoff / Illustrations Mathieu Poupon*

PIONNIERS

« L'artiste se nourrit de sa propre solitude »

LISA SANTOS SILVA
PEINTRE

Portugaise, elle réside à Paris depuis plusieurs décennies. Ayant décidé d'être peintre dès l'enfance, elle expose un peu partout dans le monde, notamment à la Fondation Calouste-Gulbenkian, à Paris. Sa vie se déroule en grande partie dans son atelier, chez elle.



C

e n'est pas parce que je travaille seule dans mon atelier que je peins jusqu'à 2 heures du matin! Je commence vers midi et termine vers 19 heures. Un bon peintre

est celui qui sait s'arrêter au bon moment. L'art réclame une attention et une fraîcheur totales. Pendant que l'on peint, on mobilise ses muscles, ses émotions, ses affects, son intellect, la petite et la grande histoire. C'est intense et cela fatigue très vite. La peinture est un sport de haut niveau. Comme un pilote de Formule 1, le peintre doit prendre dix décisions par seconde. Et s'il fait le mauvais choix, joue mal avec la couleur, les mélanges, la matière, l'élaboration de la pâte, le séchage, alors tout est fini, et le tableau est raté. J'espace les séances sur un même tableau d'un mois afin qu'il sèche correctement. Or il arrive que je loupe la huitième séance. Je dois alors mettre le tableau à la poubelle.

Parvenir à limiter le temps de travail n'est pas suffisant. Il faut également ne pas être dérangé! Aujourd'hui, je ne peux peindre que lorsque mon mari est au bureau. Mais lorsque



mon fils était petit et revenait de l'école pendant que je travaillais, il faisait des crises terribles pour capter mon attention. Là encore, il m'a fait perdre plusieurs tableaux! Contrairement à une personne qui travaille dans un bureau et qui a besoin de converser avec ses collègues, l'artiste se nourrit de sa propre solitude – une solitude propice et désirée, qui dure le temps que la peinture exige. Lorsque je peins, je ne vais pas ouvrir si l'on sonne à la porte et ne sors pas. Mais, parfois, on peut être saisi par l'isolement, cette solitude qu'on ne peut plus rompre. Alors je coupe cette solitude et vais à la chasse aux émotions, dans

la ville, chez les autres. Je me nourris de tout. Lorsqu'on demandait à Dalí quand il peignait, il répondait: *"Je peins tout le temps. Là, quand je vous parle, je suis en train de peindre."* Une conversation, un film, un regard que l'on croise nourrit la création. Bref, j'évite de me transformer en solitaire ou en misanthrope, pour mon art lui-même.

Finalement, je suis en confinement depuis très longtemps! Le seul conseil que je pourrais donner à ceux qui travaillent de chez eux est d'essayer de s'adapter, comme je l'ai fait. Nous vivons une situation d'exception. Nous sommes dans quelque chose de hors norme et d'inconnu. Il faut apprendre à le maîtriser, à l'approprier chaque jour un peu plus, et ne pas s'affoler. Au fond, si l'on parvient à vivre avec les contingences matérielles, le bonheur est une sorte de décision.

Pendant le confinement du printemps dernier, travailler est devenu difficile, car je ne pouvais pas me procurer certains matériaux indispensables à la peinture, qui est une activité très matérielle. Les couleurs, les toiles manquaient. Alors j'ai décidé de quitter ce côté matériel pour aller dans l'immatériel. J'ai réalisé des vidéos à partir de photos de familles que j'ai retravaillées pour exprimer une tension, celle que nous avons vécue en craignant de perdre nos proches. Je me suis également mise à écrire. Bref, je me suis adaptée. Pour prendre cette décision d'être heureux malgré tout, il faut écouter ses rythmes propres, notamment ses rythmes biologiques. Ainsi, on parvient à aimer ce qu'on fait. Même en télétravail. »

« En huis clos, un conflit peut vite devenir obsédant »

CYPRIEN VERSEUX
ASTROBIOLOGISTE ET CHERCHEUR EN MISSION AU PÔLE SUD

Ce scientifique âgé de 30 ans a passé une année au cœur de l'Antarctique, dont neuf mois sur une base coupée du monde, avec une équipe scientifique. L'un des objectifs était d'étudier le climat et un autre les conditions de vie sur une future base de Mars.

Sur Concordia, une base antarctique gérée par les instituts polaires français et italien – l'Institut polaire français Paul-Émile Victor [Ipev] et le Programme national de recherche en Antarctique [PNRA] –, j'étais à la fois glaciologue et chef de base. Le matin, je sortais prendre des mesures et effectuer des observations; l'après-midi, j'assumais mon rôle de chef de la base. Tout problème tombait sous ma responsabilité, que ce soit un incident technique ou quelqu'un qui commençait à s'isoler. La nuit, je travaillais sur mon doctorat: j'ai défendu ma thèse en vidéoconférence pendant la mission. Nous avions tous de gros problèmes de sommeil, du fait du manque d'oxygène et de la luminosité inhabituelle. Le sommeil n'était pas réparateur, et beaucoup étaient épuisés.

Malgré ces difficultés, l'expérience a été magnifique. Entre le jour et la nuit polaires, les couleurs sont incroyables – du rose, du mauve, du jaune, du vert, sans même parler des aurores australes. Mais quand l'hiver tombe, on voit peu le Soleil, et, pendant trois mois, il n'atteint même pas l'horizon. En revanche, on peut observer la Voie lactée comme si elle était tracée dans le ciel. La neige semblait absorber la lumière de la Lune à en devenir phosphorescente.

L'aspect humain était lui aussi important. Nous étions un petit groupe isolé et vivions une expérience très forte. On ne peut pas avoir une relation strictement professionnelle quand on est isolés un an dans ce contexte. Cela compense un peu l'absence des proches, qui est particulièrement éprouvante pour



ceux qui sont mariés et ont des enfants. Vivre en permanence avec ses collègues demande par ailleurs beaucoup d'efforts. En huis clos, un conflit peut vite devenir obsédant, enfler. La tolérance est bien sûr nécessaire pour éviter que les choses dégénèrent. Une autre clé est l'anticipation et la formulation des problèmes. Avant l'hivernage, nous avons tous discuté de ce qui pourrait énerver chacun; ceux qui ne supportaient pas le désordre, ceux qui avaient fréquemment besoin de solitude ont pu nous avertir...

Si je devais donner un conseil à ceux qui travaillent de chez eux, ce serait de définir en avance comment on occupera son temps. Les choses ne se passent bien sûr jamais comme prévu; l'idée est de savoir quoi faire par défaut, de ne pas prendre des décisions au fur et à mesure. Il faut aussi se donner du temps pour récupérer. Certains ont tendance à trop en faire lorsque domicile et bureau sont confondus. Imaginez que vous

ayez eu une journée de travail stressante. Vous êtes épuisé: le lendemain, vous vous réveillerez plus fatigué que la veille. Alors que si, à la fin de la journée, vous avez un peu de temps pour faire des choses qui vous plaisent, vous retrouvez votre état "vierge" du début de la journée. En ce qui me concerne, sur la base, j'essayais de me ménager une heure après le dîner pour lire dans le salon ou discuter avec mes coéquipiers. Le sport aide beaucoup aussi. Enfin, comme Internet interrompt sans cesse nos pensées, on n'est jamais vraiment immergé dans une tâche si l'on vérifie sans cesse ses e-mails et autres messages. Aussi est-il important d'avoir défini des règles, comme, par exemple, déterminer des heures où l'on peut utiliser Internet – ou bien décider de ne regarder ses e-mails que deux fois par jour. Il ne faut pas se flageller si on ne les suit pas rigoureusement, mais se fixer des règles qu'on s'emploie à respecter autant que possible, cela fait déjà une différence énorme. »

« Nous avons l'impression d'être plus souvent surveillés qu'épaulés »

CHRISTOPHE LAMBOROT
ASSISTANT FAMILIAL

Il vit avec son épouse Corinne dans le Beaujolais. Auparavant, il était graphiste et elle infirmière hospitalière. Depuis presque vingt ans, ils ont décidé de devenir famille d'accueil.



M

a femme est devenue assistante familiale il y a dix-huit ans, et je l'ai suivie quatre ans plus tard.

Nous occuper d'enfants et les aider à grandir a toujours été un peu notre idée ! Nous avions déjà trois enfants – devoir partager leurs parents avec d'autres n'a d'ailleurs pas été évident pour eux. Nous leur avons expliqué qu'avoir d'autres enfants à la maison nous permettait également d'être plus disponibles pour eux. Mais cela reste difficile, car nous devons être attentifs aux soins particuliers pour les enfants que nous accueillons, qui ont des difficultés.

Nous sommes évidemment payés pour notre travail, car être famille d'accueil est une vraie profession – ce que certains ne comprennent pas. Je connais peu de personnes qui accepteraient de travailler sept jours sur sept et bien souvent 365 jours par an. Nous l'acceptons, ma femme et moi, car nous ne travaillons pas tant pour nos employeurs que pour les enfants que nous accueillons. Parfois, des ados placés chez nous nous reprochent d'être payés pour nous occuper d'eux et pensent qu'on est à leur service. Des conflits éclatent, par exemple si leurs parents biologiques leur donnent un téléphone pour avoir un accès direct à eux et que nous leur demandons de le ranger le soir. Pour répondre à leurs besoins plus qu'à leurs désirs, nous mettons les limites qui nous semblent nécessaires, lesquelles nous sont quelquefois reprochées. Dans cette profession, nous avons l'impression d'être plus souvent surveillés qu'épaulés.

Nous avons accueilli en tout une vingtaine d'enfants, tous très différents (ce qui fait la



richesse de ce travail). Beaucoup avaient des troubles du lien. Ces enfants ont besoin de prévisibilité, de sécurité, et en ont souvent été privés. Il faut donc toujours être attentif et les écouter. Cela nécessite une présence constante de notre part, ce n'est pas simple. C'est probablement pour cela que les services ont beaucoup de mal à recruter des familles d'accueil. Durant la crise du Covid, on a demandé à la plupart des salariés de faire du télétravail. Avec des enfants qui retournent habituellement dans leur famille, pour nous, cela a été exactement l'inverse : nous sommes restés confinés "avec notre travail". Nous nous sommes retrouvés plusieurs mois avec des enfants confinés constamment chez nous. C'est surprenant, mais ils se sont relativement bien adaptés à cette situation. En règle générale, nous n'avons pratiquement jamais de week-ends à nous, et cela fait trois ans que nous ne sommes pas partis en

vacances. Quant à nos collègues, ils sont nombreux à demander un relais une fois par mois, on leur retire parfois deux jours de congés payés, ça me fait tout de même bondir ! On tient le coup comme on peut, je ne sais pas trop comment. Après les mois qui viennent de passer, j'avoue que j'ai du mal, je fatigue. Entendre des enfants qui jouent, qui se disputent, qui rient, c'est sympathique et agréable *a priori*, mais c'est pesant à force. On n'a plus guère de moment pour lire, écrire...

Comment tenir le coup ? Le meilleur moyen quand on s'occupe des autres, c'est de ne pas s'oublier soi-même. Il faut arriver à grappiller des moments où l'on peut être seul ou en couple. Mais c'est un combat. Je ne regrette pas du tout mon choix professionnel. Si je reconnais parfois une fatigue, on ne peut évidemment pas en vouloir aux enfants eux-mêmes. Ce n'est pas leur faute ! »

« Il n'y a personne pour vous dire quoi faire! »

CÉDRIC
BERGER

Depuis plus de quinze ans il est berger dans les massifs alpins. Rétif aux cadres de travail traditionnels, ce quadragénaire supporte le mauvais temps et la solitude avec un enthousiasme communicatif.

Quand j'étais jeune, dans l'Ain, j'ai commencé par travailler en usine. Mais les anciens passent leur temps à casser du sucre sur le dos de ceux qui arrivent pour ne pas qu'ils leur prennent leur place. Je suis donc parti travailler dans le bâtiment, en me disant qu'au moins on change sans cesse de lieu de travail. Et j'ai retrouvé le même problème sur les chantiers. Je suis alors allé voir un ami qui gardait des vaches en montagne, et son mode de vie m'a plu: il n'y a personne pour vous dire quoi faire! Mais comme je n'aime pas trop les vaches ni l'odeur du fumier, je suis devenu berger. J'ai commencé en 2005, dans le Vercors, sans rien connaître au travail agricole ni à la vie dans la nature. J'ai appris sur le tas, par la débrouille. L'été, je passe plusieurs mois avec mes bêtes, de mai à fin octobre. Je dors dans un chalet sur l'alpage et je pars toute la journée avec les brebis. Ce qui me plaît dans cette vie, c'est la solitude, la beauté des paysages, le fait de gérer un troupeau sans personne pour vous dire comment faire. On fait ce qu'on veut. L'important est que les brebis mangent bien et soient belles.

Peu à peu, j'ai appris à garder les bêtes. Avant, j'avais tendance à trop les suivre, mais, du coup, elles en profitaient moins et faisaient moins de gras. Lorsqu'on les laisse un peu plus en liberté, qu'elles voient moins le chien, elles sont plus calmes et mangent mieux. Si certaines se perdent et ne rentrent pas pour la nuit, on les récupère le lendemain. Cela reste un métier rude. Les dix derniers jours, dans le massif du Taillefer dont je viens de redescendre, on a eu de la pluie et une tempête de neige. Certains jeunes veulent devenir bergers en pensant que ce seront des vacances,



mais ils craquent souvent au bout d'un mois. C'est dur s'il y a mauvais temps. Mais, pour certains, c'est surtout la solitude qui est difficile à supporter. Moi, je ne me sens pas seul là-haut. Parfois, je ne vois que trois personnes en quatre mois. Mais j'écoute la radio. Je parle aux chiens et aux brebis. Ma femme, mes enfants ou des amis viennent parfois me rendre visite. Être berger n'empêche pas d'avoir une vie sentimentale et familiale. Quand les conditions le permettent, je peux aussi passer des coups de téléphone à mes proches.

Je ne pourrais pas rester assis sur une chaise pendant huit heures d'affilée. Il faut que je bouge. Je marche souvent 25 kilomètres par jour. En revanche, je n'aime pas le sport pour le sport ni la randonnée. Il faut

que ce soit lié à une activité. Le soir, rentré dans mon chalet, je ne pense plus du tout au troupeau. Je mange, je me couche tôt et je dors. Sauf s'il y a des loups. On entend alors les chiens aboyer, mais on ne peut pas faire grand-chose la nuit. Il ne reste qu'à constater les dégâts le lendemain matin. Cela me plaît aussi d'être seul le soir, de ne pas avoir à raconter ma journée de travail et à mélanger vie familiale et vie professionnelle. Je trouve que cela crée du stress. Je ne regarde jamais mes e-mails. Je m'intéresse aux plantes des montagnes, comme le génépi dont on fait de l'alcool. Je ramasse des champignons que je fais sécher. Et je suis passionné par mes brebis. Je ne changerai de travail pour rien au monde. » **D**



UN MONDE À CRÉER ?



**JULIA
DE FUNÈS**

Docteure en philosophie, spécialiste des ressources humaines, elle a notamment fait paraître *La Vie de bureau, ou Comment je suis tombée en Absurdité* (J'ai lu, 2019) et *Le Développement (im)personnel. Le succès d'une imposture* (Éditions de l'Observatoire, 2019).



**PIERRE-MICHEL
MENGER**

Professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de sociologie du travail créateur, il est notamment l'auteur d'un essai sur *Le Travail créateur. S'accomplir dans l'incertain* (Seuil, 2009; rééd. Points, Seuil, 2014). Il a dirigé l'ouvrage *Le Talent en débat* (PUF, 2018).

Quel est l'avenir du travail à l'heure où la distinction entre la vie professionnelle et personnelle se brouille ? C'est la question que nous avons posée à des experts : la philosophe **Julia de Funès** et le sociologue **Pierre-Michel Menger**.

Propos recueillis par **Cédric Enjalbert**

Pierre-Michel Menger : Durant le confinement, j'ai travaillé de chez moi. Cette autonomie est plus aisée lorsqu'on a des ressources suffisantes et des conditions de travail agréables. Pour l'employeur aussi, il est plus facile de transférer les emplois qualifiés en télétravail plutôt que les non-qualifiés, notamment parce que le contrôle est réalisé sur une production et non sur la pointeuse. J'ai pu m'immerger dans de grandes plages de travail, en disposant d'un temps non fragmenté.

Julia de Funès : Prisonnière d'un lieu, j'ai aussi été libérée d'un temps, celui stressant des rendez-vous qui s'enchaînent. C'est sans doute lié à nos métiers « intellectuels », mais j'ai eu le sentiment de mieux travailler, d'être plus concentrée, moins dispersée. J'ai pu m'at-

teler à de nouveaux sujets qui demandent de la réflexion, du temps long et une forme d'extraction, difficiles à effectuer en temps normal. J'ai dû composer avec mes enfants en bas âge et l'école à distance, comme de nombreuses personnes, ce qui a bien entendu limité mon temps de travail.

P.-M. M. : Il y a d'abord eu le choc d'une situation anormale : qu'est-ce qu'on fait ? C'est un temps d'apprentissage exceptionnel, dans lequel chacun cherche ses repères et ses limites. Cependant, les enquêtes montrent que le télétravail était déjà assez courant pour une fraction non négligeable des individus dans la réalisation de certaines tâches. Dans ce cas, le degré d'autonomie et de flexibilité est corrélé à un plus grand degré d'investissement dans la tâche et à des journées plus

●● longues. Depuis trente ans, parmi les actifs à temps plein, ce sont les gens qualifiés qui ont le plus d'heures de travail.

J. d. F. : Globalement, nous constatons un gain d'efficacité : les visioconférences durent moins longtemps que les réunions en présentiel, et nous pouvons faire autre chose si la réunion n'a pas d'intérêt. Sartre prend pour exemple l'élève qui veut montrer à l'enseignante qu'il est attentif en manifestant tous les gestes de la concentration, plus soucieux de son image que de ce qui est dit. On en connaît tous qui font mine de travailler tout en ne travaillant pas. Le télétravail minimise cette comédie humaine. Ayant moins besoin de faire semblant, d'agiter des dossiers et de multiplier les rendez-vous, le télétravail agit comme un tamis, les résultats l'emportent sur la représentation et l'image que l'on souhaite donner de soi-même. Paradoxalement, l'image de l'écran atténue l'image sociale.

P.-M. M. : Les visioconférences ne sont pas du travail d'équipe ! Elles permettent peut-être d'écourter des réunions inutiles, mais elles ne peuvent qu'être complémentaires d'un travail de près. Les signaux forts et faibles de la sociabilité, la rencontre avec les collègues, sont facteurs de stimulation, ils favorisent la sérénité, comme lorsqu'on attrape une idée lors d'une réunion qui s'éternise. Nous sommes faits de ces interactions en surface et sous la surface. Car le travail charrie deux valeurs. Comme peine – selon son étymologie latine, *tripalium* –, il nous fait perdre notre vie à la gagner. On parle en sociologie de « *désutilité* », d'une fonction négative, instrumentale. Tout réside alors, dit l'argument, dans le loisir, le hors-travail que le travail, vidé de son sens, finance. La seconde valeur remonte à Aristote, elle est dite « *expressive* ». Le philosophe montre que le monde dans lequel nous évoluons est inachevé, indéterminé, et que l'action humaine peut en modifier le cours. Le domaine de la contingence permet d'inventer et de produire du nouveau. En agissant vers l'extérieur, au contact du monde, dans un cadre qui a son niveau de contraintes mais aussi de libération, de réussite et d'échec, j'apprends sur moi-même, je cherche à m'autoréaliser. Si vous avez le sentiment de vous accomplir dans un travail « *créateur* », c'est qu'il est moins routinier, plus variable, que vous ne comptez pas votre temps. Mais les risques sont aussi plus grands, notamment celui de faire des erreurs. La tolérance à l'erreur est un élément essentiel d'un management intelligent.

J. d. F. : Le télétravail favorise précisément cette agilité et cette capacité d'adaptation. Télétravailler peut permettre de gagner en

autonomie. Beaucoup d'entreprises mettent en place des essais d'organisation, en préservant des moments collectifs, sans chercher pour autant une « *ultra-solution* » qui rendrait rigide le mode de fonctionnement en allant à rebours de l'intérêt du télétravail : la souplesse. Domestiquer le travail lui fait certes perdre de son prestige, mais ce n'est pas dévalant pour autant. Au contraire, cette désacralisation lui redonne tout son sens. Le travail n'est pas une finalité en soi : travailler pour travailler n'a aucun sens ! C'est pour cela qu'il faut lui trouver un sens, ce qui revient à le penser comme un moyen au service d'autre chose que lui-même. En télétravaillant, la vie n'est pas simplement ce qui reste une fois qu'on a fini de travailler, la vie reprend le dessus. Le travail n'est plus l'unique destination de la journée, il est un moment, certes essentiel, mais un moment parmi d'autres, au service de la vie.

P.-M. M. : La question est de savoir ce qu'on décentralise dans l'organisation du travail. Les technologies que nous utilisons ont été imaginées aux États-Unis ou en Asie, où l'encadrement du travail par des lois est beaucoup plus réduit. La culture de « *l'agilité* » y est presque naturelle. En France, non seulement des lois protectrices encadrent le travail, mais la distance hiérarchique entre les individus est plus grande. Va-t-on donner la priorité à des expériences décentralisées ou border toutes les situations ? Trouver un juste équilibre demande de mesurer les bénéfices et les risques. Ce sur-mesure contractuel est-il compatible avec notre héritage français ? Parmi les risques, je pense à la « *laisse électronique* », à la capacité de tracer à la seconde nos performances de travail, puis d'en tirer des propositions d'emploi, en « *débranchant* » les moins « *agiles* ». Parmi les avantages, on peut citer la limitation des déplacements, mais avec quelles compensations pour organiser son environnement de travail chez soi ?

J. d. F. : Durant le confinement, on s'est effectivement retrouvé dans des situations ubuesques, à répondre à des entretiens dans sa cuisine ou à envoyer des e-mails sur le bord de sa baignoire. Mais, paradoxalement, alors que le pays était totalement congestionné, il s'est décongestionné dans les organisations les plus complexes et les plus procédurales. C'était une question de survie darwinienne ! Seules les entreprises capables de s'adapter résistaient. Pour cela, il a fallu outrepasser certaines règles. Les inégalités sociales et de logement sont bien le point aveugle du télétravail qui ne fait que les amplifier. Nous ne résoudrons pas ces inégalités en revenant sur le principe même du télétravail mais par des innovations sociales, que l'on commence déjà à voir émerger.

« Les activités qui ont le plus de sens sont celles dont le résultat demeure incertain »

PIERRE-MICHEL MENDER

P.-M. M. : Ce débat met la loupe sur l'architecture des métiers et ce qu'ils représentent en termes d'assemblage de tâches. Il existe un outil américain qui les décompose en une somme de caractéristiques. À partir de cette base, on peut calculer la faisabilité du télétravail métier par métier.

J. d. F. : On présuppose souvent que le télétravail se passe chez soi, ce qui est à la fois très réducteur et faux. L'avenir tient, je crois, au télétravail ailleurs que chez soi, dans des lieux collectifs, des tiers lieux, des sièges satellisés et des espaces de *coworking*, où il sera possible de retrouver des interactions beaucoup plus créatives que celles que nous connaissons au sein d'une même entreprise, puisque, dans ces espaces, les entreprises se mélangent, et le brassage d'individus est nettement plus divers.

P.-M. M. : J'attire l'attention sur le fait que la concentration urbaine et la capacité d'innovation sont étroitement liées. On est plus malin quand on voit du monde dans des espaces concentrés. On connaît les inconvénients – les embouteillages, le temps de transport –, mais la vibration des villes tient aussi aux flux humains, dépendants du travail.

J. d. F. : Les flux humains seront justement beaucoup plus importants grâce au télétravail qu'il ne s'agit pas d'assimiler à un travail à domicile nécessairement. Les plus jeunes ne travaillent pas de chez eux, car souvent leur logement n'est pas suffisamment

« Le travail a perdu du sens parce qu'il est devenu de plus en plus technique et procédural »

JULIA DE FUNÈS

spacieux. Ils sont dans des cafés, des espaces de *coworking*... Plus le télétravail se généralise, plus ce type de tiers lieux se développe, et plus les flux peuvent se multiplier et se diversifier.

P.-M. M. : En fait, on a vu s'échanger les attributs du travail et du loisir. Les métiers qualifiés se chargent de valeurs de créativité et d'autonomie. Le travail désirable est devenu celui qui permet la réalisation personnelle. Mais quand on bénéficie d'un travail de qualité, on travaille davantage. Comme le temps de loisir diminue, on tente d'augmenter son intensité en reportant sur lui les valeurs du travail. Il faut que le loisir paie, soit formateur, se renouvelle, ait son coefficient d'incertitude. Le travail et ses gratifications vampirisent le loisir en un sens, et inversement. Cette confusion est une malédiction pour ceux qui se sentent exploités.

J. d. F. : Je n'ai jamais beaucoup cru à la dichotomie vie personnelle-vie professionnelle. Une DRH m'a demandé un jour de faire une conférence sur ce sujet. Sur son bureau trônaient des photos de son mari, de ses enfants, de son chien... ça commençait bien ! Cette distinction est un artifice commode de la pensée, sans grande réalité existentielle. Elle ignore la dimension holistique de l'individu et de la vie, qui est loin d'être une série d'étapes successives s'adjoignant les unes aux autres. Quand tout fonctionne, c'est pensable. Mais il suffit d'un grain de sable dans une sphère pour constater son effet dans l'autre. Le télétravail nous met face à cette

réalité du mélange des genres, du télescopage des sphères en l'amplifiant, d'où un sentiment de débordement et de panique légitime.

P.-M. M. : J'ai comparé les salariés et les indépendants. Ces derniers travaillent en moyenne beaucoup plus, environ 60 heures par semaine, mais ils ont un contrôle sur leurs résultats beaucoup plus élevé. Ils prennent plus de risques – actuellement, ce sont d'ailleurs eux qui trinquent le plus –, mais ils bénéficient aussi du sentiment que leur action forme un arc complet, une complétude. Leur activité est attachée à leur nom. Ce serait l'une des définitions d'un travail qui a du sens. Dans les années 1950, le sociologue Georges Friedmann opposait déjà « *travail en miettes* » et « *travail réuni* ». Plus récemment, Matthew Crawford, passé d'un think-tank à Washington à un atelier de réparation de motos, fait « *l'éloge du carburateur* ». Le sociologue américain Richard Sennett réhabilite la main, en élargissant la notion de savoir-faire. Marx lui-même rêvait de revenir à une formule de travail indivis que suggère l'artisanat. Mais, dans son monde idéal, il faudrait une abondance illimitée des ressources et des talents, l'absence de concurrence et de division du travail, moyennement quoi chacun pourrait se réaliser et rendre le « *travail vivant* ». Atteindre ces conditions limites n'est pas gagné...

J. d. F. : Peut-être faut-il se pencher sur la notion de « sens » pour comprendre comment des personnes qui ont des responsabilités et un salaire important, mais une tâche abstraite, quittent tout au profit de métiers manuels ou relationnels. Le mot « sens » a trois acceptions : la sensation, la signification et la direction. Leur définition a un point commun : le sens est extatique, il se réfère à une extériorité. Vous ne pouvez pas toucher votre toucher ou voir votre vue. Il faut une extériorité pour accéder à son sens. Un trajet n'a plus de sens quand la destination est atteinte, la direction n'est jamais là où l'on est, toujours là où l'on va. Quand je parle d'un objet, sa signification n'a de sens que par rapport à son existence. Si le sens est donc ailleurs, travailler pour travailler confine à l'absurde. C'est pourquoi il faut lui trouver une finalité extérieure. Les entreprises qui ont un sens sont celles qui répondent à une cause plus grande qu'elle-même. La loi Pacte [adoptée en mai 2019], en obligeant les entreprises à trouver une raison sociale, sociétale ou environnementale, ouvre la voie. Le profit doit s'accompagner d'un projet pour attirer et recruter. Le paradoxe est le suivant : l'entreprise retrouve du sens en concédant à n'être qu'un moyen au service de plus grand qu'elle. Si elle se pense encore comme finalité en soi, elle perd tout son sens.

Le travail a perdu du sens parce qu'il est devenu de plus en plus technique et procédural – Heidegger parle d'un « *arraisonnement technique* » pour le XX^e siècle, c'est d'autant plus juste pour le XXI^e siècle où les métiers sont devenus des « fonctions » ou des « postes ».

P.-M. M. : Si je prends une vision plus hégélienne que heideggerienne, je dirais qu'on se réalise dans l'incertain, que les activités qui ont le plus de sens pour les individus, les plus stimulantes, sont celles dont la finalité n'est pas complètement déterminée. Si le résultat du travail peut être anticipé, il est programmable, s'il est programmable, il est susceptible d'être robotisé. Le philosophe Cornelius Castoriadis voyait dans l'activité de l'artiste et dans celle des activités de connaissances des activités contrôlées par le sujet mais intrinsèquement incertaines dans leurs résultats, orientées mais sans que leur cours soit parfaitement finalisé, déterminé. Cette incertitude est pourvoyeuse de sens par construction de contrastes. Ces situations qui échappent à la routine nous transforment. Mais elles sont plus risquées.

J. d. F. : C'est sans doute valable pour des métiers fortement valorisés, comme vous le soulignez, mais, pour la majorité des salariés, l'incertitude et les contingences sont plutôt synonymes d'angoisse et de mal-être.

P.-M. M. : Il faut aussi comprendre l'incertitude comme une notion contrefactuelle : ce qui arriverait si je fonctionnais autrement. Cet état d'esprit oblige à se déplacer mentalement dans des mondes possibles qui enrichissent l'action. Le philosophe Pierre Aubenque définit la notion grecque de *phronésis* – traduite généralement par « prudence » – comme une « *intelligence des possibles* » pour choisir comment agir. Cette disposition pratique manque dans nombre de métiers, et un écart se creuse dramatiquement entre les plus qualifiés et les non-qualifiés. D'un côté, les jeunes générations très qualifiées s'épanouissent dans un monde risqué et international, où les technologies transforment la séparation entre le travail et le hors-travail. De l'autre, il y a des parcours de plus en plus chaotiques et accidentés.

J. d. F. : Pour faire preuve de cette prudence pratique aristotélicienne, pour jouer avec les aléas et les contingences, encore faut-il que le travailleur soit autorisé à prendre un risque... c'est-à-dire qu'on fasse confiance à son autonomie et que ses erreurs ne soient pas systématiquement synonymes d'échec, que la prudence ne se transforme pas en paralysie de l'action et en engourdissement des intelligences. ▀

4 IDÉES À RETENIR

p. 42

C'en est fini du cloisonnement du temps, les cloches n'encadrent plus les temps de travail et de repos. Nous vivons à l'ère du « polyphasage », où les activités se télescopent. Mais cette souplesse ne nous a pas libérés. Paradoxalement, la contrainte temporelle s'est accrue, ce que Pascal Chabot appelle « l'hypertemps ». Comment y échapper ?

p. 46

Hannah Arendt distingue trois formes de l'activité humaine : le travail de « l'animal laborans » ; la production d'une œuvre, celle de « l'homo faber » ; enfin, l'action, qui nous fait entrer dans le champ politique. Mais peut-on seulement s'engager dans l'action en étant isolé chez soi, sans la dynamique du groupe ?

p. 48

Les entreprises profitent de la crise pour transformer leur parc immobilier, en favorisant les espaces de *coworking*. En aménageant ainsi des lieux pour tous les usages, sans identité fixe, les architectes rompent avec une tradition qui remonte à Le Corbusier, où chaque espace avait une fonction. Au risque de banaliser tous les lieux ?

p. 56

Qu'est-ce qui donne du sens à l'activité, notamment professionnelle ? Deux visions s'opposent : pour les uns, donner du sens, c'est se fixer un objectif, une finalité, qui transcende l'activité elle-même ; pour les autres, au contraire, une action prend du sens dès lors que le résultat demeure incertain, surprenant et donc stimulant.

CAHIER CENTRAL

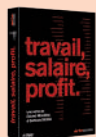
POUR PROLONGER LA LECTURE DE CE DOSSIER, RETROUVEZ DES EXTRAITS DES MANUSCRITS DE 1844, DE KARL MARX.

« **C**e qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal », écrit le jeune Marx, alors qu'il réfléchit à la condition du travailleur aliéné. Pour ce dernier, « manger, boire, procréer, etc., sont certes aussi des fonctions authentiquement humaines. Mais séparées abstraitement du reste du champ des activités humaines et devenues ainsi la fin dernière et unique, elles ne sont plus que des fonctions animales ». Le philosophe dresse ce constat décapant dans ses *Manuscrits de 1844*, consignés lors d'un séjour à Paris. Jetées sur le papier comme des réflexions pour soi-même, ces notes célèbres valent pour leur



clarté synthétique. Encore très inspiré par la pensée de Hegel, il voit dans le travail et la transformation du monde objectif une manière de s'affirmer... à condition de pouvoir jouir des fruits de son labeur, de ne pas se sentir étranger à sa production. Or la division du travail et l'organisation capitaliste ont compromis cet idéal, qui consisterait à rendre le travail humain, et non seulement « animal », à réconcilier le travail et la vie. En fusionnant aujourd'hui notre vie personnelle et professionnelle dans le télétravail, donnons-nous enfin corps à l'utopie marxiste ? Ou n'éprouvons-nous pas plutôt une nouvelle forme d'aliénation ?

POUR ALLER PLUS LOIN



● **Gérard Mordillat et Bertrand Rothé / Travail, Salaire, Profit** (2019, disponible en DVD)

Ce documentaire d'Arte en six épisodes table sur la sobriété et sur la seule qualité des interlocuteurs. Vingt et un intellectuels (sociologues, anthropologues, juristes, philosophes...) ont été interrogés sur le travail, l'emploi, le salaire, le capital, le profit et le marché.



● **Robert Linhart / L'Établi** (1978) Récit d'une année passée comme ouvrier à la chaîne chez Citroën en 1968, ce livre est aussi celui d'une époque où des militants « s'établissent » en usine pour y dépasser leur condition et instiller la révolution. Élève d'Althusser, fondateur du mouvement maoïste français, Robert Linhart décrit comment cette « insertion » dans la classe ouvrière « se dissout en une multitude de petites situations individuelles ».



● **Lars Tunbjörk / Retrospective** (2018)

Ce photographe suédois, observateur critique et amusé du monde moderne, s'est fait notamment connaître pour sa série *Office*, réalisée entre Stockholm, Tokyo et New York. Plein d'ironie sur la vie de bureau et l'absurdité des *open spaces*, il y expose avec humour un univers standard peuplé d'employés au bord du *burn-out*. *Office* est épuisé, mais *Retrospective* est disponible.



● **Federico Fellini / Huit et demi** (1963)

Rarement la vie et l'œuvre ne se sont si bien mêlées que dans ce film marquant de l'histoire du cinéma. Le réalisateur italien y brosse un (auto)portrait de cinéaste dépressif, matiné de rêve et de fantaisie. Il offre une image du créateur traversé de bout en bout par les affres de la production artistique, entraîné de force au travail... De la panne, de l'échec et de la crise, il parvient à faire un chef-d'œuvre.

Philonomist par Philosophie magazine, le premier média en ligne qui parle du travail, de l'économie et de l'entreprise avec philosophie

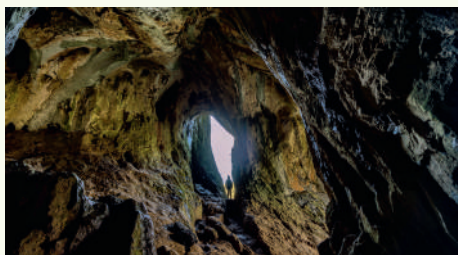


RETROUVEZ NOTRE DOSSIER SUR **LE TÉLÉTRAVAIL**



ENTRETIEN

“Le télétravail, c’est comme un retour à l’utérus”



Certes, le télétravail a de bons côtés, mais, dans la vie comme au travail, nous avons un besoin fondamental de rencontrer l’autre – ce qui passe aussi par la présence physique. Entretien avec la philosophe Fanny Lederlin



ESSAI

Du nomade à la monade



Ce que Leibniz nous apprend sur le télétravail... et ses écueils. Essai de Pierre-Olivier Monteil.



ÉDITO

Naissance des travailleurs



Va-t-on sacrifier les jeunes sur l’autel du télétravail ? Édito de Anne-Sophie Moreau, rédactrice en chef de Philonomist.

**DÉCOUVREZ NOS OFFRES D’ABONNEMENT
SUR PHILONOMIST.COM**

“
Il y a de toute
part une
effervescence
qui voue
l’homme à un
retour à une vie
beaucoup plus
libre, beaucoup
plus fière,
à une vie que l’on
pourrait qualifier
de sauvage



P. 72

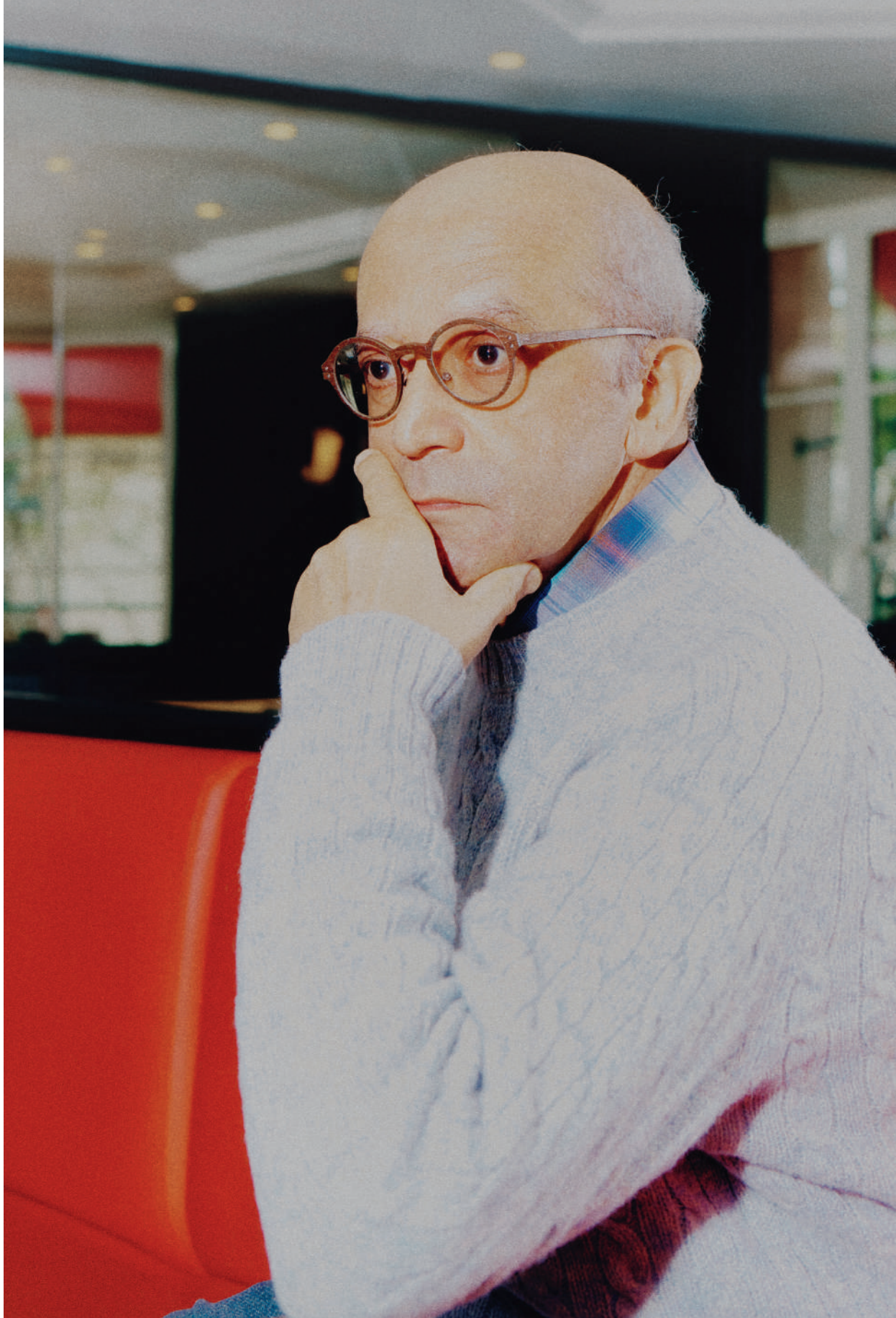




Cheminer dans les idées

UN MILITANT D'EXTINCTION
REBELLION LORS D'UNE
MANIFESTATION À BERLIN,
LE 5 OCTOBRE 2020

© Michele Tantussi/Reuters



ALI BENMAKHOLOUF

« JE SUIS POUR LA COMPRÉHENSION PLUTÔT QUE POUR LA SIGNIFICATION »

Spécialiste de logique, Ali Benmakhlouf tire un fil entre la pensée médiévale arabe et la philosophie contemporaine. Préférant la clarté de l'argumentation au fantasme d'une vérité idéale et goûtant l'art de la conversation autant que les dilemmes éthiques de la médecine, il nous livre son parcours philosophique, entre le Maroc et la France.

Propos recueillis par **Cédric Enjalbert** / Photos **Julien Lienard**

« **P**ose ta dent sur la vérité. » Ce proverbe marocain est l'un des préférés d'Ali Benmakhlouf. Depuis des années, le philosophe les collecte en logicien, car il voit dans ces formules réduites un concentré de pensée, « *comme on le dit d'un concentré de tomates* ». Celui-ci veut dire, lorsqu'on l'allonge un peu: parle sans mentir, parle vrai. C'est que la vérité tient une place capitale dans la vie de cet enseignant à l'université de Paris-Est-Créteil et membre de l'Institut universitaire de France. Mais Ali Benmakhlouf ne l'absolutise jamais, au contraire. Inspiré par les logiciens Gottlob Frege, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein, il se méfie des vaines recherches en quête d'une « *signification véritable* ». Préférant la rigueur intellectuelle des procédures logiques aux grands mots métaphysiques, celui qui a été pendant huit ans membre puis vice-président du Conseil consultatif national d'éthique tient ferme sa position sceptique pour se préserver des « *crampes mentales* ». Il a d'ailleurs fait de Montaigne un compagnon, dont la lecture est une « *halte existentielle* », convaincu, comme lui, que la « *parole est moitié à*

celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute ». Au solipsisme de l'individu et au caractère exclusif du sens, il répond: dialogue, contexte et « *parler oblique* ». Car toute pensée est dialogique.

Ali Benmakhlouf ne perd pas un mot de la conversation, une « *manière de vivre* » à laquelle il a consacré un éloge. Il s'excuse presque de paraître « *papillonner* » lorsqu'il retrace son parcours intellectuel, bien qu'il ait, à bientôt 61 ans, « *toujours eu l'impression de faire la même chose* ». Des philosophes analytiques aux logiciens arabes, en passant par l'éthique médicale, il n'a en effet jamais perdu le fil: la philosophie de la logique et du langage. Ce traducteur polyglotte, fou de la langue allemande, amoureux du français et bilingue anglais, a appris des pans entiers de l'œuvre de Lewis Carroll par cœur – il tient un quart d'heure avec *Alice au pays des merveilles*. Né à Fès au Maroc, élevé par des « *femmes brillantes* » et habité par un sentiment polyphonique, il vient de faire paraître en format poche *Pourquoi lire les philosophes arabes*. Pourquoi? Parce que leurs préoccupations et leurs arguments résonnent encore avec « *notre présent philosophique* », parce qu'ils témoignent surtout d'une très vive « *volonté de vérité* ».



... Peut-on parler de « philosophie arabe » comme d'un continent ?

ALI BENMAKHLOUF : Je préfère effectivement parler de philosophie en langue arabe, pas d'une ethnie. Cet héritage ancien existe bel et bien, mais il est largement oublié dans les formations de philosophie, où l'on passe directement de Platon, Aristote et Plotin à Descartes. Le monde médiéval en général – qu'il soit latin, hébraïque ou arabe – est sous-estimé, alors qu'il a longtemps été une référence.

Les philosophes arabes sont souvent réduits au statut de « passeurs » de l'héritage grec. Est-ce faux ?

Oui, j'entends encore dire que je serais moi-même un passeur. Or il existe dans les commentaires des textes grecs, notamment d'Aristote, une formulation philosophique créatrice. Des ponts et des affinités rendent une harmonisation possible entre ces mondes grec, arabe et contemporain, dans les domaines logique, éthique et politique. Cependant, l'intérêt des philosophes arabes pour le monde grec est contingent. Il aurait pu tout autant s'agir du domaine indien ou chinois, mais il se trouve qu'un calife abbasside a décidé la création en 833 d'une « Maison de sagesse » se donnant pour objectif de traduire le corpus grec déjà constitué en langue syriaque. Cette pure contingence est devenue une histoire significative.

Comment comprendre une si longue occultation ?

Les philosophes arabes constituent d'abord des références. Pic de la Mirandole les évoque dans *De la dignité humaine* en 1486, tandis que Descartes et Spinoza leur empruntent, par exemple, la distinction entre l'essence et l'existence. Les philosophes arabes ont été si bien assimilés que la référence, comme telle, disparaît. Puis la piste se perd un peu aux XVII^e et XVIII^e siècles, car les cercles de transmission sont limités, même si les textes continuent d'être travaillés. Les écoles qu'on appelle *medersa* enseignent, en effet, les sciences sacrées, mais la philosophie n'est pas sous l'égide de la théologie, que ce soit à Bagdad ou à Cordoue. À l'inverse, dans toutes les grandes universités du monde latin, de Bologne, d'Oxford ou de Paris, la philosophie reste vassale de la théologie. Comme le montre l'historien et philosophe Leo Strauss [1899-1973], le prix de cette liberté dans la pratique de la philosophie arabe a été sa

grande précarité. Enfin, au XIX^e siècle, après la référence et l'assimilation, vient l'occultation, notamment sous l'effet de la colonisation. Une traduction des ouvrages de l'historien Ibn Khaldun [1332-1406] est commandée par l'armée française pour connaître les sociétés arabes – et mieux les assujettir en Algérie. En 1863, le traducteur, le baron de Slane, écrit dans la préface que les arguments exposés par Ibn Khaldun sont confus et embrouillés, comme, dit-il, l'est généralement la pensée des musulmans. Ernest Renan, auteur d'*Averroès et l'Averroïsme* en 1852, affirme de son côté : « Nous n'avons rien à apprendre des Arabes. » Et il remet sur le tapis la distinction entre la raison et la révélation chez Averroès, un contresens que les traductions du *Discours décisif*, même récentes, perpétuent. Le texte dit en fait : « *Discours décisif où l'on établit la connexion entre la loi scripturaire [charia] et la sagesse.* » Si la précision est importante, c'est que le mot « philosophie » n'existe pas dans les textes sacrés. Averroès réalise ce tour de force très habile et très beau de légitimer la pratique philosophique en l'appelant « *sagesse* » dans le titre principal, avant de lui substituer le mot de « philosophie » dans le texte.

À l'occultation s'ajoute donc un malentendu ?

La référence au monde arabe et à Averroès repose sur un double malentendu. Ses thèses fragiliseraient le dogme de l'Église et la vérité religieuse. Deux scandales sont en jeu : la thèse selon laquelle « *l'homme ne pense pas* » et la prétendue thèse de la « *double vérité* ». Quand Averroès dit que l'homme ne pense pas, il défend la thèse du « monopsychisme » : selon une interprétation d'Aristote, il existe un Intellect, qui n'est pas la raison humaine. L'Intellect pense, il s'agit d'un élément dans lequel on baigne si, à hauteur de notre effort, nous nous y joignons. Notre pensée individualisée n'est pas l'Intellect, parce qu'elle dépend de sensations et de l'imagination, qui disparaissent avec nous... si bien qu'au moment d'être jugé par Dieu sur ce que l'on a fait, rien ne nous distinguerait, ce qui est intolérable pour l'Église ! L'actualisation de cette idée de l'Intellect trouverait peut-être un équivalent dans la notion d'expertise scientifique : un univers de pensée où les concepts pensés deviennent, si je puis dire, des penseurs. Cette objectivation radicale de la pensée est impensable pour les anti-averroïstes.

Vous mentionniez deux contresens. Quel est le second ?

La thèse de la « *double vérité* » ou des « *vérités contraires* », attribuée à Averroès et selon laquelle il existerait une dualité entre la raison

et la foi, deux types de vérité. Or le philosophe courdouan montre, au contraire, que si les chemins pour susciter l'assentiment sont divers – la rhétorique, la dialectique et, surtout, la démonstration –, la vérité reste la même. Il dit explicitement que « *la vérité ne peut être contraire à la vérité, mais s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur* », ce que j'appelle son credo cohérentiste. Selon lui, il existe une compatibilité entre la foi religieuse et la validité scientifique. Il aborde cette dernière selon un critère de réfutabilité que Karl Popper [1902-1994] n'aurait pas renié, en montrant que l'on garde des Anciens, des philosophes grecs, ce qui résiste à l'objection et qu'on laisse tomber le reste. Il rend ainsi possible la pleine dignité des sciences profanes aux côtés des sciences religieuses, un pas majeur dans ce qu'on appellera à la Renaissance « l'humanisme ».

N'y a-t-il pas une forme d'artificialité à rapprocher les contributions des philosophes médiévaux de nos préoccupations contemporaines ?

Je ne fais pas de télescopage. Mais il est





Ali Benmakhlouf EN 6 DATES

- **1959**
Naît à Fès, au Maroc
- **1978**
Quitte le Maroc pour étudier en France
- **1991**
Soutient sa thèse, « Frege: présupposition et redondance », sous la direction de Jacques Bouveresse
- **2008**
Membre puis vice-président du Conseil consultatif national d'éthique pendant huit ans
- **2016**
Membre correspondant de l'Académie nationale de pharmacie et membre de l'Institut universitaire de France
- **2020**
Parution en poche de *Pourquoi lire les philosophes arabes* (Albin Michel)

« L'ÉTHIQUE N'EST PAS UN SAVOIR, BIEN QU'ELLE REPOSE SUR UN SAVOIR »

vrai qu'après avoir justifié les sciences profanes à partir d'une lecture du Coran qui invite à « pratiquer l'examen rationnel », ces philosophes investissent aussi la philosophie pratique, à travers une connaissance du gouvernement de soi et des autres. Ils entreprennent une réflexion sur ce que Foucault appellerait « *le souci de soi* », soit une certaine stylisation de l'existence. Ils empruntent plutôt au médecin grec Galien [129-201] qu'à Aristote sur ce sujet. Parlant de la relation entre la maladie, le malade et le médecin, Avicenne ajoute les proches du malade, dont la présence nous semble évidente aujourd'hui. J'y vois une modernité qui ne nous est pas

étrangère. L'Académie nationale de pharmacie m'a sollicité en 2015 pour présenter l'apport d'Avicenne. Après plusieurs exposés sur ce sujet, mais aussi sur les nouvelles frontières du normal et du pathologique, sur la neuro-amélioration ou sur la vaccination, j'en suis devenu membre correspondant.

Avant cela, vous avez aussi été vice-président du Conseil consultatif national d'éthique [CCNE]. Qu'avez-vous appris de cette expérience?

Mes deux mandats au CCNE, entre 2008 et 2016, ont complètement infléchi mes recherches. J'ai énormément appris auprès

de mes collègues, notamment sur des sujets comme le don d'organes, l'IRM fonctionnelle ou la neuro-amélioration. Deux avis sur les trois dont je fus rapporteur concernaient le cerveau, cette base matérielle de la pensée dont on ignore encore beaucoup, notamment parce que personne ne peut tracer avec certitude une route continue du neurone à la pensée. Les chercheurs en médecine sont beaucoup plus modestes que les philosophes, et beaucoup moins dogmatiques. Si j'avais un regret, ce serait de ne pas avoir fait des études de médecine. Mais la philosophie et la logique mathématique, c'est très bien aussi.

Quel rôle la philosophie peut-elle jouer dans le domaine médical?

La philosophie permet souvent d'explicitier les malentendus et les préférences. Je me suis par exemple penché, pour l'Académie de pharmacie, sur la loi concernant l'obligation vaccinale défendue par l'ex-ministre de la Santé, Agnès Buzyn. Avec mes collègues, nous avons analysé tous les biais cognitifs des opposants et des hésitants, ainsi que les incohérences des politiques publiques sur le sujet. En 1998, les pouvoirs publics avaient décidé de ne plus promouvoir la vaccination contre l'hépatite B dans les collèges, laissant ainsi un doute s'installer dans l'opinion publique sur l'efficacité de ce vaccin. Ce qu'on appelle la « présomption de causalité », selon laquelle le vaccin pourrait causer une sclérose en plaques, a donné lieu, dans le droit et pour trois cas, à des indemnisations. Causalité scientifique et présomption de causalité ont mis en tension le droit et les sciences médicales.

La philosophie peut-elle aider à les départager?

La philosophie que je défends invite à préférer la présentation d'arguments à la production d'un récit. Elle s'intéresse à la manière que nous avons de justifier une position éthique. L'éthique n'est pas un savoir, bien qu'elle repose sur un savoir. Elle est procédurale et plaide pour la « *force de la forme* », selon l'expression de Leibniz. Il n'y a jamais de proposition si évidente qu'elle puisse jouer le rôle d'*ultima ratio*. Dans un ouvrage intitulé *La Bioéthique pour quoi faire?*, j'ai collecté les témoignages de soixante et onze membres anciens et actuels du CCNE. Ils montrent que, dans le domaine éthique, la force de la raison va toujours de pair avec les forces imaginatives, l'analyse avec l'anticipation. Lorsqu'on aborde ces sujets difficiles, nous sommes confrontés à des problèmes de définition: par exemple, qu'est-ce que la mort? Ensuite, il convient de se souvenir que l'absence de



●● définition est souvent intentionnelle, elle permet justement à l'éthique de se déployer selon des situations concrètes: en France, le législateur ne définit ni la dignité humaine, ni le commencement de la vie, ni sa fin, et pourtant, il en parle. En philosophie, on a coutume de dire que le savoir est libérateur, ce qui est bien plus problématique en médecine. Quand il s'agit d'annoncer un diagnostic, dans le domaine des maladies génétiques ou dans des situations de coma végétatif par exemple, le savoir est anxiogène, car une information change irréductiblement la vie d'une personne. Il faudrait pouvoir supporter une grande « dose » de vérité, comme dirait Nietzsche.

Pourquoi avoir choisi la philosophie plutôt que la médecine?

À 20 ans, j'aimais beaucoup l'abstraction mathématique et la langue française. Je suis venu en France après avoir passé un bac scientifique pour étudier les lettres et l'histoire. J'ai finalement fait de la philosophie et de la logique. Je me suis occupé des philosophes allemands et anglo-saxons. J'ai passé une maîtrise de logique mathématique avant de rédiger une thèse sur le philosophe Gottlob Frege [1848-1925]. Je me suis intéressé ensuite à Bertrand Russell [1872-1970] avec le même bonheur. De 20 à 35 ans, je ne me suis pas occupé de philosophie arabe. J'y suis venu parce que Al Farabi et Averroès étaient de grands logiciens.

Logique et monde médiéval arabe, deux territoires fort peu explorés...

Je m'en rends compte en le disant, j'ai travaillé sur des sujets sous-représentés dans l'Université française, sur des philosophes qui n'avaient pas une bonne place dans la formation philosophique. Allez dans une librairie, à la lettre F: Foucault bien sûr, mais nullement Frege. Dans les pays anglo-saxons et en Allemagne, cet auteur est pourtant un *must*. Il a la place qu'occupe Descartes chez nous, car il offre une rigueur pour progresser philosophiquement. Mais, en France, vous pouvez avoir l'agrégation de philosophie sans en avoir lu une ligne.

Doit-on donner un sens à cet attrait pour les « oubliés » de la philosophie?

Vous me demandez de trouver un sens... je ne suis pas le plus compétent pour parler du sens en termes d'interprétation de soi! Je prends cependant le risque de formuler une hypothèse: j'avais certes un immense amour des mathématiques, mais il y a aussi que je ne me sentais pas légitime. Pour moi qui venais du Maroc, la logique était beaucoup plus

facile. La logique, c'est la sacoche du plombier, elle voyage partout. Il s'agit d'un savoir positif externe, qui permet de se faire comprendre universellement. J'ai mis trente ans à écrire un livre sur Montaigne et à témoigner de mon amour pour la langue française.

Pourquoi la recherche du « sens » ne vous intéresse-t-elle pas?

Je suis pour la compréhension plutôt que pour la signification, qui est souvent close et mortifère. Je ne comprends pas la confusion idéaliste entre l'objet et sa représentation. Je ne m'intéresse pas plus aux conditions de possibilité de la connaissance. Quand je parle de la Lune, disait Frege, je ne parle pas de ma représentation de la Lune, je parle de la Lune elle-même. La connaissance nous parle des choses et non simplement de la représentation que nous en avons. Je ne suis donc pas kantien. Les Anglo-Saxons m'ont vacciné contre le psychologisme et l'idée de conscience omniprésente, contre aussi la recherche du « sens véritable ». Russell affirme qu'il n'est pas absurde de penser que le monde ait commencé, pour vous et moi, quand nous sommes entrés dans ce bistrot. Il n'y a logiquement aucune connexion entre le monde que vous observez maintenant et votre vie passée, tant que vous ne mobilisez pas des

postulats tels que la continuité spatio-temporelle. Tenter une connexion revient à faire des corrélations entre des données sensorielles qui, en réalité, ne sont liées que par la coutume et non logiquement. Le souvenir, la mémoire interviennent. Russell aimait trois livres: *La vie est un songe* de Pedro Calderón de la Barca, *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift et *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. 100 % de littérature et 100 % de logique.

100 % de non-sens!

Je lis *Alice* avec le plaisir d'une langue magnifique et de constructions logiques parfaites, juxtaposées sans toutes les connexions coutumières qui viennent du monde, des traditions culturelles, de l'habitude... Le rêve, comme expérience de pensée, permet ainsi de s'extraire de ces connexions. « *Prenez un peu plus de thé* », dit le Lièvre à Alice. Elle lui répond: « *Je n'en ai pas pris du tout, je ne peux donc pas en prendre un peu plus.* » Et le Chapelier d'ajouter: « *Vous voulez dire que vous ne pouvez pas en prendre moins, car il est très aisé de prendre un peu plus que pas du tout.* » S'agit-il de plus que rien ou de plus que ce qui a déjà été servi? C'est merveilleux, Alice découvre la conversation comme exercice logique. Dans le conte, elle peut faire quelques centimètres

« LA LOGIQUE,
C'EST LA
SACOCHE
DU PLOMBIER,
ELLE
VOYAGE
PARTOUT »



ou plus de deux mètres, la logique le permet, car, à chaque fois, son monde disparaît pour un autre. En perdant ainsi la continuité entre ses différentes impressions, Alice rappelle que cette continuité est une construction. Lewis Carroll, comme David Hume, considère que la perception et la chose perçue ne diffèrent que par une distinction des points de vue.

Vous parlez de l'identité comme d'une « fable philosophique ».

La fable de la vie est de construire un lien d'habitude, une corrélation entre nos impressions discontinues, c'est la grande découverte de Hume.

Que reste-t-il de la personne avec une identité si ténue ?

La responsabilité juridique, la somme des actes. Carroll organise d'ailleurs un grand procès à la fin d'*Alice* – certes inique, car la sentence vient avant le jugement. La responsabilité est plus importante que la conscience. Le philosophe Alfred North Whitehead [1861-1947] disait que nous sommes issus du monde, que nous ne sommes pas face au monde. Je reconnais moi-même une incapacité, celle de n'avoir jamais bien compris les lectures phénoménologiques qui renvoient à la conscience intra- ou extra-mondaine, ou à Sartre face au monde. Je ne comprends pas la démarche. Le « monde » est trop vaste pour mes représentations. Je me sens extrêmement relié en revanche, et j'admets une forme de perspectivisme nietzschéen : chaque personne est au centre de multiples appartenances. La violence apparaît quand l'identité devient univoque ou exclusive, avec l'oubli de la personne sociale au profit du seul individu. Je n'ai donc pas beaucoup de sympathie pour les pensées qui entretiennent l'illusion de l'extériorité de l'individu à l'égard de la société et perçoivent l'individu comme détenteur d'un « monopole du sens », pour reprendre les mots de l'anthropologue Louis Dumont [1911-1998]. Je suis d'accord avec Montaigne pour parler d'intention et de voix plutôt que de conscience.

Déconstruction de la conscience, de l'identité, de l'idée même de monde... Où s'arrête votre scepticisme ?

Aucun absolu mais de nombreux systèmes de référence ! J'ai « mixé » les thèses de Frege avec une forme de pragmatisme, qui me fait reconnaître de manière conventionnelle des axiomes comme propositions premières. Un axiome se caractérise par sa puissance déductive, par les propositions qu'il permet d'en tirer. Mais ce n'est pas un fondement en soi. Mon scepticisme reste modéré, finalement !

La pratique de la conversation, chère à Montaigne et dont vous faites l'éloge, est-elle l'expression concrète de ce scepticisme ?

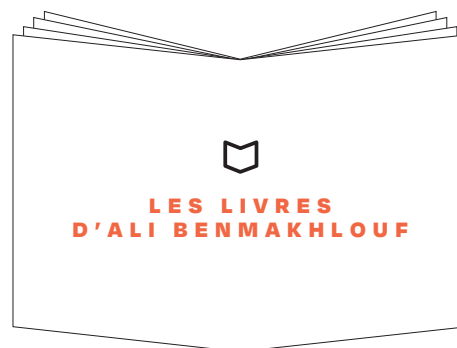
La conversation, c'est de la logique en abrégé. Une défense et une illustration de l'importance du contexte contre toute forme de solipsisme. Elle suppose des interprètes et un contexte, ce que le logicien Charles Sanders Peirce (1839-1914) appelle savamment les « associations expérimentales de contiguïté de l'auditeur ». Son indétermination, ses malentendus, sont le moteur même de la conversation, ils créent moins du sens que des usages du sens. La conversation est un moyen de faire société et une manière de vivre. Au Maroc, j'ai vécu auprès de femmes, avec ma mère, mes tantes et mes sœurs. Elles connaissaient une flopée de proverbes, qui s'incarnaient complètement dans chaque situation comme des raisonnements en raccourci.

Par exemple ?

C'est difficile de les aligner comme ça, sans contexte d'usage. Mais je pense à « Si-tôt sorti de l'eau, les pieds secs », pour parler d'une personne qui oublie du jour au lendemain d'où elle vient, sa condition. « Cent et une réflexions, plutôt qu'un coup de ciseaux ». Descartes le dit autrement : pour toute réflexion qui souffre le délai, prenez le délai. « Certains ont le cœur sur la braise, d'autres ont le cœur sur la datte », pour dire qu'il peut y avoir dans la même journée des obsèques et un mariage, bien sûr pas pour les mêmes personnes. Et celui-ci, que j'affectionne tout particulièrement : « Celui qui pense au monde devient fou ». C'est-à-dire que la vie dans ce monde-ci ne peut pas être inscrite dans un raisonnement qui la rumine sans cesse, sauf à risquer le suicide. J'ai eu une longue amitié avec l'hypnothérapeute François Roustang jusqu'à sa mort en 2016. Je partageais avec lui une option déflationniste pour arrêter de chercher du sens, lui préférant la compréhension des usages. Il pensait que les suicidaires sont justement ceux qui ont perdu le socle sensible de la vie, la chaîne les rattachant à l'histoire du vivant, et qui tentent de mettre tout le vivant dans un raisonnement.

Notre conversation s'achève. Comment conclure ?

Peut-être en rappelant que l'esprit est organisé comme une société. Barthes cite cette phrase attribuée à Brecht : « *Il pensait en plusieurs têtes, et plusieurs têtes pensaient en lui. C'est cela la pensée.* » ●



●
Averroès (2000), **Bertrand Russell** (2004), **Montaigne** (2008)
(tous édités par Les Belles lettres)
Sur chacun de ses auteurs de prédilection, le philosophe a rédigé une biographie, restituant un apport et un contexte.

L'Identité. Une fable philosophique (PUF, 2011)

Rendant hommage au génie de Lewis Carroll, il déconstruit la notion d'identité pour nous éloigner de toute forme de solipsisme, du « sophisme de la spécificité, celui de la crispation identitaire et mortifère, celui de l'appartenance exclusive ».

La Bioéthique pour quoi faire ? (PUF, 2013)

Ce volume paru à l'occasion du trentième anniversaire du Comité consultatif national d'éthique – le premier créé au monde – réunit 71 brèves et prestigieuses contributions d'anciens membres, sous la direction du philosophe.

Pourquoi lire les philosophes arabes (Albin Michel, 2015 ; rééd. 2020)

Réédité à la rentrée en format poche, cet essai retrace l'apport méconnu et « l'héritage oublié » des philosophes de langue arabe. Il tente une « harmonisation » des pensées médiévales et contemporaines.

La Conversation comme manière de vivre (Albin Michel, 2016)

Convoquant abondamment Montaigne, Flaubert et Barthes, il dresse un éloge vif et léger de la conversation dont il fait un modèle de la pensée dialogique, qui ne saurait se passer de gestes, d'un souffle, du « grain d'une voix ».

La Force des raisons. Logique et médecine (Fayard, 2018)

Somme exigeante synthétisant sa démarche, l'ouvrage précise le lien que le logicien entretient à la médecine et au « vital ». Il y défend une forme d'éthique dite « procédurale » et explore notamment la notion d'« intention ».



**GEORGES
BATAILLE**
VU PAR
**PHILIPPE
FOREST**

« Bataille nous encourage à ôter nos muselières »



**PHILIPPE
FOREST**

Romancier et essayiste, il enseigne la littérature à l'université de Nantes. Si tous ses romans expriment l'expérience du deuil – de *L'Enfant éternel* (Gallimard, 1997) à *Je reste roi de mes chagrins* (Gallimard, 2019) –, il signe aussi des essais – dont *Le Roman, le réel et autres essais* (Cécile Defaut, 2007) – ou des biographies – *Aragon* (Gallimard, 2015). Il fait paraître deux nouveaux livres en novembre chez Gallimard : *Napoléon et Éloge de l'aplomb et autres textes sur l'art et la peinture*.

Son goût pour l'érotisme et sa fascination pour le sacrifice le classent parmi les penseurs sulfureux. Mais Georges Bataille est bien plus pour le romancier Philippe Forest. En appelant à l'insubordination contre toute forme de pensée utile ou positive, Bataille ouvre la voie à la reconquête de notre souveraineté.

...

GEORGES BATAILLE

LES DATES CLÉS



1897

Il naît à Billom dans le Puy-de-Dôme. Il assiste toute son enfance à la dégradation de l'état de santé de son père, atteint de syphilis.

○

1914

Il se convertit au catholicisme. Son père meurt l'année suivante, et il envisage un temps de devenir prêtre.

○

1923

Il s'installe à Paris où il se lie d'amitié avec Léon Chestov et Michel Leiris. Il court les maisons closes.

○

1936

Il fonde la revue littéraire et philosophique *Acéphale*, qui devient aussi une société secrète. Il prend part au Collège de sociologie.

○

1943

Il publie *L'Expérience intérieure*.

○

1962

Il meurt à Paris et est enterré à Vézelay (Yonne).

les jours à la nature humaine et qu'elle subit partout, qu'elle subit dans les bureaux, dans les rues, qu'elle subit dans les campagnes. La nature humaine est ressentie par l'homme partout comme profondément humiliée et ce qui reste de religion achève de l'humilier devant Dieu..." Ainsi l'homme se définit d'abord par la manière dont il résiste à la réduction au rôle servile que la religion et la science, l'économie et l'idéologie veulent lui faire jouer. J'ai tendance à voir en Bataille quelqu'un qui nous appelle à nous débâillonner. Cela me rappelle la chanson *Thank You Satan*, dans laquelle Léo Ferré évoque "ce monde où les muselières ne sont pas faites pour les chiens!" Nous vivons dans ce monde. Bataille nous encouragerait probablement à ôter nos muselières. Je veux dire: à enlever nos masques...

Mais la transgression suppose la loi, Bataille n'appelle donc pas à son abolition. Certains de ses détracteurs dénoncent chez lui une forme de complaisance à l'égard de la cruauté, du crime, de l'atroce et de l'ignoble. Mais quand Bataille parle du mal, ce n'est pas dans le même sens que les moralistes qui font désormais l'opinion. Il lui arrive d'écrire qu'il cherche une hypermorale à l'intérieur de laquelle ce qu'il nomme le mal serait en réalité le seul vrai bien, un bien supérieur. Bataille éprouve sans doute une fascination pour tout ce que la société condamne et repousse, qu'elle tient pour obscène et qui a trait à la mort ou au sexe. Un principe de dépense existe qui nous fait proprement humains et qui nous ouvre l'accès à une forme d'envers – la "part maudite" – où, tout en nous perdant, nous nous réalisons cependant en vertu du pur saccage auquel nous nous livrons. C'est le potlatch, cette coutume des Indiens d'Amérique du Nord qui consistait, au risque de tout perdre, à offrir à un chef rival un cadeau d'une grande valeur afin de l'humilier, de marquer sa supériorité. »

LE SACRIFICE CRÉATEUR

« On est souvent tenté de caricaturer Bataille en le présentant comme un penseur fasciné par le péché. Certes, il est un lecteur de Sade et il y a chez lui de longs développements consacrés aux sacrifices humains pratiqués par les Aztèques. La présentation qu'il en fait dans *La Part maudite* peut sembler ambiguë: "Leur conception du monde s'oppose de façon diamétrale et singulière à celle qui joue en nous dans nos perspectives d'activité. La consommation n'avait pas une moindre place dans leur pensée que la production dans les nôtres. Ils n'étaient pas moins soucieux de sacrifier que nous ne le sommes de travailler." Mais il s'agit surtout pour lui d'insister sur la possibilité d'une autre vie

●●● **e ne suis pas un spécialiste de Bataille.** J'ai peu écrit sur lui: quelques textes qui, s'ils étaient réunis, fourniraient la matière d'un mince volume. Mais je l'ai beaucoup lu. Et depuis longtemps. C'est vers sa pensée que je reviens le plus souvent, le plus systématiquement. Lorsqu'il y a presque vingt-cinq ans, j'ai écrit mon premier roman, j'avais en tête la préface qu'il écrivit pour *Le Bleu du ciel*. Particulièrement cette phrase: "Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint?" Que l'on y soit contraint par une nécessité impérieuse – quelle que soit sa nature –, c'est la seule justification, la seule excuse de celui qui écrit. Je suis allé vers Bataille en raison de l'intérêt que je portais étudiant aux avant-gardes littéraires: le surréalisme dont il fut l'adversaire attentif et puis tous ceux, philosophes ou écrivains, qui le redécouvrirent à l'époque du structuralisme. Tout cela peut passer désormais pour de l'histoire ancienne. Mais Bataille reste un penseur très actuel. L'idéologie d'aujourd'hui nous adresse avec beaucoup

d'insistance toutes sortes d'injonctions. Elle nous commande de nous construire et de nous développer, de nous épanouir, de faire fructifier notre capital personnel d'une manière qui soit à la fois utile et rationnelle. Ce qui n'a rien de très enthousiasmant.

Contre cela, Bataille en appellerait probablement à ce qu'il nomme la "souveraineté". Cette notion offre à chaque individu la chance d'affirmer sa liberté à travers l'"expérience intérieure" dont il parle, celle qui se décline sous les différentes formes de l'extase, de l'ivresse, de la jouissance, du rire ou de la fête. Sa pensée est une invitation à ne pas se soumettre aux discours raisonnables que l'on veut nous imposer. À la fin d'une conférence sur "La religion surréaliste" prononcée en 1948, Bataille fait ce constat: "Il y a de toute part une effervescence qui voue l'homme à un retour à une vie beaucoup plus libre, beaucoup plus fière, à une vie que l'on pourrait qualifier de sauvage. Il y a dans l'homme actuel une intolérance profonde à l'égard de l'humiliation qui est demandée tous

que celle, entièrement aliénée à la productivité, que nous menons. Pour elle, nous éprouvons une forme de “nostalgie”, la même qui lie l’homme civilisé à l’animalité, à la primitivité auxquelles il a dû renoncer en se construisant, en construisant le monde du sens sous le règne duquel il vit. Il sait d’ailleurs que s’y soustraire totalement afin de renouer avec ce qui le précéda peut-être lui serait proprement impossible. Aussi les Aztèques et leurs sacrifices sanglants sont-ils autre chose qu’un exemple à suivre littéralement.

Le sacrifice est essentiel pour Bataille : il consiste en la destruction apparemment

absurde d’un bien ou d’un être pour permettre une communication avec quelque chose de supérieur, de sacré, de divin. Ce qui m’intéresse particulièrement, en tant qu’écrivain, c’est que Bataille définisse le sacrifice comme le rituel à l’origine de toutes les formes d’expression artistique. Il évoque par exemple le roman policier : ce qu’il montre vaut pour toute littérature, toute œuvre est en réalité la mise en scène d’une mise à mort. On jouit de la mise à mort dont le spectacle nous est proposé, mais sous une forme qui nous permet d’être préservés de ses conséquences, puisqu’on survit, finalement, à l’épreuve à laquelle on

s’expose. Cela ne vaut pas que pour la littérature, mais aussi pour la peinture.

Le grand texte de Bataille sur Manet interprète sa peinture comme étant de nature sacrificielle. Manet sacrifie le sujet : *L’Olympia*, dit-il, est la destruction de l’Olympe. Le tableau met à mal la figure féminine – les critiques d’art de l’époque se sont beaucoup indignés de la laideur du modèle, l’ont comparé à une guenon –, mais il le conserve dans le même temps. Manet n’est pas un peintre abstrait. Il vide simplement ce nu féminin de la signification qu’il pouvait avoir dans la peinture antérieure, soit l’exaltation du beau, du féminin sous une forme idéale. Bataille ●●

L'EXTRAIT DE GEORGES BATAILLE

« **C**elui qui s’assied confortablement, qui oublie au maximum ce qui est pour écrire au hasard sur le papier blanc les folies les plus vives qui lui passent dans la tête, peut n’aboutir à rien sur le plan de la valeur littéraire, il n’importe, il a connu, il a fait l’expérience d’une possibilité qui est celle de la rupture sans réserve avec le monde où nous agissons pour nous nourrir, où nous agissons pour nous couvrir et pour nous abriter. Il a fait acte essentiellement d’insubordination, dans un sens il a fait un acte souverain ; en même temps, il a accompli ce qui, dans le sens même des religions, pourrait apparaître comme prédominant, il a accompli la destruction même de la personnalité. »

« La religion surréaliste », 1948, in *Œuvres complètes, tome VII*, Gallimard.

LE COMMENTAIRE DE PHILIPPE FOREST

« **B**ataille n’a cessé de proclamer sa proximité au surréalisme, mais il s’agissait d’une proximité conflictuelle. À l’époque

du *Second Manifeste* (1930), Bataille et Breton s’affrontent : le premier reproche au second son idéalisme, et le second dénonce le matérialisme du premier. Plus tard, ils se réconcilient plus ou moins. Après la guerre, Breton tente de bâtir une nouvelle mythologie surréaliste. Bataille lui oppose qu’il ne saurait y avoir pour l’homme moderne d’autre mythe que le “mythe de l’absence de mythe”. Il est significatif que cette formule essentielle apparaisse dans la conférence “La religion surréaliste” que Bataille prononce en 1948 et où il s’explique sur l’écriture automatique. Bataille a écrit peu de poésie. Souvent, il la considère comme une forme de supercherie, d’imposture. *La Haine de la poésie* [titré par la suite *L’Impossible*] est le titre de l’un de ses livres. À propos de la poésie, il parle d’un “sacrifice où les mots seuls sont victimes”. Détruire le langage ? Soit ! Et après ? Il choisit le roman, l’essai qui permettent de ne pas renoncer à l’exigence du sens, à la nécessité du récit. À cette condition, la littérature nous révèle “la vérité multiple de la vie”. La littérature apparaît comme une forme moderne du rite, le rite étant précisément ce qui permet de réactualiser le mythe. Ou plutôt et en l’occurrence : l’absence de mythe. »

- invite à penser la peinture à partir de Manet comme un exercice qui conserve le sujet tout en le détruisant, de manière à faire entendre le silence souverain que, fidèle à la vérité, toute œuvre d'art exprime. Il s'agit de faire l'épreuve de la nudité qui seule, dans le vertige, la crainte et le tremblement, dévoile la vérité. "Penser, dit Bataille, comme une fille enlève sa robe." »

LE DÉSIR JUSQUE DANS LA MORT

« On présente souvent Bataille comme le penseur de l'excès. Après tout, il a écrit de nombreux romans – *Madame Edwanda*, *Histoire de l'œil* – et autant d'essais – *L'Érotisme*, *Les Larmes d'Éros* – dans lesquels il explore les notions d'interdit et de transgression, et lie l'acte sexuel à la mort. D'où sa fameuse phrase qui veut que l'érotisme soit l'approbation de la vie jusque dans la mort. Mais Bataille a peu à voir avec la pornographie lorsque celle-ci, comme c'est le cas aujourd'hui, dégénère commercialement en une forme plutôt pitoyable de propédeutique à la performance sexuelle. La gymnastique génitale n'est pas son affaire. Chez lui, il est sans cesse question de l'impossibilité d'être assouvi. Son roman *Le Bleu du ciel* met en scène un personnage qui ne parvient pas à faire l'amour avec la femme qu'il convoite, comme si le désir sexuel s'exacerbe, parvenait à son paroxysme lorsqu'il était impossible à satisfaire. C'est la leçon qu'expose Proust lorsqu'il déclare que, dans l'acte de possession sexuelle, on ne possède jamais rien. Bataille le dit aussi: "Ce qu'il faut demander à l'être aimé: être la proie de l'impossible." C'est pourquoi il dit mieux que la plupart des autres écrivains ce qu'aimer signifie.

Globalement, Bataille se montre assez critique à l'égard de cette pensée positive qui domine aujourd'hui. Il est très hostile, ce qui me le rend sympathique, à tout ce qu'on a appelé après lui le développement personnel. Les formes que prend l'expérience intérieure ne se confondent pas avec les exercices que nous vendent les actuels marchands de sagesse et de bonheur. Bataille est, par exemple, intéressé par le zen mais hostile au yoga: l'idée d'une gymnastique physique et mentale, qui permettrait de parvenir à la maîtrise de soi, à l'épanouissement, lui est assez étrangère. Il se situe aux antipodes de l'hygiénisme spirituel qui est un peu de mise désormais. C'est par la jouissance, par l'extase que nous autres, Occidentaux, pouvons parvenir à la vérité. Nous devons en passer par un imaginaire du désir et du désir amoureux. Que nous le voulions ou non, nous sommes issus d'une civilisation chrétienne. Ce qui nous fait

Bataille conçoit l'art comme le passage de l'harmonie à la dissonance

PHILIPPE FOREST

vibrer, ce sont les mythes de Tristan et Iseult, d'Héloïse et Abélard. Impossible de renoncer au désir. Car c'est lui qui nous ouvre la voie qui mène à l'impossible

Tout cela révèle au fond une solitude extrême. Bataille est et reste seul. Ce qui le rend irrécupérable en dépit des efforts qui sont faits pour l'enrôler sous telle ou telle bannière. Mais le thème de la communication est aussi très important pour lui, bien qu'elle ne soit possible, dit-il, que "de déchirure à déchirure". D'où la dimension politique de son œuvre. Un très beau texte évoque la "communauté des amants" qu'il oppose à l'État, "le plus froid des monstres froids" selon Nietzsche dont il fut le lecteur. Contre les formes nouvelles de la barbarie, il appelle à la révolte. Ce qui le rend étrangement proche de Camus, qu'il soutient contre Sartre et Breton au moment de la querelle de *L'Homme révolté*. Camus et lui essayent de trouver une réponse au nihilisme et, à ce titre, ils sont l'un et l'autre des penseurs indispensables à notre présent. »

LE MYTHE DE L'ABSENCE DE MYTHE

« Au cœur de la pensée de Bataille se trouve l'idée du "mythe moderne qui est l'absence de mythe", qu'il expose après la guerre, tournant là le dos à ses positions précédentes. Dans les années 1930-1940, la question du mythe fascine. Bataille reprend le constat nietzschéen: Dieu est mort, et les transcendances anciennes se sont écroulées. Comment dès lors penser une société si la religion censée faire lien entre les hommes est défunte? À une telle question, on ne peut pas échapper. Bataille diagnostique un désir de mythe propre à l'homme. Mais ce qui différencie l'homme moderne de l'homme

primitif, c'est la conscience que le mythe est désormais devenu inexistant et impossible, sans pour autant que nous puissions nous en détacher. Pour l'homme qui vit après la mort de Dieu, le mythe de l'absence de mythe se constitue en un mythe nouveau, et il préserve l'individu de la tentation d'ériger de nouvelles idoles et de sacrifier une nouvelle forme de positivité. À l'arrière-plan de tout cela se situe la tentative menée par les philosophes nazis pour penser leur idéologie comme mythologie nouvelle. Sous le nom de "surfascisme", Bataille a lui-même éprouvé la tentation de cette remythologisation du monde qui aboutit finalement à la barbarie. Cette formule du "mythe qui est l'absence de mythe" constitue une manière de conserver la référence au mythe, tout en l'abordant d'une façon paradoxale qui la préserve des tentations d'un retour à une sacralité sauvage. Le mythe tel que Bataille le conçoit, puisqu'il est absence de mythe, confronte l'individu à quelque chose qu'il appelle le rien et qui est la condition de sa liberté. Il faut malgré tout sauver le mythe, à condition de l'appréhender sous cette forme paradoxale: il reste une porte ouverte vers le sacré, absolument essentielle, car elle préserve l'homme de devenir un individu purement rationnel, servilement soumis à l'utile.

Bataille, pour moi, a toujours été le penseur de l'après. Un "après" dont nous sommes toujours les contemporains. On ne le sait pas toujours, mais Bataille a été l'un de ceux qui ont essayé de penser la fin de l'histoire. Il reprenait le questionnement d'Alexandre Kojève, dont il a suivi le séminaire sur Hegel. Dans une lettre essentielle reprise à la fin du *Coupable*, dans le second volume de *La Somme athéologique*, Bataille soutient que même si l'on suppose l'histoire terminée, ce qui est la thèse que défend alors Kojève en s'appuyant sur Hegel, il resterait toujours une "négativité sans emploi" qui ne pourrait pas disparaître. Cette "négativité sans emploi" préside à toutes les expériences souveraines qui nous font encore humains en dehors des exigences de la société de l'utile et des injonctions que celle-ci nous adresse.

Bataille refuse de penser la synthèse, la réconciliation. Il prône au contraire la blessure, la déchirure. Il ne conçoit pas l'art comme le passage de la dissonance à l'harmonie, mais plutôt comme le passage de l'harmonie à la dissonance. Réintroduire de la dissonance là où on souhaiterait, parfois à tout prix, de l'harmonie: voici le propre de l'artiste. Le propre du roman, du moins tel que je l'envisage, est justement de faire entendre cette dissonance. » ●

Propos recueillis par Victorine de Oliveira

Hors limites

Bataille n'a eu de cesse de dynamiter la philosophie, de mettre en miettes le bien, le juste, la mesure. Passé de l'autre côté du miroir, il est le penseur du mal, de l'excès, du négatif, de l'érotisme qu'il considère comme autant d'expériences intérieures. Par V. de O.

CEUX QU'IL A LUS

MARQUIS DE SADE (1740-1814)



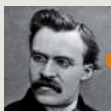
Le marquis et ses personnages sont pour Bataille l'exemple de l'« homme souverain » qu'il appelle de ses vœux. « [Sade] s'opposa moins au sot et à l'hypocrite qu'à l'honnête homme, à l'homme normal, en un sens, à celui que nous sommes tous. Il a moins voulu convaincre que défier. [...] Cet "homme souverain" que Sade imagina n'excède pas seulement le possible : jamais sa pensée ne dérangea plus d'un instant le sommeil du juste », écrit-il dans *L'Érotisme*.

G. W. F. HEGEL (1770-1831)



Bataille est fasciné et rebuté par Hegel. Dans *L'Expérience intérieure*, il résume ainsi ses sentiments ambigus : « Hegel, je l'imagine, toucha l'extrême. Il était jeune encore et crut devenir fou. [...] Pour finir, Hegel arrive à la satisfaction, tourne le dos à l'extrême. La supplication est morte en lui. [...] Hegel gagna, vivant, le salut, tua la supplication, se mutila. Il ne resta de lui qu'un manche de pelle, un homme moderne. » Bataille exprime la déception de celui qui pensait trouver chez Hegel les lois de l'économie du monde.

FRIEDRICH NIETZSCHE (1844-1900)



« À peu d'exceptions près, ma compagnie sur terre est celle de Nietzsche », confie Bataille. Il va jusqu'à s'identifier à celui qu'il voit comme un précurseur dans sa façon de dynamiter les valeurs morales. « Le saut de Nietzsche est l'expérience intérieure, l'extase où le retour éternel et le rire de Zarathoustra se révélèrent. Comprendre et faire une expérience intérieure du saut, c'est sauter. On a fait de plusieurs façons l'exégèse de Nietzsche. Reste à faire après lui l'expérience d'un saut », encourage Bataille.

LÉON CHESTOV (1866-1938)



Leur rencontre au début des années 1920 marque Bataille. Chestov l'initie notamment à la lecture de Nietzsche et de Dostoïevski. Bataille lui doit l'idée que la disparition des transcendances traditionnelles provoque un vertige : Chestov parle de « déracinement », Bataille de « chute dans le vide » et de plongée dans la « nuit du non-savoir » (*L'Expérience intérieure*). Chestov s'intéressait aux grands mystiques (maître Eckhart, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix), ce qui oriente Bataille vers la définition de l'extase comme l'une des ressources de l'homme souverain.

CE QU'IL A CHANGÉ



On serait bien en peine de classer l'œuvre de Bataille : philosophie, littérature, anthropologie, sémiologie ? Si Bataille est un adepte de la transgression, c'est avant tout des limites entre les disciplines. Comme plusieurs intellectuels de sa génération qui fréquentent le séminaire d'Alexandre Kojève, il est un temps fasciné par Hegel et sa volonté de bâtir un système totalisant. Il finit toutefois par y détecter une manifestation de la pensée de l'utile : parce qu'il vise à la synthèse, le système hégélien refuse, en fin de compte, de faire une place à la négativité. Pour Bataille, cette dernière est pourtant à l'œuvre dans de nombreuses expériences qui ne sauraient être dépassées et annulées sans réduire les individus à des machines. Contre la dialectique, Bataille envisage une forme de continuité entre les opposés, de façon à montrer qu'il y a cohabitation



plus que conflit. Il en va ainsi de l'érotisme, défini comme « l'approbation de la vie jusque dans la mort ». Cette approbation suppose une forme de répétition dans l'acte ou la représentation. Aussi Bataille met-il au cœur de sa pensée la notion d'excès, quand la tradition philosophique loue la mesure, la prudence, le calcul des passions : « L'être, le plus souvent, semble donné à l'homme en dehors des mouvements de passion. Je dirai, au contraire, que nous ne devons jamais nous représenter l'être en dehors de ces mouvements », plaide-t-il. Nous avons beau être « des êtres discontinus », les expériences de la limite comme l'érotisme permettent une forme de communication par vertige interposé : « Je ne puis évoquer cet abîme qui nous sépare sans avoir aussitôt le sentiment d'un mensonge. Cet abîme est profond, je ne vois pas le moyen de le supprimer. Seulement nous pouvons en commun ressentir le vertige de cet abîme. Il peut nous fasciner. » Quand Hegel imaginait entre individus une lutte à mort pour la reconnaissance, Bataille préfère inviter chacun à se dénuder face au précipice.

CEUX QUI L'ONT LU

JEAN-PAUL SARTRE (1905-1980)



À leur sujet, on ne peut pas vraiment parler de rencontre mais de trajectoires parallèles. S'ils publient tous deux la même année, en 1943, leur ouvrage majeur, *L'Être et le Néant* pour Sartre, et *L'Expérience intérieure* pour Bataille, c'est pour mieux s'affronter par revues interposées. Dans un article intitulé ironiquement « Un nouveau mystique », Sartre reproche à Bataille sa méthode : il repère « deux attitudes d'esprit distinctes qui coexistent chez lui sans qu'il s'en doute et qui se nuisent l'une à l'autre : l'attitude existentialiste et ce que je nommerai, faute de mieux, l'attitude scientifique ». Quant à Bataille, il reproche au philosophe existentialiste de faire de la littérature engagée une littérature « utile ».

SUSAN SONTAG (1933-2004)



Dans *Devant la douleur des autres* (2003), l'essayiste américaine interroge le pouvoir de la photographie quand celle-ci relaie la souffrance d'autrui et les atrocités commises en temps de guerre. Elle se souvient de la description par Bataille de photographies représentant des scènes de *lingchi*, un supplice chinois consistant à couper de fines tranches de peau puis de muscles sur le corps d'un condamné à mort. De la même façon que Bataille lisait dans le regard des suppliciés pris en photo une forme d'extase, Sontag affirme que la contemplation de ces images permet « la libération d'un savoir érotique rendu tabou ».

JULIA KRISTEVA (NÉE EN 1941)



Après sa mort en 1962, Bataille tombe quelque peu dans l'oubli. Pour réparer cette injustice, Julia Kristeva et Philippe Sollers lui consacrent en 1972 un colloque. Kristeva s'intéresse avant tout à l'écriture de Bataille. Par la façon dont elle brouille les frontières entre fiction et réflexion théorique, cette écriture participe, selon Kristeva, à la recherche de souveraineté chère à Bataille : « *Ce qui importe, c'est que la violence de la pensée soit introduite là où la pensée se perd* » (« Bataille. L'expérience et la pratique », 1973).

DIVERGENCES

UNE QUESTION DU QUOTIDIEN,
LES RÉPONSES
DE QUATRE PHILOSOPHES

Pourquoi se déguise-t-on ?

Si tout le monde sort désormais masqué, ce n'est, hélas ! pas pour se rendre à un bal costumé. Quatre philosophes nous redonnent, malgré tout, le sens de la fête et expliquent notre goût de la mascarade. Par Ariane Nicolas

Pour exprimer sa joie

MACROBE (v. 370-v. 430)

Les soirées déguisées ne datent pas d'hier. Dès l'Antiquité, les fêtes rituelles impliquent souvent de porter un masque ou un costume. C'est notamment le cas des Saturnales dont le philosophe latin Macrobe se fait l'écho. Ces célébrations ont lieu en décembre, pour le solstice d'hiver. Le temps est comme suspendu : on arrête de travailler et on organise de fabuleux banquets où chacun (y compris les esclaves) peut s'habiller à sa guise. « *Il n'y a pas un moment qui ne soit rempli par quelque chose d'agréable* », se félicite un participant, cité par Macrobe, tandis qu'un autre assure « *approcher la vie de ceux que les sages disent comblés* ». Pour vivre heureux, vivons déguisés ?

Pour montrer qui l'on est vraiment

THOMAS HOBBES (1588-1679)

Devenir soudainement un autre, se prendre pour Marilyn Monroe ou la Petite Sirène : telle est la magie du déguisement. Mais cela n'a-t-il pas aussi à voir avec notre moi profond ? Dans le *Léviathan*, Hobbes assure qu'une personne n'est pas distincte de la représentation de soi qu'elle offre aux autres. En latin, le mot *persona* qualifie en effet le masque théâtral à travers lequel le son est amplifié (*per-sona*) : « *Une personne est la même chose qu'un acteur* », en déduit Hobbes. Le déguisement que nous avons mis des heures à élaborer en dit finalement long sur qui nous sommes, car « *de celui qui joue le rôle d'un autre, on dit qu'il en assume la personnalité* ».

Pour oublier sa condition

BLAISE PASCAL (1623-1662)

Au beau milieu d'un bal costumé, vous êtes-vous déjà senti(e) un peu risible face à une telle débauche d'artifices ? Si oui, vous avez vécu un moment pascalien. Dans ses *Pensées*, Pascal regrette que les humains s'adonnent à des activités frivoles plutôt que de méditer sur l'existence et de se consacrer à Dieu. Le divertissement est un subterfuge qui permet de se détourner (*di-vertere*, en latin) de l'ennui et de l'inquiétude inhérentes à la condition humaine : « *Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continues*. » Le déguisement, un cache-misère ? Pascal casse l'ambiance !

Pour renverser les conventions

MIKHAÏL BAKHTINE (1895-1975)

Le carnaval est l'occasion la plus débridée de se déguiser. Mais selon le théoricien russe de la littérature Mikhaïl Bakhtine, spécialiste de Rabelais, il ne s'agit pas seulement de s'amuser. Le carnaval a une fonction sociale, qui tend à renverser ponctuellement l'ordre établi : « *Le carnaval est le triomphe d'un affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous*. » Les quidams parodient déguisés en rois sous le regard de puissants grimés en grenouille. « *La vie renaît sur de meilleurs principes, ressuscite dans sa forme idéale*. » Un idéal dont le caractère éphémère demeure la règle.



SPRINT

UN GRAND LIVRE RÉSUMÉ EN UNE PHRASE

L'OUVRAGE

**Esquisses
pyrrhoniennes**
(II^e-III^e siècle av. J.-C.)



L'AUTEUR

**SEXTUS
EMPIRICUS**



RÉSUMÉ

« Confronté à n'importe quelle question, le sceptique commence par construire deux raisonnements contradictoires de force égale, puis il suspend son assentiment (c'est l'épokhé): il gagne ainsi la tranquillité. »

INTRADUISIBLE

UN CONCEPT VENU D'AILLEURS

LANGUE D'ORIGINE : JAPONAIS

Yūgen 幽玄

« **P**ar un soir d'automne, sous un ciel sans couleur et sans bruit, nous nous trouvons émus jusqu'aux larmes sans pouvoir l'expliquer »: c'est au moyen de cet exemple que le poète japonais Kamo no Chōmei tente d'expliquer la notion de *yūgen*. L'émotion suscitée par les cieux blafards ou par les montagnes perdues dans la brume, si présentes dans l'esthétique nipponne, n'a rien à voir avec la contemplation des fleurs de cerisiers: le *yūgen* surgit de l'indistinction des choses, de leur oubli, de leur dissolution. Éprouvant cette « *impénétrabilité nuageuse* », comme la nomme le maître zen Daisetz Teitaro Suzuki, nous découvrons, en deçà de la multitude d'objets qui peuplent notre monde et capturent sans cesse notre attention, la strate la plus profonde, la plus insaisissable, la plus ineffable de la réalité: le principe qui octroie à chaque chose la possibilité d'être, avant de la rappeler au néant. L'observateur même s'efface dans cette expérience concrète du mystère de la réalité: « *la relation sujet-objet est dissoute* », note le philosophe Toshihiko Izutsu. Tout passe, seul demeure le passage. C'est pourquoi le *yūgen* est teinté d'une profonde mélancolie: en nous laissant entrevoir le Vide qui sous-tend la réalité, il nous oblige à faire le deuil d'un monde éphémère qui a toujours et déjà un pied dans le néant.

Octave Larmagnac-Matheron

STRATES

L'HISTOIRE D'UNE IDÉE

Responsabilité

Cinq classiques prennent sur eux de vous faire découvrir cette notion. Par Anne Robin



PLOTIN (205-270)

Disciple de Platon – dit néoplatonicien –, Plotin considère que celui qui commet une injustice mérite son « *juste châtement* ». Mais l'homme malheureux, qui subit l'injustice, n'est pas moins responsable, car « *ces maux, liés au cours des choses et ayant leurs signes, arrivent conformément à la raison de l'univers* ».



DAVID HUME (1711-1776)

Pour imputer une faute, encore faut-il un fautif. Or, pour Hume, l'identité est une construction de l'esprit. Il en conclut que nos actions peuvent être « *blâmables* », mais « *la personne n'en est pas responsable* ». Mieux, un homme reste « *aussi pur et innocent après avoir commis le plus horrible crime qu'au premier moment de sa naissance* ».



G. W. F. HEGEL (1770-1831)

Contrairement au grand homme, « *l'homme moderne n'accepte pas l'entière responsabilité de ce qu'il a fait* », pour Hegel. Il « *ne s'impute que ce qu'il savait et que ce qu'il a accompli intentionnellement en se basant sur ce savoir* », quand il ne se cache pas derrière les circonstances. Voici ce qui distingue l'héroïsme de la moralité.



JEAN-PAUL SARTRE (1905-1980)

« **J**e suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme que je choisis; en me choisissant, je choisis l'homme », écrit Sartre. C'est que mes actions et mes choix engagent plus que moi-même, ils concernent l'humanité dont je réponds en tant que je suis entièrement libre. Que je le veuille ou non !



HANS JONAS (1903-1993)

Dans *Le Principe responsabilité*, Jonas alerte contre le pouvoir inédit de la « *civilisation technologique* ». Cette nouvelle éthique nous engage tous... jusqu'aux générations futures selon cet impératif: « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre.* »

« *L'artiste* »

Celui qui pratique l'un des beaux-arts, qui crée des œuvres originales.

« *ne cherche-t-il qu'à* »

N'a pour seule intention, pour but exclusif, pour mission.

L'artiste ne cherche-t-il qu'à divertir?

« *divertir* »

Procurer un passe-temps agréable, plaire en distrayant mais aussi détourner de ce qui est sérieux et important.

Défrichage

PREMIÈRES INTUITIONS

C'est souvent avec beaucoup de plaisir qu'on se rend à un concert ou qu'on assiste à une pièce de théâtre. Confortablement assis dans un fauteuil, on s'attend alors à passer un moment agréable et à oublier, le temps de la représentation, les contraintes du quotidien.

Pourtant, notre attente peut être déçue: le spectacle est parfois ennuyeux, choquant et ne procure aucun sentiment de satisfaction au point que rien ne nous incite à l'applaudir. Il est alors tentant de se dire que son auteur manque de talent, qu'il s'est moqué de nous volontairement et qu'il nous a volé notre temps.

Mais n'est-il pas aussi possible que l'artiste se soit fixé un autre but que celui de nous distraire? Pour autant, **est-il envisageable qu'une œuvre d'art puisse délivrer un message sans se soucier de procurer un minimum d'agrément à ceux auxquels elle est destinée?**

EXEMPLES QUI VIENNENT À L'ESPRIT

Les Trois Mousquetaires d'Alexandre Dumas (1844) est le modèle du roman de cape et d'épée qui combla des générations de lecteurs. **Les aventures de D'Artagnan ne sont là que pour divertir.** Relisant son chef-d'œuvre à la fin de sa vie, Dumas confiait d'ailleurs que le livre l'amusait beaucoup et qu'il n'avait eu d'autre but en l'écrivant que de plaire.

La Bonne Âme du Se-Tchouan, de Bertolt Brecht (1940). Cette pièce raconte les tribulations d'une jeune Chinoise naïve qui s'endurcit avec l'expérience. Brecht y expérimente la technique de la « distanciation » par laquelle l'acteur, sortant momentanément de son rôle, réveille la conscience du spectateur happé par l'illusion théâtrale. **Faire réfléchir à la place de l'art dans la société est, pour Brecht, la véritable mission de l'artiste.**

Composition VII de Vassily Kandinsky (1913). Chef-d'œuvre de l'art abstrait naissant, ce tableau illustre **l'ambition de l'artiste d'être en avance sur son temps** et de guider le goût du public en le spiritualisant plutôt qu'en l'adaptant à ses désirs. **Distraindre n'est pas le but du créateur artistique.**

RÉFÉRENCES UTILES

Rousseau, **Lettre à d'Alembert sur les spectacles** (1758). Rousseau dénonce l'hypocrisie des artistes qui accommodent leur œuvre aux passions du peuple sans se soucier de la vérité des sentiments. **Pour plaire, ils se satisfont des apparences et donnent le goût du faux.** Ne pouvant rien pour l'amélioration des mœurs, ils œuvrent pour leur dépravation.

Adorno et Horkheimer, **La Dialectique de la raison** (1944). Ces fondateurs de l'École de Francfort montrent que si les Lumières ont mis l'art à la portée de tous, c'est au prix de la confusion de l'œuvre et de la marchandise. La culture de masse et la « *jouissance bourgeoise de l'art* » risquent de compromettre le message de l'artiste, qui **n'a plus les moyens de résister à l'exigence de divertissement de la société de consommation.**

Pascal, **Pensées** (1670). Pour Pascal, le « **divertissement** » dont font partie les beaux-arts n'est qu'un moyen artificiel pour se détourner de notre condition d'homme mortel. Pourtant, « *sans divertissement il n'y a point de joie* » ici-bas. **L'artiste ne peut donc que divertir faute de pouvoir convertir à Dieu.**

Ce sujet est tombé au bac en 2004 (série STT).

C'est quoi le problème?

Se demander si l'artiste ne cherche qu'à nous divertir, c'est soupçonner qu'il se sent investi d'une mission plus élevée que celle de procurer un sentiment agréable au destinataire de son œuvre. Or, de fait, nombreux sont les artistes qui ont utilisé leur talent pour dénoncer les défauts de leurs contemporains, comme par exemple La Fontaine le fit avec ses *Fables*, ou bien pour promouvoir des idées nouvelles, comme le montre le cinéma d'Eisenstein qui servit la propagande de la jeune Union soviétique dans les années 1920. La censure des *Fleurs du mal* et la condamnation de Baudelaire à une lourde amende prouvent assez que, bien souvent, la création artistique ne plaît pas à tout le monde, en l'occurrence à la morale bourgeoise du Second Empire.

Mais si l'artiste se sert de son œuvre pour transmettre un message, ne risque-t-il pas de trahir l'essence même de l'art, classiquement défini comme une pratique désintéressée qui se suffit à elle-même? Pourtant, s'il ne cherche qu'à distraire le spectateur sans autre ambition, en quoi l'artiste se distinguera-t-il de l'amuseur public que l'on retrouvait jadis dans les foires et aujourd'hui dans les émissions de variétés? Il s'agit donc de savoir si l'artiste peut instruire en distrayant, ou si le jeu et le sérieux sont incompatibles en art.

Un bon plan

1 Divertir : un but légitime ?

Affirmer que divertir est le but que vise l'artiste, est-ce nécessairement dévaluer l'art? On peut soutenir au contraire que la grandeur d'une œuvre vient de ce qu'elle plaît à des époques différentes et à tous les publics. Ainsi *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas font jubiler le lecteur aujourd'hui comme hier. Mais si les aventures de D'Artagnan amusent, n'est-ce pas, entre autres raisons, parce que, transportant l'imagination du lecteur, elles lui font goûter aux vertus et aux vices d'une époque révolue, comme l'audace, le panache mais aussi la ruse et la séduction? **Divertir ne serait donc pas sans risque. L'artiste qui n'aurait que ce but serait même critiquable, parce qu'il avilirait le lecteur ou le spectateur. Ainsi, dans sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles, Rousseau soutient que « le théâtre purge les passions qu'on n'a pas et fomenté celles qu'on a ». En voulant plaire, l'artiste attise souvent nos mauvais penchants: divertir, c'est corrompre.**

TRANSITION

L'artiste digne de ce nom ne peut donc se contenter d'utiliser son art à seule fin de distraire. Mais alors quelle sera sa mission?

2 Avertir : une mission politique ?

Certes, l'artiste doit, pour être entendu, susciter la curiosité du spectateur. Il ne peut donc totalement se passer des codes qui rendent une œuvre attirante. Mais rien ne lui interdit d'en jouer. Ainsi Brecht veut-il empêcher le public de succomber à l'illusion inhérente à toute représentation théâtrale en distanciant le spectateur de ce qui arrive sur scène. Dans *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, il fait dire à l'un des personnages: « À quoi reconnaît-on un Chinois sur une scène de théâtre? À son maquillage jaune. » Divertir n'est plus qu'un prétexte pour faire passer un message politique: il s'agit d'avertir.

Mais l'artiste en a-t-il vraiment le pouvoir? Theodor Adorno et Max Horkheimer analysent de près, lors de leur exil à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, « l'industrie culturelle » américaine. Il leur apparaît que l'œuvre

d'art n'est plus le produit d'un individu créateur mais, depuis l'avènement de la société de consommation, un produit standard générateur de profits. L'artiste semble désormais assujéti à l'obligation de divertir.

TRANSITION

N'est-ce pas cependant à l'artiste de définir librement le but de son art, indépendamment des goûts de la société – voire de toute velléité d'instruire?

3 Convertir : un idéal singulier ?

En s'affranchissant du devoir de plaire, l'artiste peut se fixer les buts les plus élevés. Par son art, il peut prétendre manifester les valeurs les plus hautes comme le beau, le vrai et le bien... quitte à se prendre, porté par son génie, pour Dieu lui-même.

Cette hypothèse amène Pascal à rabattre les prétentions de l'artiste et à dénoncer ses créations dénuées de sens: « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux! »

Mais Pascal a-t-il vraiment raison? Vassily Kandinsky, l'un des fondateurs de l'art abstrait, comparait la vie spirituelle de l'humanité à un grand triangle. Il soutenait que la tâche de l'artiste est précisément d'entraîner cette pyramide vers le haut. Être à l'avant-garde pour produire du nouveau, comme l'a fait l'art abstrait au début du XX^e siècle, telle serait la mission la plus noble du créateur artistique.

CONCLUSION

Le véritable artiste ne peut se contenter de vouloir seulement divertir. Mais, s'il doit chercher à instruire, nul ne peut prescrire à sa place le but de la mission qu'il se donne. Car son génie est d'inventer ce qui plaira demain aux futurs amateurs d'art.

Par Nicolas Tenailon



Le billet
de Catherine Portevin

PENDANT QUE J'Y PENSE

Nous voudrions bien penser à autre chose mais tout nous y ramène: le Covid-19. J'empile sur ma table les essais qui paraissent sur la pandémie depuis la rentrée. J'aimerais les dédaigner, la plupart ont été écrits durant le confinement, tout a été dit, on attend autre chose sans savoir quoi. Mais tous ces essais m'appellent aussi parce qu'ils racontent comment on pense quand on ne sait rien, quand la pensée est détrônée de son surplomb. Il faut de l'attention et de l'imagination. Alors, je les lis comme ils ont été écrits: en avançant dans le noir au risque de tourner en rond et de se cogner contre le mur en cherchant la sortie. Je puise chez **Jean-Luc Nancy** (*Un trop humain virus*, Bayard) la foi « définie comme le consentement à l'incertitude qui pose que la vie ne peut que se risquer à vivre », chez **Frédéric Worms** (*Sidération et Résistance*,

Desclée De Brouwer) une méditation active sur la sidération des événements depuis les attentats de 2015 jusqu'au Covid, chez **Frédéric Keck** enfin (*Signaux d'alerte*, Desclée De Brouwer) l'intuition de tenir un livre si neuf, écrit et pensé « par cas », que je ne peux là que vous encourager à acheter, et on en reparlera. Il a relu *La Peste* de Camus comme le roman de l'occupation (se préparer à vivre avec le virus pour y résister). Le Covid résiste à la théorie? On le prend par l'oblique. Il inaugure un monde radicalement autre? Il va obliger au changement? Mais de quoi? **Comment faire?** C'est la forte question dont s'est emparé le n°2 de l'excellente revue lancée par le Seuil, **Les Cahiers du Seuil**. Elle inaugure l'ère de la pensée tâtonnante et agissante: « comment faire advenir les idées dans le réel? » demande Hugues Jallon en ouverture. Réunir ce qui est épars, tout en gardant à l'éparpillement sa vertu imaginative, c'est le chantier.

● POUR TOUS
● LECTEUR CURIEUX
● LECTEUR MOTIVÉ
● LECTEUR AVERTI

LIVRES

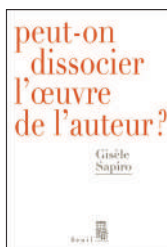
LE LIVRE DU MOIS



Scandales et dilemmes

Les procès moraux faits aux penseurs et aux créateurs sont-ils légitimes ou attaquent-ils la liberté de l'art? La sociologue Gisèle Sapiro éclaire ce débat brûlant.

●
Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur? / Gisèle Sapiro /
Seuil / 128 p. / 17 €



Fallait-il donner un César à Roman Polanski, alors qu'il a été poursuivi pour viol? Et le Nobel à Peter Handke, alors qu'il a défendu la Serbie de Milošević? Houellebecq est-il islamophobe? La philosophie de Heidegger est-elle antisémite? Doit-on interdire la republication des pamphlets de Céline, censurer les chansons misogynes du rappeur Orelsan, décrocher des musées les toiles de Gauguin, qui aurait abusé de ses jeunes modèles? La pédophilie de l'écrivain Gabriel Matzneff a-t-elle bénéficié d'une indulgence coupable de la part

du milieu littéraire? La liste est longue de ces « affaires » sur lesquelles nous aimerions avoir l'avis moral tranché qu'elles requièrent et qui serait valable pour toutes. Or, justement: elles ne peuvent s'examiner qu'au cas par cas et jamais hors des contextes où elles surviennent. Mais elles ont en commun une grande question classique: « *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur?* » C'est cette question que la sociologue Gisèle Sapiro démêle fort opportunément dans cet essai vif, pointu et clair.

Ce qui l'intéresse depuis longtemps, ce sont « *les règles de l'art* », telles que les analysaient Bourdieu. C'est-à-dire la manière dont l'art et les idées s'inscrivent dans le social. Tout en ayant ses critères de valeur autonomes (le jugement de goût, la liberté de création et de pensée...) qui lui permettent de se vivre sous le régime de l'exception, le « champ culturel » est régulièrement rappelé aux règles communes (la morale publique, la loi, le jugement de l'histoire...). Le conflit que Gisèle Sapiro a observé dans ses précédents travaux, et qu'elle résume ici, est celui qui se joue autour de la responsabilité de l'auteur et où s'affrontent la morale, le droit et la liberté de l'art (lire *La Responsabilité de l'écrivain* [Seuil, 2011] et *Des mots qui tuent. La Responsabilité de l'intellectuel en temps de crise*, qui paraît concomitamment dans la collection de poche Points du Seuil).

C'est avec le romantisme au XIX^e siècle que s'impose, particulièrement en France, la figure moderne de l'auteur comme individu s'exprimant en son nom propre. L'auteur doit et peut répondre de son œuvre – sa responsabilité pénale, ainsi que sa propriété intellectuelle et morale sur son œuvre sont instaurées en même temps. D'où la variété des formes d'identification de l'œuvre à l'auteur, et réciproquement, qui n'en finiront plus d'être débattues. Car, évidemment, tous les jeux et les « je » narratifs sont possibles entre l'auteur, le narrateur et ses personnages. Flaubert est poursuivi pour apologie de l'adultère dans *Madame Bovary* mais est acquitté. Le romantisme a installé pour longtemps ce que Gisèle Sapiro appelle la « *position esthète* », qui consiste à ne rendre l'artiste responsable qu'au regard de son art, la morale de l'œuvre ne pouvant se confondre avec la moralité de l'auteur.

Ce détour historique permet à la sociologue de voir se rejouer le même affrontement dans les scandales récents. D'un côté, la position esthète, qui dissocie l'auteur et l'œuvre – « *L'histoire de l'art grouille de salopards qui sont aussi de grands artistes, et la morale n'a pas à s'immiscer dans la création* », a tranché le critique Pierre Jourde en défense de Polanski. De l'autre, la position que l'on pourrait appeler morale ou responsable, qui refuse de séparer la personne de l'auteur et son œuvre – « *On trimbale ce qu'on est, et c'est tout* », réplique l'écrivaine Virginie Despentes, qui voit dans la récompense attribuée à Polanski une absolution symbolique du viol.

La position esthète peut rendre aveugle à la gravité de certains comportements ou engagements idéologiques – dès 1988, dans *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Bourdieu prévenait les « *gardiens de l'orthodoxie* » du moment où ils « *devront finir par s'interroger sur l'aveuglement spécifique des professionnels de la lucidité* ». La position morale peut, elle, rendre aveugle à l'art et aboutir à la censure – par exemple, les revendications de la *cancel culture*.

Gisèle Sapiro ne tranche pas par principe en faveur de l'une ou de l'autre position. En revanche, elle réhabilite le débat public. Car dans ces « affaires », qui sont autant de dilemmes moraux et politiques, c'est chaque fois une certaine idée de la démocratie vivante qui se joue.

C. P.



La chronique
de **Philippe Garnier**

LE ROMAN DU MOIS

Terre sans fin

Peut-on se perdre dans un monde saturé de trajets balisés?
Dans ce roman, la longue route qui traverse la Patagonie
devient le lieu de toutes les errances.

Patagonie route 203 / Eduardo Fernando Varela /
Trad. de l'espagnol F. Gaudry / Métailié / 368 p. / 22,50 €



« **V**ous continuez tout droit, le jeudi vous tournez à gauche et à la tombée de la nuit tournez encore à gauche, tôt ou tard vous allez arriver à la mer »: tel est le conseil que donne à Parker un ouvrier qui travaille sur le bord de la route 203.

D'un côté, la cordillère argentine avec ses vallées d'arbres fruitiers; de l'autre, l'océan Atlantique où le bateau attend sa cargaison de fruits de contrebande. Entre les deux, l'interminable plaine de Patagonie qui tient lieu à Parker d'horizon, d'enfer et d'idéal, et qu'il parcourt depuis des années à bord de son camion. « *Le paysage était un tourbillon parcimonieux qui avalait tout et vidait la conscience de ceux qui le traversaient* », écrit Eduardo Fernando Varela. Les routiers qui s'y aventurent perdent peu à peu le sens du temps et la perception de l'espace, ou plutôt circulent, à leurs risques et périls, dans l'élasticité d'un espace-temps où leur vie psychique se trouve comme suspendue.

Sur une planète saturée de trajets qui vont d'un point à un autre – qu'il s'agisse d'avions, de camions ou de données numériques –, est-il encore possible de s'égarer? *Patagonie route 203* nous en propose le mode d'emploi. Au cours de cette traversée qui n'en finit jamais, les épisodes naissent comme des hallucinations burlesques aussitôt avalées par le néant. On croise un journaliste parti à la recherche d'un sous-marin allemand de la Seconde Guerre mondiale. On évoque les mauvaises rencontres, comme celle des « *Trinitaires* », descendants d'anthropophages autochtones et possédés par les âmes des marins conquistadors. D'une avarie de moteur découle une étape forcée dans un village perdu, puis c'est une fête foraine improbable et, enfin, une femme, d'une surprenante beauté, qui tient le stand du jeu de massacre. Cette femme, Maytena, exerce sur Parker l'attraction d'un mirage. Elle « *déplace l'axe de son orbite, altère la précision de ses instruments de navigation, dévie sa trajectoire* ». Est-ce la fin du voyage? Non car cette traversée n'a, en réalité, ni point de départ ni destination finale. Comme dans ces grands livres que sont *Sur la route*, de Jack Kerouac, ou *Un épisode dans la vie du peintre voyageur*, de Cesar Aira, elle se dilate dans un interminable « *espace du milieu* ». Elle nous rend la planète un peu plus étrange, plus hostile, mais, en définitive, plus habitable.

Devons-nous revoir
intégralement notre
pensée sociale et politique
pour faire face au
dérèglement climatique?
Non, répond le philosophe
Serge Audier dans son
dernier livre, car l'idéal
politique républicain offre
de précieuses ressources
pour incorporer les
problématiques
environnementales.
Par **Octave Larmagnac-Matheron**

Écologie: table rase ou table ouverte?

● **La Cité écologique.
Pour un éco-
républicanisme /
Serge Audier /
Sciences humaines /
La Découverte /
752 p. / 28 €**



La « Modernité » est-elle responsable de la crise écologique? Oui, répond en chœur la quasi-totalité des penseurs de l'écologie: la Modernité porte en elle une idéologie de « domination prométhéenne et instrumentale » de la nature. En exaltant la marche irrépessible du progrès, elle a donné naissance au productivisme industriel et capitaliste – à grand renfort de techniques toujours plus performantes d'exploitation. En valorisant la liberté des hommes, elle a nourri un individualisme toujours plus débridé, égoïste, déraciné et insensible au sort de la planète. En se revendiquant de l'humanisme, enfin, elle a conduit à l'émergence d'une vision anthropocentrique du monde dans laquelle seul compte le destin de l'Homme. Le constat semble imparable. Et la réponse inévitable: nous devons faire « table rase » de cet héritage qui, de la Renaissance aux Lumières, nous transforme en prédateurs de la Terre.

« Doit-on et peut-on repartir de zéro, tout réinventer – nos catégories, nos façons d'agir et de faire société? ». *La Cité écologique*, le dernier ouvrage de Serge Audier, passionnant de détails historiques et de subtilité théorique, prend le contre-pied de cette opposition trop binaire pour être honnête. La modernité, en effet, n'est pas « monolithique »; elle possède au moins deux significations qui, si elles ont presque toujours été confondues, n'en sont pas moins distinctes: « D'une part, le projet d'autonomie individuelle et collective, et, d'autre part, le projet de

3 NOTIONS CLÉS

AUTONOMIE INTERDÉPENDANTE

Autonomie et dépendance ne s'opposent pas. Nous dépendons toujours des autres hommes d'une manière ou d'une autre. La prise de conscience écologique dévoile désormais notre dépendance à l'égard des autres vivants. L'enjeu du politique est que ce réseau d'interdépendance ne se transforme pas en aliénation pour certains hommes.



SOLIDARITÉ COOPÉRATIVE- CONFLICTUELLE

**L'homme est un être relationnel,
et non une monade individuelle :**

il entre dans le monde en situation de dette à l'égard de la société et de la Terre. La solidarité – au sens littéral, le fait de tenir les uns aux autres – est donc une réalité avant d'être une valeur. Toute action politique doit prendre en compte cette intrication des existences humaines et non humaines. Ce qui n'exclut en rien le conflit : la solidarité n'est pas une harmonie préétablie qui exclurait les affrontements et les divergences d'intérêts.

ÉCO- RÉPUBLICANISME

**C'est le nom qu'Audier donne
à son projet politique.**

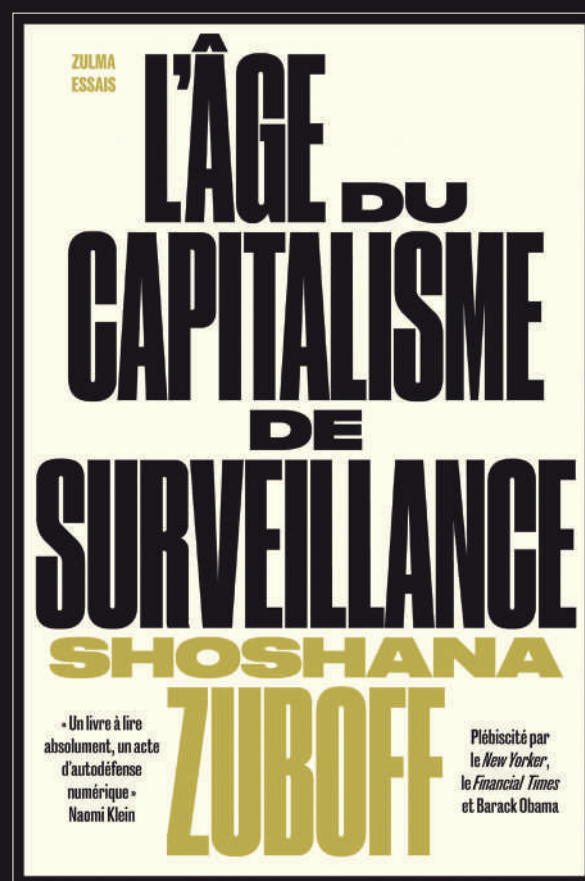
La République, *res publica*, n'est pas seulement une idée : elle est aussi une réalité concrète, dont la survie dépend de conditions environnementales. Se préoccuper de la « chose publique » implique donc, à l'heure de la crise climatique, de faire une place aux autres vivants dans les débats sur l'intérêt général. C'est par cette discussion que chaque citoyen peut développer sa vertu civique et écologique.

maîtrise rationnelle du monde ». Le second est évidemment porteur de destruction. Cependant, le premier est parfaitement légitime. Il fonde d'ailleurs l'idéal politique des Lumières : l'établissement d'une République – le régime de la « chose commune » et de « l'intérêt général ».

Tout l'objectif d'Audier consiste justement à concilier cet idéal républicain d'autonomie avec l'exigence écologique. À ses yeux, le républicanisme doit « s'hybrider » avec la pensée écologique pour donner naissance à des dispositifs « mixtes » (« service civique écologique », « quasi-propriétés socialisées », etc.). Le cadre républicain est même, selon Audier, le seul pertinent pour faire face à la crise environnementale, car il repose sur une « recherche toujours précaire d'un intérêt général » qui est et doit rester « ouverte ».

C'est en effet parce que le « bien commun » y est objet de disputes, de négociations, de délibérations jamais définitives que la République, depuis ses origines censitaires, a pu inclure au fil des siècles les pauvres, les femmes, les personnes racisées... et peut-être demain les êtres non humains qui composent aussi l'espace commun de nos existences et possèdent leurs propres intérêts. Non que ces créatures doivent être considérées comme des personnes à l'égal des hommes – Audier insiste sur la « spécificité du monde humain » – ; il est cependant impératif, à ses yeux, de reconnaître « la diversité et l'hétérogénéité des êtres » et leur « interdépendance ». À vrai dire, nous y sommes déjà habitués, car la République se fonde sur la pluralité humaine et la conflictualité des intérêts. Le passage à la « cité écologique » s'apparente alors à un « élargissement » nuancé de notre héritage politique, plus qu'à un grand chambardement.

Une mise à nu vertigineuse de l'économie numérique



*Révolutionnaire, magistral,
alarmant, alarmiste,
déraisonnable... Inratable.*

The Financial Times

ZULMA ESSAIS
Tout un monde d'idées

www.zulma.fr

La force du jeune âge

Devenir Beauvoir / Kate Kirkpatrick / Trad. de l'anglais C. Meyer / Préface M. Garcia / Flammarion / 576 p. / 26 €



Aussi surprenant que cela puisse paraître, les travaux biographiques consacrés à Simone de Beauvoir ne sont pas légion. Il faut regarder du côté des Anglo-Saxons pour trouver son bonheur. Et encore, les ouvrages signés de l'Américaine Deirdre Bair et de la Britannique Toril Moi sont épuisés. Comme si Beauvoir, ou du moins sa vie, n'inspirait pas plus la curiosité que cela. Après tout, ne connaît-on pas les moindres détails de la vie de celui que l'on présente à la fois comme son compagnon et inspirateur, Sartre? Et par extension, de la sienne? Par ailleurs Beauvoir ne s'est-elle pas elle-même chargée de la tâche dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge* ou *La Cérémonie des adieux*? Mais quelle que soit l'ambition de son entreprise autobiographique, Beauvoir n'a pas tout dit. Kate Kirkpatrick la soupçonne même d'avoir minimisé son rôle de philosophe, pour privilégier l'image d'une femme de lettres plus conforme à la tradition française. C'est tout l'intérêt de la biographe britannique (et oui, encore): montrer que Beauvoir, loin de raccrocher le wagon existentialiste initié par Sartre, formulait dès ses jeunes années une philosophie des valeurs pensées sous l'angle du devenir. C'est son débat intérieur avec la foi qui amorce la réflexion. Comment Dieu peut-il accepter qu'une partie de l'humanité doive renoncer à ses droits pour n'endosser rien d'autre qu'un destin domestique? Comment n'est-Il pas intervenu pour sauver sa meilleure amie Zaza d'une mort injuste, alors qu'elle se démenait pour faire un mariage d'amour avec Maurice Merleau-Ponty? La perte de la foi mène Beauvoir à s'interroger sur le sens profond de son existence: « *L'acte, c'est l'affirmation de nous-même* », « *Est-ce que nous-même n'était pas avant l'acte* », « *Deviens qui tu es? Connais-toi toi-même? Vois-toi toi-même?* » écrit-elle dans ses carnets à l'âge de 19 ans. Autant de prémisses à la formule qui fera le succès de Sartre et de l'existentialisme après la guerre: « *L'existence précède l'essence*. » Sartre a lui-même reconnu la fécondité de leurs discussions pour l'élaboration de sa propre pensée. Ce qui n'a pas empêché lecteurs et commentateurs de toujours accorder à Beauvoir une place secondaire dans l'ordre de la pensée – le supplément littéraire du *Times* va jusqu'à la qualifier, encore en 2001, de simple « *esclave sexuelle de Sartre* ». Le deuxième sexe lui a accordé une place de choix dans le champ du féminisme. Reste celui de la philosophie, que la biographie de Kirkpatrick tente de lui faire définitivement conquérir.

● Victorine de Oliveira

Passionnément soi-même

La Liberté intérieure. Une esquisse / Claude Romano / Le bel aujourd'hui / Hermann / 100 p. / 14 €



Voici une « *esquisse* » sur un sujet si ample qu'il mériterait une fresque. En une centaine de pages denses, sans envolées lyriques ni confessions intimes, Claude Romano brosse les contours de la liberté intérieure comme autonomie, celle qui ne dépend que de nous. Le livre bataille contre une conception qui traverse toute l'histoire de la philosophie, qui associe la liberté à une maîtrise, à un contrôle de soi sur soi. Cette idée commence avec les Grecs pour lesquels la raison doit l'emporter sur les passions; elle se module jusqu'à l'époque contemporaine, où, chez Sartre par exemple, la liberté se conquiert sur fond d'un choix, d'une grande décision héroïque. Comme dans sa somme *Être soi-même* (Folio essais, Gallimard, 2019), Romano rejette un tel volontarisme. Pourquoi? Souvent, les zéloteurs de la création de soi estiment qu'il est nécessaire de s'arracher à sa propre nature. La liberté reviendrait à hiérarchiser, voire à refouler ses désirs, ses tendances profondes. L'auteur, lui, entend réhabiliter la sphère de l'affectivité: lorsqu'une question existentielle nous taraude, il s'agit de mettre en balance des critères objectifs (est-ce opportun, est-ce moral?) et des critères plus subjectifs (est-ce que cela me correspond?). Quand les deux pôles d'égale dignité de la raison et de la sensibilité se rejoignent, quand les tempêtes sous un crâne cessent, se manifeste alors la liberté intérieure. Loin de se décréter, celle-ci se cherche, donc, et c'est dans le plein « *accord avec soi-même* » qu'elle se trouve. Reste ensuite à se lancer...

● Martin Duru

Qui suis-je?

L'Identité. Dictionnaire encyclopédique / Jean Gayon (dir.) / Folio essais / Gallimard / 848 p. / 12,90 €



Sur la scène publique, l'identité fait bloc: en son nom, on se groupe entre semblables, on tranche entre des « nous » et des « eux », on invoque des origines fixes; ou bien, l'identité est présentée comme un moi cohérent et déjà là qu'il s'agit pour l'individu de découvrir et de cultiver. Il était temps de redonner du mouvement à cette belle question: qui suis-je? Et de croiser les disciplines car toutes – philosophie, sciences de la nature, médecine, neurologie, psychologie, littérature et sciences du langage – se savent insuffisantes à donner à l'identité une seule définition. Elle touche à l'altérité (qu'est-ce qui fait de cet être un être semblable ou différent d'un autre?) et au changement (en quoi le navire de Thésée dont toutes les pièces ont été remplacées une fois rentré au port est-il encore le navire de Thésée?). En 2012 s'est ouvert autour du « qui suis-je? » un programme de recherches interdisciplinaires dont les travaux ont été édités sous l'égide du philosophe des sciences Jean Gayon (mort en 2018). Il lui a donné la forme de ce petit bloc de papier à la portée de toutes les bourses. De l'ADN à la Voix en passant par l'Anonymat, le Clone, l'Essence et l'Existence, l'Inconscient et les Papiers d'identité, ce dictionnaire encyclopédique permet à la fois de s'y retrouver et de s'y perdre. Et c'est tant mieux!

● C. P.

Le chant d'une vie

Mon livre d'heures / Frans Masereel / Préface Tardi / Présentation S. Dégardin /
Éd. Martin de Halleux / 224 p. / 24 €



Attention chef-d'œuvre! Publié en 1919, ce roman « sans paroles », constitué de 165 bois gravés en noir et blanc, est éblouissant. Il s'inspire des livres d'heures du Moyen Âge, ces recueils de prières liées aux moments de la journée. Pourtant, ce roman graphique n'a rien d'édifiant. Il raconte les déambulations d'un personnage, sorte d'*alter ego* de Masereel, dans une grande ville moderne où il croise prostituées et bourgeois, fraternise avec les ouvriers en lutte, joue avec les enfants, participe aux travaux des uns, partage un repas avec les autres, embarque pour l'Afrique sur un paquebot avant de se retirer dans une forêt pour communier avec la nature et y trouver la mort. Graveur, peintre et illustrateur belge proche de l'expressionnisme, anarchiste libertaire et antimilitariste, compagnon de route du communisme, ami de Romain Rolland, de Stefan Zweig et de Thomas Mann, Frans Masereel (1889-1972) préfigure le *Voyage au bout de la nuit* (1932) de Céline autant que le *Maus* (1980) d'Art Spiegelman. Mais il parvient à saisir « l'esprit dangereux, le génie et les remous psychiques de notre époque » (Zweig) par la seule force d'un peu d'encre de Chine versée sur du bois gravé. Thomas Mann louait « un film muet en noir et blanc, sans textes ». Mais, comme le souligne le dessinateur Tardi dans sa belle préface, ce film muet a une « bande-son extraordinaire » : bruit assourdissant des locomotives, brouhaha des cafés, manifestations des ouvriers, souffle du désir et du vent dans les arbres. Sans compter le bruit du silence. Dans *Les Voix du silence*, justement, André Malraux fait de l'œuvre d'art moderne, celle que le musée a privée de sa fonction religieuse, l'émanation d'un nouveau chant, « le chant où les esthétiques, les rêves et même les religions ne sont plus que les livrets d'une inépuisable musique ». La force prodigieuse de l'œuvre de Masereel est de donner à entendre cette musique.

● Martin Legros

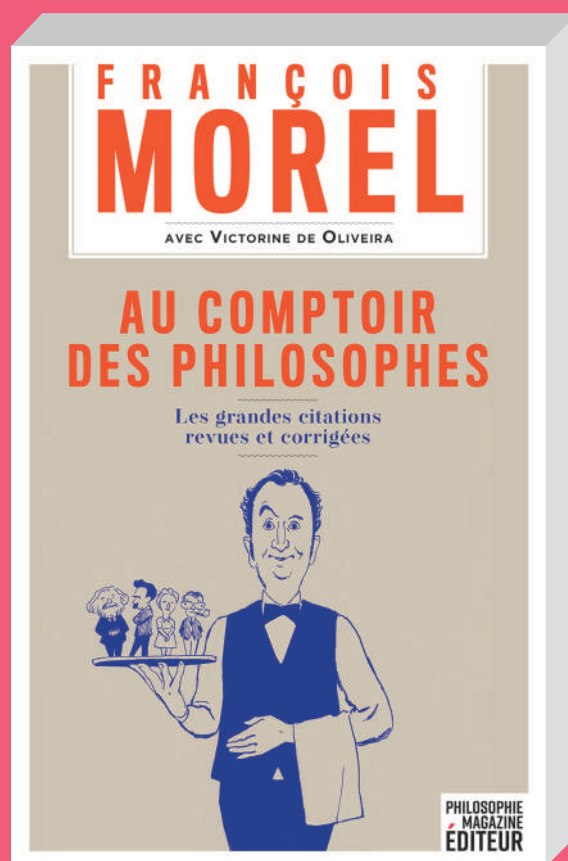
Homo numericus

L'Ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun / Éric Sadin / Grasset /
352 p. / 20,90 €



C'est la qualité philosophique d'Éric Sadin de prendre au sérieux l'expérience numérique. Facebook, Twitter, Instagram, etc., ne sont pas pour lui des gadgets : ils forment la « nouvelle psyché des individus » en leur promettant la puissance d'être lus et entendus par le monde entier. Ils sont donc, de même qu'Internet, une parfaite réponse à la frustration de reconnaissance ou au sentiment d'être dépossédé de pouvoir politique : « Personne ne parle de moi, alors je parlerai pour moi. » Mais le prix à payer est lourd, avertit Sadin : on aboutit à « la représentation boursouflée de soi ». À l'ère de l'individu tyran, chacun se promet continuellement au point de rejeter toute autre loi que la sienne. L'individu tyran est par nature « *do-it-yourself* » et « *ingouvernable* ». Se rêvant Roland Barthes, le philosophe examine ainsi les mythologies d'aujourd'hui (la trottinette, le *selfie*...) pour en faire autant de signes de ce nouvel esprit du temps qu'il n'est pas le seul à avoir détecté. Au premier abord, c'est savoureux. Mais #MeToo, le postcolonialisme, la GPA ou même le djihadisme, tout devient la preuve de l'individu tyran... au risque d'affaiblir la thèse. Dommage.

● Nicolas Gastineau



François Morel s'attaque à la philosophie. Il affronte à mains nues les citations célèbres de Socrate, Camus, Judith Butler, Nietzsche ou Simone Weil. Il les tord, les décortique, les détourne et les renverse, jusqu'à les rendre méconnaissables. Victorine de Oliveira passe derrière lui et remet les morceaux, et aussi les idées, en place. Voici donc à la fois un traité de déconstruction et de reconstruction philosophique.

Le recueil des chroniques de François Morel pour *Philosophie magazine*, revues et corrigées !

En librairie le 12 novembre

Vous pouvez aussi le commander
sur philomag.com

**PHILOSOPHIE
MAGAZINE
ÉDITEUR**

Ceci n'est pas une pipe

Le Cinéma intérieur. Projection privée au cœur de la conscience / Lionel Naccache / Odile Jacob / 240 p. / 22,90 €



Nous ne percevons pas le réel mais une projection construite en grande partie par notre propre cerveau : c'est ce que démontre le neurologue Lionel Naccache, dans la suite de ses travaux sur le fonctionnement cérébral de la conscience. Si vous voyiez vraiment ce qui s'imprime sur vos rétines, explique-t-il, vous ne tiendriez pas une minute. Vous verriez des séries rapides et saccadées de petits bouts d'images fixes, confuses, parfois monochromes. Les objets clignoteraient à toute allure et apparaîtraient comme déliés, isolés dans l'espace. Bref, un enfer. Fort heureusement, notre cerveau fabrique du continu avec du « discret » (série d'objets distincts). Il colorie, invente, stabilise, échantillonne, corrige, efface, crée et interprète ce que nous nommons (à tort, donc) la réalité. Nos méninges projettent une « fiction » : « Lorsque je perçois une pipe, résume Naccache, ce n'est pas d'elle que j'ai conscience, mais de sa représentation élaborée par mon cinéma intérieur. » Nous ne nous en rendons pas compte, parce que le film, avouons-le, est vraiment bien fait. En nous emmenant pas à pas dans la salle de montage de notre boîte crânienne, le neurologue en démonte les mécanismes. Ils ne concernent pas seulement notre perception visuelle mais dévoilent le fonctionnement des autres sens, de la mémoire, « garante de la continuité de notre identité subjective », et même du « flux de notre conscience ». Les yeux sont bien le miroir de l'âme ! ● **Charles Perragin**

Il était une mauvaise foi

Un tout autre Sartre / François Noudelmann / Blanche / Gallimard / 208 p. / 18 €



De Sartre, on a l'image du philosophe engagé sur tous les fronts, prompt à écrire articles et tribunes pour défendre aussi bien la cause des ouvriers que celle de militants indépendants. C'est le Sartre public et médiatique. Derrière cette façade, François Noudelmann débusque toutefois maintes contradictions. C'est qu'il aime à pointer les hésitations, les incohérences et les bizarreries qui émaillent l'œuvre et la vie des philosophes, même les plus rigoureux. L'idée n'est pas tant de dénoncer une sorte de « faites ce que je dis, mais pas ce que je fais » que de montrer que la pensée s'accommode toujours de petits arrangements et qu'elle naît de réajustements permanents. Ainsi Sartre joue-t-il parfois un « rôle de composition », un « rôle à contre-cœur », même dans ses interventions les plus enflammées, la préface explosive aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon étant un cas typique d'écriture excessive influencée par la culpabilité d'appartenir malgré tout au camp des colons. Sans parler des interventions sartriennes parfois davantage motivées par le besoin pressant de retrouver une maîtresse que par la noblesse de la cause. De ce portrait, Sartre ne ressort pas toujours grand. Mais les statues gagnent parfois à être déboulonnées – disons que moins de superbe ne nuit pas à un peu d'humanité. ● **V. d. O.**

Œuvre de mémoire

La Grâce et le Progrès / Élisabeth de Fontenay / Stock / 144 p. / 18 €



« **C**et essai expose un refus des absolutismes : celui même de l'égalité, du peuple et de l'universalisme qui ont fondé la Révolution française », affirme la philosophe Élisabeth de Fontenay. Elle mène cette réflexion critique à partir de la mémoire refoulée des massacres perpétrés sous la Convention (1793-1796) contre les Vendéens, qu'elle refuse de ne laisser qu'à l'extrême droite. Cette terrible contradiction fracture dès son commencement la République et la rend réfractaire à la multiplicité des singularités. Élisabeth de Fontenay s'appuie sur les récits des guerres de Vendée des deux grandes figures républicaines du XIX^e siècle : l'historien Jules Michelet et Victor Hugo dans son roman *Quatrevingt-treize*. Elle cherche à comprendre pourquoi elle ne trouve dans le « roman national » de Michelet, qui voyait pourtant dans la Terreur une « plongée dans les eaux froides de la mort », aucune pitié pour cette « France égarée de l'Ouest ». Tandis que Hugo met en scène avec « tendresse » le déchirement de ses personnages entre leurs origines et leurs convictions. La probité de la philosophe frappe. Elle implique dans sa pensée sa fidélité à son père (grand résistant, elle-même ayant par ailleurs été élevée dans les collèges catholiques de l'Ouest) et à son attachement à la République française. Au cœur de ses interrogations – quand l'universalisme se confond-il avec l'intolérance ? de quelle histoire sommes-nous les héritiers ? – se trouve une inquiétude. L'idéal républicain ne pouvant plus être porté par le souffle du progrès qui inspirait Hugo et Michelet, qu'en reste-t-il si la République ne sait reconnaître, depuis ses débuts, ni deuil ni dette à l'égard de ses minorités ? ● **C. P.**

De mâle en pire

Et l'évolution créa la femme / Pascal Picq / Odile Jacob / 464 p. / 22,90 €



Violences sexuelles et domestiques, contrôle du corps féminin... Comment expliquer que la « coercition sexuelle » exercée par les mâles soit si répandue chez les humains ? Selon le paléanthropologue Pascal Picq, il faut remonter aux origines, donc s'intéresser aux singes. Son essai fourmille de détails sur les primates, depuis les lémuriens vivant dans un joyeux matriarcat jusqu'aux masculinistes Hamadryas. Se revendiquant de Darwin, Picq montre que *Sapiens* aurait pu évoluer vers un autre modèle, comme celui des bonobos égalitaires. Violence et masculinité ne vont donc pas de pair : il existe un jeu des possibles dû aux mécanismes de variation, d'où se dégagent tout de même quelques constantes. Par exemple, plus les femelles élèvent seules leurs petits, plus la coercition sexuelle est forte ; en revanche, les violences ne sont pas fonction de la taille des mâles. Alors, pourquoi notre espèce est-elle devenue si machiste ? Faute de traces, Picq ne peut qu'ouvrir un champ de recherches encore peu exploré. Mais en faisant valoir une approche phylogénétique scientifique, il renvoie un peu vite les travaux de l'anthropologie sociale sur la domination masculine à des hypothèses « non testables ». Reste ce constat : au regard de ce que l'on sait des sociétés préhistoriques, les civilisations sont, elles aussi, « les meilleures ennemies des femmes ». ● **Ariane Nicolas**

La référence

Le Corps et ses raisons / Jean Starobinski /
La bibliothèque du XXI^e siècle / Seuil / 544 p. / 26 €



La sensibilité fut, de bout en bout, le sujet qui passionna le philosophe suisse Jean Starobinski (mort en 2019). C'est pourquoi Rousseau fut, parmi les auteurs des Lumières qu'il étudia, celui qui l'inspira le plus. On savait que l'historien des idées avait été médecin – et son grand livre

L'Encre de la mélancolie est une exploration aussi littéraire que médicale puisqu'y est publiée une partie de sa thèse de psychiatrie. Mais on le lisait comme un amoureux de la littérature qui avait touché à la médecine dans une vie antérieure. Ce volume de ses textes sur la médecine, écrits entre 1950 et 1980 et rassemblés sous son contrôle, vient rappeler que Jean Starobinski n'eut qu'une seule et grande vie intellectuelle et que, s'il opta professionnellement pour les études littéraires en 1958, il ne cessa jamais d'être médecin. C'est ainsi que la sensibilité est au cœur de son œuvre.

En choisissant pour titre *Le Corps et ses raisons*, il déplace sur le corps ce que Pascal disait du cœur : « *C'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours.* » Il observe les rationalités croisées de la médecine et de la littérature, par exemple sur l'origine de la semence avec Montaigne, la chlorose (anémie) dans les romans du XIX^e siècle et, bien sûr, la critique de l'imposture médicale chez Molière... Starobinski ne cesse pas pourtant d'être un rationaliste – dans plusieurs de ces textes, il fustige le charlatanisme des médecines parallèles et repère dans ce retour de la pensée magique le revers du narcissisme exacerbé que suscite une préoccupation sanitaire ultra-médicalisée. Il relit Plin l'Ancien, Galien, Bachelard et surtout Canguilhem et Merleau-Ponty avec lesquels sa pensée est en dialogue. De Merleau-Ponty, il reprend la réflexion sur « *le corps propre* » et la présence au monde comme « *certitude sensible* » venue du corps. Dans un très bel article « *Le philosophe couché* », Starobinski médite sur le tact intérieur, cette « *sensibilité qui nous fait percevoir l'intérieur de notre corps* ». Il la lit dans la mort de Socrate, les sensations du narrateur « *couché de bonne heure* » chez Proust, l'extase lors du Rêve de d'Alembert chez Diderot et les explorations solitaires des profondeurs du corps chez Michaux : « *Le monde extérieur, auquel la technique moderne impose son ordre et ses désordres, est devenu agressif, décevant, inhabitable, conclut Starobinski. Il reste, à l'intérieur de nous, un monde sauvage [...] où nous avons le sentiment de retrouver intacte une nature première.* »

● C. P.

LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

1. ÉTIENNE KLEIN / **LE GOÛT DU VRAI** / TRACTS-GALLIMARD

2. GEOFFROY DE LAGASNERIE / **SORTIR DE NOTRE IMPUISSANCE POLITIQUE** / FAYARD

3. RAPHAËL ENTHOVEN / **LE TEMPS GAGNÉ** / L'OBSERVATOIRE

4. BARBARA CASSIN / **LE BONHEUR, SA DENT DOUCE À LA MORT** / FAYARD

C'est une très poétique autobiographie philosophique qu'offre l'académicienne. Poétique, c'est-à-dire qui croit à la puissance du langage. Elle était jeune philologue lorsqu'elle assistait au séminaire du Thor entre René Char et Martin Heidegger. Des éclairs de phrases enfouies dans sa mémoire ponctuent le récit de son parcours personnel et intellectuel, en passant de la vie à la pensée. Ce tissage du multiple ressemble bien à cette philosophe réfractaire à l'unicité de la Vérité. C. P.

5. ANDRÉ COMTE-SPONVILLE / **DICTIONNAIRE AMOUREUX DE MONTAIGNE** / PLON

6. BAPTISTE MORIZOT / **RAVIVER LES BRAISES DU VIVANT** / ACTES SUD

7. BARBARA STIEGLER / **DU CAP AUX GRÈVES** / VERDIER

8. YUVAL NOAH HARARI / **SAPIENS** / ALBIN MICHEL

9. GEORGES VIGARELLO / **HISTOIRE DE LA FATIGUE** / SEUIL

10. BAPTISTE MORIZOT / **MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT** / ACTES SUD

11. MICHEL ONFRAY / **LA VENGEANCE DU PANGOLIN** / ROBERT LAFFONT

12. PAUL B. PRECIADO / **JE SUIS UN MONSTRE QUI VOUS PARLE** / GRASSET

13. JARED DIAMOND / **BOULEVERSEMENT** / GALLIMARD

14. FRÉDÉRIC LENOIR / **VIVRE ! DANS UN MONDE IMPRÉVISIBLE** / FAYARD

15. EDGAR MORIN / **CHANGEONS DE VOIE. LES LEÇONS DU CORONAVIRUS** / DENOËL

Source : DataLib/Adelc (www.datalib.net), d'après un panel de 137 librairies indépendantes. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).

O
Musée de
l'Orangerie

GIORGIO DE CHIRICO LA PEINTURE MÉTAPHYSIQUE

16.09-14.12.20



RÉSERVATION
À L'AVANCE
OBLIGATOIRE
musee-
orangerie.fr

Avec
le généreux
soutien de

Hogan
Lovells

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

EPMO

HAMBURGER
KUNSTHALLE

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

PARIS
PREMIÈRE

LE FIGARO

Le Point

Inrockuptibles

philosophie

BILLETS

fnac

musee-orangerie.fr

f t i

Giorgio De Chirico (1888-1978), *L'incertitude du poète*, 1913, huile sur toile, 106 x 94 cm, Tate. Purchased with assistance from the Art Fund (Eugene Cremetti Fund), the Carroll Donner Bequest, the Friends of the Tate Gallery and members of the public, 1985 © ADAGP 2020 ; Photo © Tate. Graphisme C. Lakshmanan, communication EPMO.

Par
Cédric Enjalbert



THÉÂTRE
IPHIGÉNIE

De Jean Racine / Mise en scène et scénographie : Stéphane Braunschweig / Aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (1, rue André-Suarès, Paris XVII^e) / Durée : 2h15 / Jusqu'au 14 novembre

Renaissance de la tragédie

Racine par temps de crise, voici une idée du metteur en scène Stéphane Braunschweig dont la réussite tient à son actualisation sans artifice. Le directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe dit avoir pensé à *Iphigénie* en voyant le « monde mis à l'arrêt » et les rues « figées dans un silence irréal », notre pouvoir rendu subitement impuissant par la force des aléas. Comme le roi Agamemnon dans ce drame inspiré d'Eschyle, nous voici confrontés à la difficulté d'agir librement lorsque tout nous échappe. En exigeant un sacrifice pour permettre le retour des vents et le départ des navires de guerre vers Troie, le devin Calchas met en effet le roi des Grecs face à un choix impossible : faire mourir sa fille Iphigénie ou cesser toute conquête. Accepter le sacrifice ou la paralysie. Le cœur de la tragédie repose ainsi sur des « faits qui excitent la terreur et la pitié », surtout lorsqu'ils « arrivent contre toute attente, et mieux encore lorsqu'ils sont amenés les uns par les autres », comme l'a écrit Aristote. La troupe dirigée par Stéphane Braunschweig donne

corps à cette fatalité édifiante – dans un décor limité à une scène surélevée tirée entre des rangées de chaises, disposées de part et d'autre, face à deux grands écrans reproduisant une mer d'huile. Imaginé durant le confinement, capable de répondre aux contraintes sanitaires, ce spectacle « covidocompatible » est interprété en alternance par deux équipes. Il s'agit non seulement de garantir un roulement mais aussi d'employer le plus grand nombre de comédiens dans une période économiquement difficile. Ce soir-là, Suzanne Aubert dans le rôle puissant d'Iphigénie et Claude Duparfait (*photo, à gauche*) dans celui tiraillé d'Agamemnon se distinguaient aux côtés d'Anne Cantineau en Clytemnestre, mère et épouse accablée, lançant ce cri magnifique : « Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ? » Cette question s'offre à nous dans sa puissance intacte : à quels sacrifices sommes-nous prêts ? À la différence de la tragédie, notre choix n'est cependant suspendu à aucune fatalité : nous avons heureusement troqué la résignation fatidique pour les choix politiques.

CINÉMA

L'AFFAIRE COLLINI

De Marco Kreuzpaintner / Avec Elyas M'Barek, Alexandra Maria Lara et Heiner Lauterbach / Durée : 2h03 / En salles le 18 novembre

Vrai ou juste ?

La justice peut-elle aller contre le droit ? En adaptant le roman de l'avocat et écrivain allemand Ferdinand von Schirach, Marco Kreuzpaintner porte à l'écran un dilemme classique de la philosophie politique et éthique. Le film débute par le meurtre du riche industriel Hans Meyer et le jugement du coupable, Fabrizio Collini, qui s'est rendu sans expliquer son geste. Il se poursuit avec un rebondissement improbable : l'avocat commis d'office du meurtrier s'avère être le petit-fils adoptif de la victime. Doit-il défendre l'accusé ? La crédibilité du scénario repose non pas sur sa vraisemblance mais sur la qualité de l'expérience de pensée, qui s'étoffe à mesure que le film avance. L'auteur emprunte aux grands ressorts dramatiques pour renvoyer dos à dos la justice comme sentiment et le droit, le devoir et la pitié familiale, la préservation du *statu quo* et la recherche de la vérité, parfois destructrice. Les questions fusent : faut-il juger l'histoire passée avec le regard du présent ? L'idée même de justice est-elle relative ? Des criminels innocentés par une loi inique restent-ils coupables ? Von Schirach multiplie les changements de perspective afin « d'élargir l'horizon », comme dit un personnage. Son sujet est né de la découverte d'une loi scandaleuse, adoptée en Allemagne en 1968 et formulée par Eduard Dreher, ancien nazi devenu haut fonctionnaire au ministère de la Justice : elle permet la prescription de nombreux crimes de guerre. L'histoire prend une dimension supplémentaire lorsqu'on apprend que le grand-père de l'auteur, Baldur von Schirach, fut lui-même un haut dignitaire nazi.





EXPOSITION

GIORGIO DE CHIRICO. LA PEINTURE MÉTAPHYSIQUE

Musée de l'Orangerie (Jardin des Tuileries-place de la Concorde, Paris 1^{er}) / Jusqu'au 14 décembre

La solitude des signes

« **M**étaphysique ». C'est l'adjectif philosophique choisi par Apollinaire pour qualifier la peinture de son ami Giorgio De Chirico. C'est aussi celui retenu pour la courte exposition qui lui est consacré au musée de l'Orangerie, à Paris. Elle témoigne d'une période de la vie de l'artiste, entre 1911 et 1918, dédiée à l'exploration d'une pratique qu'il dira lui-même attachée à « *l'abolition du sens en art* ». Né en Grèce, formé à l'Académie des beaux-arts de Munich, Chirico peaufine son talent en Italie et en France, où il formule un nouveau langage pictural. « *Soyons justes*, précise-t-il, *cette découverte revient au Polonais Nietzsche [sic], et si le Français Rimbaud fut le premier à l'appliquer dans la poésie, c'est votre serviteur qui l'appliqua pour la première fois dans la peinture.* » Très vite associé au jeune mouvement surréaliste – trop pour lui qui se considérait avant tout comme un peintre de tradition italienne et qui prônera ensuite « *un retour au métier* » contre l'avant-garde –, Chirico entend saisir ce qui se manifeste éternellement « *derrière l'écran inexorable de la matière* ». Il s'intéresse à la « *solitude des*

signes » déliés de leur signification usuelle créée par l'habitude. Il représente un monde des objets autonome, sorti des clous de la logique, comme il nous arrive de le vivre dans le rêve. L'exposition présente des œuvres témoignant de cette quête, prêtées par des grandes institutions, notamment américaines et britanniques, mais aussi par des collectionneurs privés. Dans *L'incertitude du poète (image)*, issu de la collection de la Tate à Londres, Chirico associe des régimes de bananes à l'aspect métallique à un buste de femme dans un décor immobile d'arcades italiennes néoclassiques, dans lequel le temps paraît suspendu. Il réitère dans *La Conquête du philosophe*, peint en 1914 et conservé à l'Art Institute de Chicago, en plaçant dans sa composition deux « *artichauts de fer* », qui lui sont apparus en songe. « *Dans le mot métaphysique, je ne vois rien de ténébreux*, précise le peintre. *C'est cette même tranquille et absurde beauté de la matière qui me paraît "métaphysique" et les objets qui, grâce à la clarté de la couleur et grâce à l'exactitude des volumes, se trouvent placés aux antipodes de toute confusion et de toute obscurité me paraissent plus métaphysiques que d'autres objets.* »

SAISIR LE MONDE

Un cycle de cinq conférences

THÉÂTRE DE CORNOUAILLE

QUIMPER

OCT 2020 > MARS 2021

Le Théâtre de Cornouaille propose un cycle de cinq conférences en écho de la saison 2020-2021

S'émouvoir devant la beauté de la nature

Alexandre Lacroix

LUNDI 12 OCTOBRE, À 19H

Et après la rupture ?

Claire Marin

LUNDI 16 NOVEMBRE, À 19H

Nos nouveaux rapports amoureux

Manon Garcia

LUNDI 11 JANVIER, À 19H

Gouverner sans manipuler

Jean-Claude Monod

LUNDI 08 FÉVRIER, À 19H

La musique à bras-le-corps

Bernard Sève

LUNDI 29 MARS, À 19H

En partenariat avec Philosophie Magazine

Renseignements / Réservations

02 98 55 98 55 | theatre-cornouaille.fr

Théâtre de Cornouaille
SCÈNE NATIONALE DE QUIMPER / CENTRE DE CRÉATION MUSICALE

NOVEMBRE

Les rendez-vous indiqués sont susceptibles d'être annulés ou reportés en raison des consignes sanitaires.

Jusqu'au 13/02/2021, Paris (3°)

TROP CLASSE!

Cette exposition propose un parcours interactif, ludique et pédagogique pour appréhender l'école autrement. Dans le cadre de cet événement, venez découvrir « Le Mobilab dans la place », pour permettre au plus grand nombre de « faire soi-même » et pallier la fracture du numérique.

En partenariat avec Philosophie magazine.

Maif Social Club: 37, rue de Turenne.
maifsocialclub.fr

Du 2 au 7/11, Marseille

SEMAINE DE LA POP-PHILOSOPHIE

La 12^e saison de cette manifestation, qui a pour thème « Zombie Theory », revient à Marseille. Au programme, conférences et projections des classiques du genre, de *Day of the Dead* à *Evil Dead II*. Catherine Portevin animera une rencontre avec Lionel Naccache, « Les zombies: un symptôme de l'épilepsie sociétale » (le 2/11, à 19h30, Théâtre national de La Criée, à Marseille). Martin Legros analysera avec Pierre Cassou-Noguès « Le virus de la distraction. Pourquoi des zombies en philosophie » (le 7/11, à 15h, conservatoire de Marseille, rencontre suivie d'une table ronde).

En partenariat avec Philosophie magazine.

Programme complet sur:
semainedelapopphilosophie.fr

Les 3 et 17/11 et 1/12, Internet

SENS ET NON-SENS DE LA VIE ÉCONOMIQUE

Ce séminaire en vidéocast de Michel Olivier dans le cadre du Collège international de philosophie interroge de grandes conceptions de la vie économique.

Lien d'inscription à retrouver sur:
intermedes.com/univers/5455-conferences-live.html

Les 3 et 17/11, Paris (15°)

POURQUOI LA MUSIQUE?

Quand Francis Wolff vous invite au Bal Blomet, ça ne se refuse pas! Le philosophe donnera ce

mois-ci deux conférences: le 3/11, « La musique et les émotions »; le 17/11, « La musique parle-t-elle de quelque chose? ».

À 20h, Le Bal Blomet: 33, rue Blomet.
balblomet.fr

Du 5 au 28/11, Nord (59)

CITÉPHILO

La 24^e édition de cette manifestation aura pour thème « Transmettre ». L'invitée d'honneur sera Mireille Delmas-Marty. Parmi les nombreux intervenants, Christian Laval, Pierre Dardot, Frédéric Keck, Bruce Bégout, Joëlle Zask, Maxime Rovère, Isabelle Stengers, Emanuele Coccia, Barbara Cassin, Barbara Stiegler, Alain Badiou, Felwine Sarr, Vinciane Despret, Sandra Laugier ou encore Bruno Latour.

En partenariat avec Philosophie magazine.

Programme: citephilos.org

Le 6/11, Paris (5°) et sur Internet

CITOYENNETÉ, ÉDUCATION, LAÏCITÉ

Dialogue entre Dominique Schnapper et Alain Seksig (visible également sur Zoom).

À 18h, université Paris-1-Panthéon-Sorbonne (amphi Michelet):

46, rue Saint-Jacques.

collegedephilosophie.blogspot.com

Les 6 et 7/11, Nantes (44)

QUESTION(S) D'ÉTHIQUE

Pour sa 6^e édition, cet événement aura pour thème: « L'éthique à l'épreuve de la pandémie ». Au programme: conférences et tables rondes, avec, entre autres, Frédéric Worms, Bertrand Baertschi, Axel Gosseries et Axel Kahn.

À partir de 14h, Le Lieu unique:

2, rue de la Biscuiterie.

lelieuunique.com

Du 10/11/2020 au 18/05/2021, Paris (13°)

COURS MÉTHODIQUE ET POPULAIRE DE PHILOSOPHIE

Reprise de ce cours avec, le 10/11, « Concepts de combat », par François Jullien; le 17/11, « Épidémie et guerre », par Patrick Hochart; et le 24/11, « La conversation », par Bernard Sève.

À 12h30, Bibliothèque nationale de France (grand auditorium):

quai François-Mitterrand.

bnf.fr

Le 12/11, Montreuil (93)

LA RÈGLE DU JEU, D'UN MONDE À L'AUTRE

Projection de *La Règle du jeu* (1939), de Jean Renoir. Conférence de Charles Bobant et discussion avec le public à l'issue du film.

À 20h30, cinéma Le Méliès:

12, place Jean-Jaurès.

maisonpop.fr

Le 14/11, Boulogne-Billancourt (92)

LA BEAUTÉ DE LA NATURE

Alexandre Lacroix animera cette conférence à destination des petits et des grands.

Carré Belle Feuille:

60, rue de la Belle-Feuille.

helloasso.com/associations/forum-universitaire-de-l-ouest-parisien

Les 14 et 15/11, Paris (15°)

AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR

Ce colloque célèbre le centenaire de la publication de l'ouvrage de Freud. Avec, notamment, Jocelyn Benoist et Jean Greisch.

Hôpital Necker: 149, rue de Sèvres.

psychanalyseextension.com/conference/au-delà-du-principe-de-plaisir

Le 16/11, Quimper (29)

ET APRÈS LA RUPTURE?

Conférence de Claire Marin animée par Cédric Enjalbert.

En partenariat avec Philosophie magazine.

À 19h, Théâtre de Cornouaille:

1, esplanade François-Mitterrand.

theatre-cornouaille.fr

Le 17/11, Paris (19°)

MANIPULER LE CLIMAT,

DERNIER REMPART CONTRE

LE RÉCHAUFFEMENT PLANÉTAIRE ?

Conférence du climatologue Roland Sférian.

À 19h, Cité des sciences et de

l'industrie: 30, avenue Corentin-Cariou.

cite-sciences.fr

Le 19/11, Paris (5°)

FRANTZ FANON, TRAJECTOIRE

D'UN HOMME ENGAGÉ

Table ronde avec Frédéric Ciriez, Romain Lamy et Magali Bessone.

À 19h, Institut du monde arabe

(salle du Haut-Conseil):

1, rue des Fossés-Saint-Bernard.

imarabe.org

Les 20 et 21/11, Paris (75) et sur Internet

FESTIVAL DES IDÉES

La 5^e édition de cet événement aura pour thème « Les nouvelles normalités ». « La crise sanitaire va-t-elle bouleverser nos vies? » « Faut-il fuir les grandes villes? » « Le monde va-t-il si mal que cela? » Ces questions animeront la vingtaine de rencontres prévues avec, notamment, Frédéric Worms, François Gemenne, Camille Brunel, Catherine Larrère, Valérie Chansigaud. À voir en direct sur la chaîne Web du festival.

En partenariat avec Philosophie magazine.

Programme: festivaldesidees.paris

PLUS QU'UN MAGAZINE, UN MOUVEMENT

SO PRESS ET ULULE
PRÉSENTENT

So good

LE MONDE MEILLEUR

LES AVENTURIERS DE L'ÉCOLOGIE : L'HEURE DE

LA GRANDE TRANSITION

DOSSIER

LA MODE
VERTE

JEANS

Quand la fringue la plus
polluante se réinvente

BASKETS

Le créateur de Veja
avoue tout

MODE IN FRANCE

Bientôt la fin des
délocalisations?

P.32

ENQUÊTE

LA FINANCE
PEUT-ELLE
ÊTRE CLEAN?

Eva Sadoun veut réconcilier
profit et écologie.

P.18

DES TAMPONS
ENFIN
ÉTHIQUES?

Un business
à 50 milliards
de dollars

P.56

RUTGER
BREGMAN

Après son best-seller
mondial, le dernier
optimiste est de retour

P.24

AU CŒUR
DES GANGS

AVEC JASON
MCBRIDE,
LE GRAND
FRÈRE ULTIME

P.14

LES MISÉRABLES
ET LES MINOTS

Après le succès de Ladj Ly, Kourtrajmé
et Marie-Antonelle Joubert
débarquent à Marseille

P.82

N°2

Ce mois-ci • Novembre •
Décembre 2020
MAGAZINE TRIMESTRIEL

L 13096 2-F-6,90 €-RD



REPORTAGE

LE VILLAGE LE PLUS ÉCOLO
DE FRANCE EST EN ALSACE!

P.64

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE PRESSE

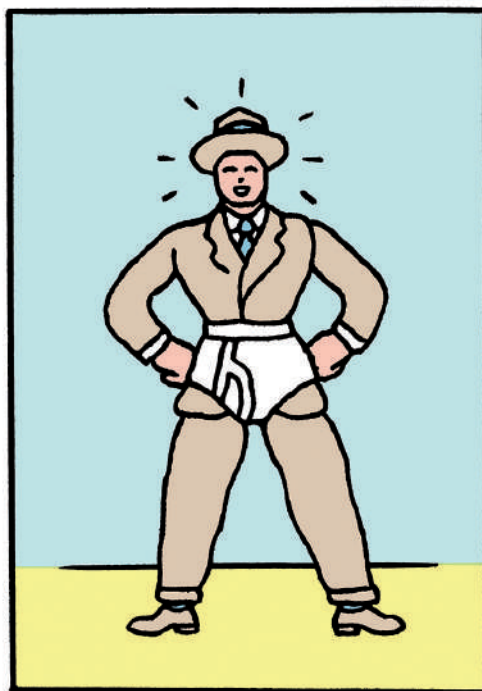
sogoodstories



Chronique
de **François Morel** *

CONSEIL N° 3

Portons un slip



L'obligation pour tous de porter un slip avait provoqué dans la population les réactions les plus diverses. Si la majorité des personnes com-

prenait les raisons qui avaient poussé les pouvoirs publics à imposer le port du slip, certains réfractaires n'entendaient pas baisser la garde sur ce qu'ils considéraient comme une atteinte insupportable à leur liberté individuelle. « Personne, jamais, ne m'obligera à porter un slip! » éructa, filmée en gros plan sur tous les écrans du monde, une chargée d'études marketing d'un grand groupe financier européen, tandis que le descendant d'une ancestrale famille écossaise expliquait doctement que depuis des générations, l'absence, sous le kilt, de tout sous-vêtement, était, à ses yeux, plus qu'une coutume, une culture.

Certains scientifiques exprimaient leurs réserves concernant le slip, craignant que la généralisation de son port, ne provoque un empoisonnement par inhalation de ses propres gaz.

La parole officielle n'avait que faire de ces atermoiements jugés réactionnaires.

« Le port du slip, selon le Premier ministre interrogé à l'Assemblée nationale, doit être la règle de base en lieu clos. » Coup de tonnerre! Saisissement! Stupéfaction! Les représentants de la nation étaient en ébullition.

« Je ne porte jamais de slips mais des culottes de peau, suis-je déjà, dans votre état liberticide, considéré comme un hors-la-loi? » interrogea lyriquement le chef de l'opposition.

« Sera-t-il possible d'ôter son slip, par exemple pendant son sommeil ou en compagnie de personnes proches et de confiance? » questionna posément une députée de l'Orne, tandis qu'un élu de l'Hérault, des sanglots dans la voix, ayant en charge une partie de la gestion du littoral du Languedoc-Roussillon – et notamment du Cap d'Agde – s'inquiétait pour l'avenir de sa région: « N'est-il pas envisageable d'imaginer, monsieur le Premier ministre, et je vous le demande solennellement, que certains endroits spécifiques puissent bénéficier d'une dérogation afin de ne pas porter atteinte à

la vie économique et sociale de toute une population? »

Les questions étaient nombreuses, la plupart à l'étude.

Certains mauvais esprits rappelaient qu'il n'y a pas si longtemps, on doutait, en haut lieu, de l'efficacité du slip. Une responsable politique avouait benoîtement qu'elle ne savait pas comment enfiler un slip, alors, expliquait-elle avec une fausse humilité, qu'« elle-même était ministre ».

Le personnel hospitalier, on s'en souvient, avait connu une pénurie de slips, alors que leurs bassins se situaient souvent à hauteur de malade.

La question sociale, évidemment, n'était pas en reste. Imposer le port du slip à tout le monde, partout et en tous lieux, d'accord, mais qui paierait la facture?

Certains, particulièrement optimistes, prédisaient qu'un jour futur, le slip serait rentré dans les mœurs et qu'on le commémorerait lors d'une gigantesque « fête du slip ».

Le présage était sympathique mais peu réaliste. ●

* Comédien et chanteur / Il tient une chronique le vendredi à 8h55 dans le 7-9 sur France Inter / Il fait paraître ce mois-ci le livre *Au comptoir des philosophes* (avec Victorine de Oliveira, Philosophie magazine Éditeur) qui réunit ses citations corrigées / Son spectacle *J'ai des doutes. Devos/Morel* est en tournée dans toute la France.

PARADOXE

Par **Adrien Barton**

DIXID

Votre oncle a toujours eu de petits airs de savant fou, mais il vous semble aujourd'hui encore plus agité qu'à l'habitude. À votre arrivée chez lui, vous le trouvez en grande contemplation devant deux briques : une première qu'il tient à la main et une autre posée au sol. « *Nous allons faire une expérience ! éructe-t-il. Positionne ta main un mètre au-dessus de cette brique au sol, et dis-toi que tu vas la laisser tomber dans trois secondes !* » N'osant même pas lui faire remarquer que vous ne pouvez pas lâcher la brique si elle n'est pas dans votre main, vous vous exécutez. Soudain, la brique vous saute dans la main, défiant la gravité !

« *Mais que s'est-il passé ?* » vous affolez-vous. Et votre oncle de répondre : « *J'ai inventé une machine à inverser le temps des objets physiques ! Normalement, le temps s'écoule de la même manière pour tous les objets que nous côtoyons. Mais dans quelques minutes, je vais mettre cette brique, que je tiens dans ma main, dans cette machine. La brique va alors remonter le temps et devenir cette brique que tu as trouvée au sol. Normalement, lorsqu'on lâche une brique au-dessus du sol, elle tombe, et l'énergie accumulée pendant sa chute se répand dans le sol. Ici, c'est bien ce qui s'est passé pour la brique inversée, mais à l'envers ; par conséquent, de notre point de vue, l'énergie du choc est remontée du sol dans la brique et l'a hissée jusqu'à ta main !* »

— *Mais attends... que va-t-il se passer si, finalement, tu changes d'idée et décide de ne pas mettre cette première brique dans la machine pour l'inverser ? Cela voudra-t-il dire que cette brique inversée ne pourrait en fait pas exister ?*

— *Eh bien... eh bien...* »

Saurez-vous sortir votre oncle de sa perplexité et donner une explication logiquement tenable ?

Dans cette expérience de pensée inspirée du film *Tenet* (2020) de Christopher Nolan, des objets avec des « lignes de temps » qui vont dans des directions opposées cohabitent. Même si elle peut sembler absurde, cette conception du voyage dans le temps est en fait bien plus logiquement cohérente que celle que l'on trouve dans beaucoup de fictions sur le sujet. En revanche, elle pose apparemment de sérieuses difficultés pour le libre-arbitre. Vu que la brique inversée existe bel et bien maintenant, il est impossible que votre oncle (ou, à défaut, une autre personne) décide de ne pas mettre la brique d'origine dans la machine dans son futur ! Et donc, il semble qu'il n'est pas libre de ne pas le faire.

Un tel univers semble requérir une « harmonie pré-établie » dictant les choix individuels présents à partir d'événements qui se produiront dans leur futur. Mais ce type de problème n'est pas entièrement nouveau en philosophie. En effet, si les lois de la physique sont ce que l'on appelle « déterministes », l'état de l'univers de demain – y compris celui de nos structures cérébrales – est complètement déterminé par l'état de l'univers aujourd'hui. Nos décisions futures seraient donc entièrement prédéterminées, et il semblerait qu'il n'y ait aucune place pour le libre-arbitre ! Pourtant, le débat sur l'existence du libre-arbitre fait rage, et l'école dite « compatibiliste » considère que celui-ci n'est pas incompatible avec le déterminisme. L'existence d'objets inversés ne serait donc qu'une difficulté de plus à résoudre pour l'approche compatibiliste. Pour finir, une question pour les plus perspicaces d'entre vous : dans son passé, comment votre oncle a-t-il réussi à trouver cette brique inversée ?

RÉPONSE

PHILO CROISÉS # 65

Par **Gaëtan Goron** / philocroises@philomag.com

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

Certains mots de la grille se réfèrent à des articles du numéro. Solution dans le prochain numéro.

Horizontalement

- I.** Être par la pensée, il en est persuadé. **II.** Sartre le fait mourir dans *Les Mouches*. **III.** Soleil d'Égypte. Ou loi Duflot 2. **IV.** Qui a eu très vite très chaud. **V.** Ce poète se la pète chez Platon. Corps au loin. **VI.** Cours avec marche. Planta le décor. **VII.** Dieu sémite. Se divertit. **VIII.** Ses Fleurs sont pleines de vers. 157 à Rome. **IX.** Cinquième corps chez Aristote. Avec le Covid-19, elles ont du travail. **X.** Français de cœur. La mère de Jésus dans le Coran. **XI.** Région agricole de Grèce.

Verticalement

- 1.** Pour Pascal, il permet d'oublier sa condition. **2.** La Terre vue d'en bas. Bataille place ce don sous le signe de la rivalité. **3.** Sa voix a de quoi vous faire chavirer. Cette hormone provoque l'ovulation chez la femme. **4.** Souverain

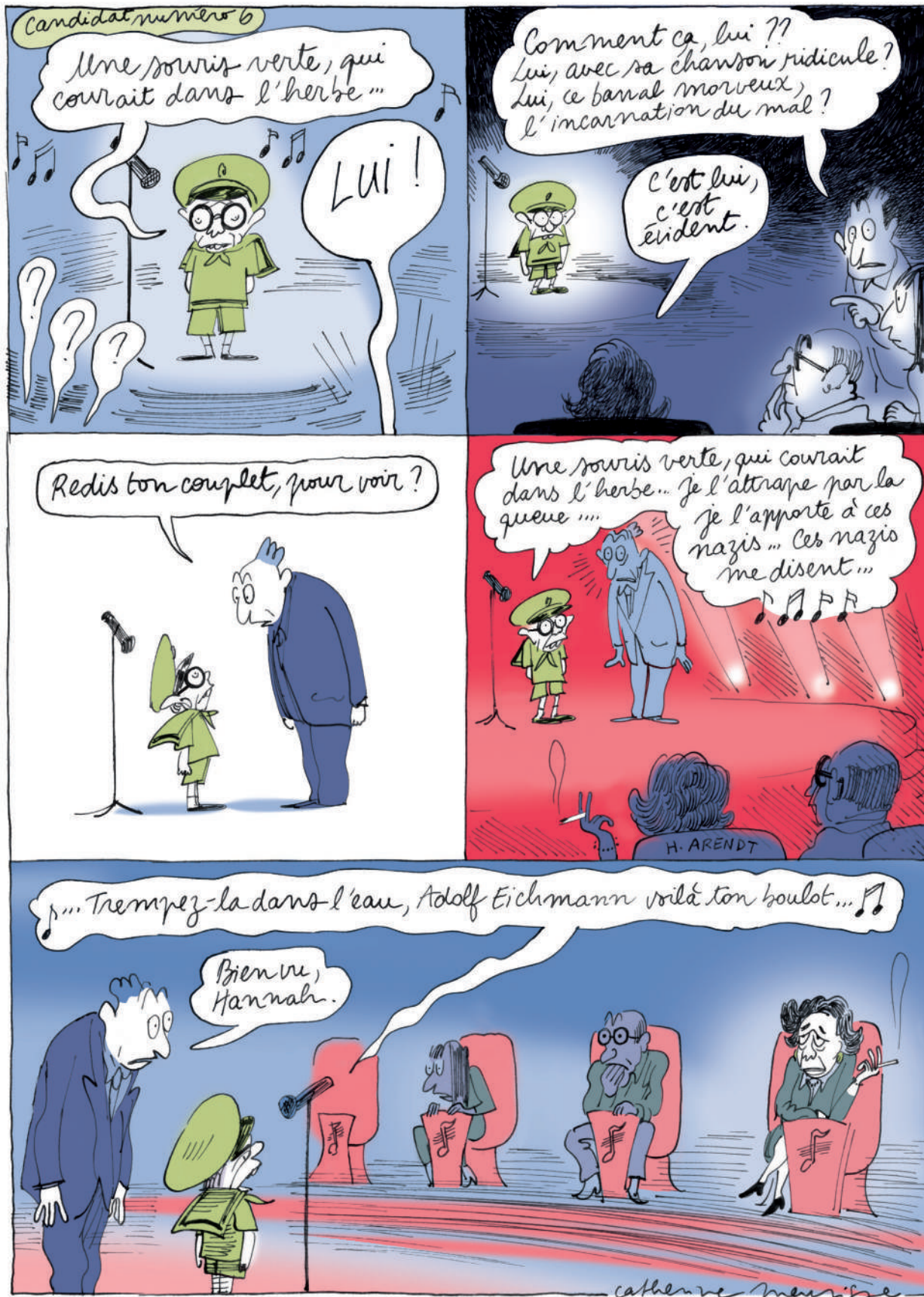
d'Europe de l'Est. Elle travaille en terre à délits. Fleuve du nord-ouest de l'Allemagne. **5.** Qui, au son, n'a pas la foi. L'âme à la machine. Teintas en couleur terre battue. **6.** Argile marocaine. Symbole radioactif en radioactif. **7.** Pratique en temps de pandémie, il prive de relations directes avec ses collègues. **8.** Danger dans les urnes. Me rendrai. **9.** Bataille a contre lui bataillé.

SOLUTION DU PHILO CROISÉS #64

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I	S	O	U	F	F	R	I	R	
II	E	S		I	C	E	L	U	I
III	G	A	E	C		E	L		N
IV	R	I	C	H	E	L	I	E	U
V	E	T	A	T	S	U	N	I	S
VI	G		L	E	C		O	N	E
VII	A	G	E		O	B	I	S	
VIII	T	R	U	M	P	I	S	T	E
IX	I		R	I	E	D		E	U
X	O	U	S	T		E	M	I	R
XI	N	I		E	L	N	I	N	O

monstres et compagnie





À VOIR : l'exposition *Catherine Meurisse, la vie en dessin*, à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou (niveau 2; entrée rue Beaubourg, Paris IV^e) du 30 septembre au 25 janvier (accès libre). Événement organisé dans le cadre de BD 2020, l'année de la bande dessinée du ministère de la Culture. bpi.fr/expocatherinemeurisse

Le Monde

DE LA PHILOSOPHIE

Des textes toujours

3 RECEVEZ VOS VOLUMES POUR

VOS 3 VOLUMES

18,80

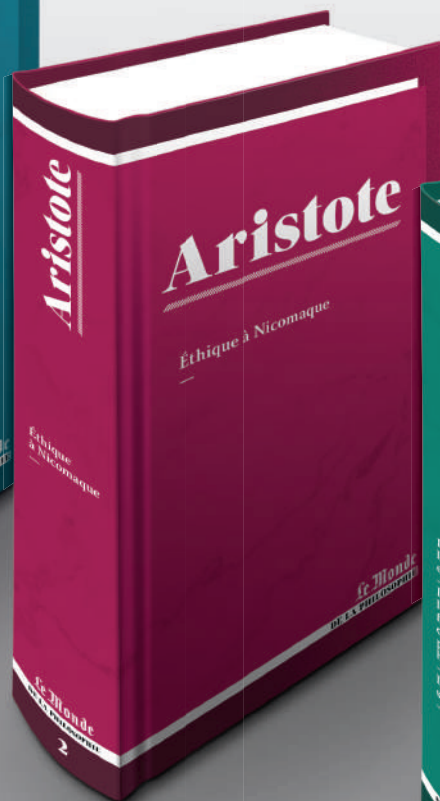
SEULEMENT

+ FRAIS DE PORT*

LE VOLUME N°1
GRATUIT!*



LE VOLUME N°2
Aristote

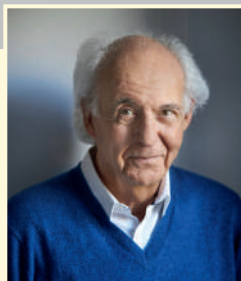


LE VOLUME N°3
Rousseau



*Une collection de prestige,
de beaux ouvrages reliés
avec tranchefile et signet.*

Format 125 x 203 mm



Pourquoi lire, directement, les grands textes de la philosophie ? Parce que ce sont des trésors du patrimoine culturel ? Pas seulement. Ce choix d'œuvres fondamentales et accessibles est aussi une immense boîte à outils. Il offre à chacun les moyens de scruter autrement le présent et ses multiples faces : conflits, pouvoirs, injustices, vérités et illusions...
La philosophie engendre toutes les libertés de l'esprit.

Roger-Pol Droit - *Philosophe et journaliste*

d'actualité pour mieux comprendre le monde

Et recevez ces superbes cadeaux !

CADEAU N°1

OFFERT avec votre 1^{er} envoi

Portrait de Friedrich Nietzsche
par Edvard Munch - 1906



Cette superbe reproduction, du grand peintre Edvard Munch, imprimée sur papier Dolce Vita, couché mat 250 g, se prête parfaitement à la mise sous cadre. Format : 21 x 29,7 cm.

CADEAU N°2

OFFERT avec votre 3^e envoi

Un élégant carnet de notes



Un carnet de notes A5 à couverture rigide avec fermeture élastique et un signet.
96 feuilles (60g/m²) de papier ligné.

CADEAU N°3

OFFERT avec votre 7^e envoi

Un stylo Parker design



Un coffret avec un stylo à bille Parker. Livré avec recharge de stylo à bille QuinkFlow brevetée. Design exclusif.

La collection « Le Monde de la philosophie » rassemble les œuvres majeures des plus grandes figures de la philosophie, de Platon à Nietzsche. Présentés par Roger-Pol Droit, philosophe et écrivain, et Jean-François Mattéi, agrégé de philosophie, ces textes conjuguent la puissance des idées, la force de l'écriture et les émotions de l'humanité. Ce qu'on y découvre ? Les aventures innombrables de la vie et de la vérité.

JE PROFITE DE L'OFFRE PRIVILÈGE

PAR COURRIER en renvoyant le bon à découper ci-dessous à l'adresse suivante : LE MONDE LA PHILOSOPHIE, LIBRE RÉPONSE 13342, 92239 GENNEVILLIERS CEDEX
OU SUR lemondedelaphilosophie.fr OU PAR TÉLÉPHONE au 01 73 73 73 65 (coût d'un appel local)

OUI, Je désire recevoir mes volumes n°s 1, 2 et 3 de la collection « Le Monde de la philosophie »

- Je recevrai avec mon 1^{er} envoi la reproduction de l'œuvre d'Edvard Munch comme cadeau de bienvenue.
- Je n'envoie pas d'argent maintenant.
- Si je ne suis pas satisfait de cet envoi, je vous le retournerai et ne vous devrai rien.
- Si je désire le conserver, je vous devrai 18,80 € (+ 0,99 € de frais de port par volume).
- Ensuite je recevrai mes volumes n°s 4 et 5 au prix de 11,90 € l'unité (+ 0,99 € de frais de port par volume).
- Par la suite, je recevrai toutes les 6 semaines, 3 nouveaux volumes au prix de 11,90 € l'unité (+ 0,99 € de frais de port par volume).
- Lors de mon 3^e envoi, je recevrai en cadeau le carnet de notes.
- Lors de mon 7^e envoi, je recevrai en cadeau le stylo bille Parker.
- Je reste libre d'interrompre vos envois à tout moment par simple lettre.
- J'ai bien pris connaissance des Conditions Générales de Vente décrites sur le site lemondedelaphilosophie.fr

☐ **Oui,** Je souhaite recevoir des informations sur les nouveaux produits et des offres de la part de CMI PUBLISHING par voie postale, e-mail ou téléphone.

☐ Mme ☐ M. (MERCI D'ÉCRIRE EN MAJUSCULES)

MPHP00

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Merci d'indiquer votre adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu-dit...)

Code postal : _____ Ville : _____

Tél. _____

E-mail : _____ @ _____



MPHP00

Date et signature obligatoires

Offre non cumulable, valable jusqu'au 30/03/2021, réservée aux résidents de France métropolitaine et dans la limite des stocks disponibles. Réception de votre premier colis dans un délai de 30 jours maximum après enregistrement de votre commande. Le client est informé que les délais d'acheminement et d'enregistrement des colis refusés peuvent être longs ; ainsi, entre le moment où le client retourne/refuse son colis et le moment où ledit colis est enregistré par le service client, il se peut qu'une relance de paiement soit adressée au client. Dans ce cas, le client est invité à contacter le service client afin de l'informer qu'un retour de colis est en cours. En cas d'exercice de ce droit de retour, les produits déjà livrés sont à renvoyer, correctement conditionnés, à l'adresse suivante : COLLECTION LE MONDE DE LA PHILOSOPHIE 1 avenue du Général de Gaulle 92635 GENNEVILLIERS cedex. Seuls les frais de retour restent à votre charge.

Vos données sont destinées à la société CMI PUBLISHING, SAS au capital de 78.000 euros, RCS Nanterre 324 286 319, 3-9 Avenue André Malraux 92300 Levallois-Perret, Responsable du traitement de vos données, ses services habilités et ses prestataires techniques. Les informations personnelles qui vous sont demandées dans ce formulaire sont nécessaires, dans le cadre du contrat d'abonnement, au traitement de votre commande et à son expédition et si vous y consentez, sont traitées à des fins de prospection commerciale par voie électronique, postale ou téléphonique émanant de CMI PUBLISHING et/ou de ses partenaires commerciaux (les sociétés du Groupe CMI France). Vos données sont conservées pendant une durée de cinq ans à compter de la commande. Conformément à la réglementation applicable et notamment le Règlement (UE) 2016/679 relatif à la protection des données à caractère personnel, vous disposez des droits suivants sur vos données : droit d'accès, droit de rectification, droit à l'effacement (droit à l'oubli), droit d'opposition, droit à la limitation du traitement, droit à la portabilité, droit de définir le sort de vos données après votre décès. Pour exercer vos droits, envoyez votre demande à LE MONDE DE LA PHILOSOPHIE 1 avenue du Général de Gaulle - 92635 Gennevilliers Cedex en joignant la copie de votre pièce d'identité. En cas de litige, vous disposez du droit de saisir la CNIL.



THURSTON MOORE

Sonique renaissance

Membre fondateur de Sonic Youth, le guitariste et chanteur est l'un des plus grands représentants du rock alternatif américain – et donc international – de ces quarante dernières années. Passionné par les marges, ce grand passeur s'est aussi penché sur nos icônes que sont Boris Vian et Brigitte Fontaine – il a repris des morceaux du premier et enregistré avec la seconde. Pas un hasard, car, contrairement à ce que sa carrière et son nouvel album solo – *By The Fire* – peuvent laisser croire, ce maître de l'électricité ne s'intéresse pas qu'aux longues plages de guitares dissonantes. Au départ il se rêvait... poète.

Propos recueillis par **Sylvain Fesson**



Que retiens-tu de ton éducation ?

Un père professeur de philo et de musique classique qui, avant de mourir, dans sa quarantaine, s'est tourné vers le catholicisme.

Le lieu qui se rapproche de la cité idéale ?

Le New York de mes 19 ans.

La promesse que tu t'es faite ?

Y aller pour devenir écrivain. Même si j'écrivais des poèmes – et je continue à le faire –, je pipeautais. Mais si j'avais dit à ma famille que c'était pour devenir musicien...

Tes héros, adolescent ?

Patti Smith, Tom Verlaine, Richard Hell... Tous ces poètes qui s'étaient mis à faire du punk !

Le meilleur conseil qu'on t'a donné ?

Alan Vega du groupe Suicide m'avait dit : « Fais un disque sinon le monde t'oubliera. »

La rencontre décisive ?

Le guitariste et compositeur Glenn Branca. Il nous a proposé de sortir le premier album de Sonic Youth.

Les penseurs qui t'accompagnent ?

Cornel West, Beauvoir, Krishnamurti, Chomsky, Richard Powers, Stuart Christie, Anna Mendelssohn, Angela Davis, Debord, Malcolm X, Marcuse. Et ma copine, bien sûr !

La chose la plus grotesque que tu as faite par amour ?

Déménager en Angleterre. Mais j'aurais été sur la Lune pour elle.

Ton mot favori ?

« Hypnotique ».

Ta devise ?

Never complain, never explain
[« Ni plainte ni explication »].

Ce que tu places au-dessus du plaisir ?

La paix.

Ce qui te met en colère ?

Les frontières.

L'illusion dont tu te berces ?

Voyager dans le temps.

La personne avec laquelle tu aimerais dîner ?

Juliette Gréco, Boris Vian et Miles Davis du temps où ils sortaient ensemble.

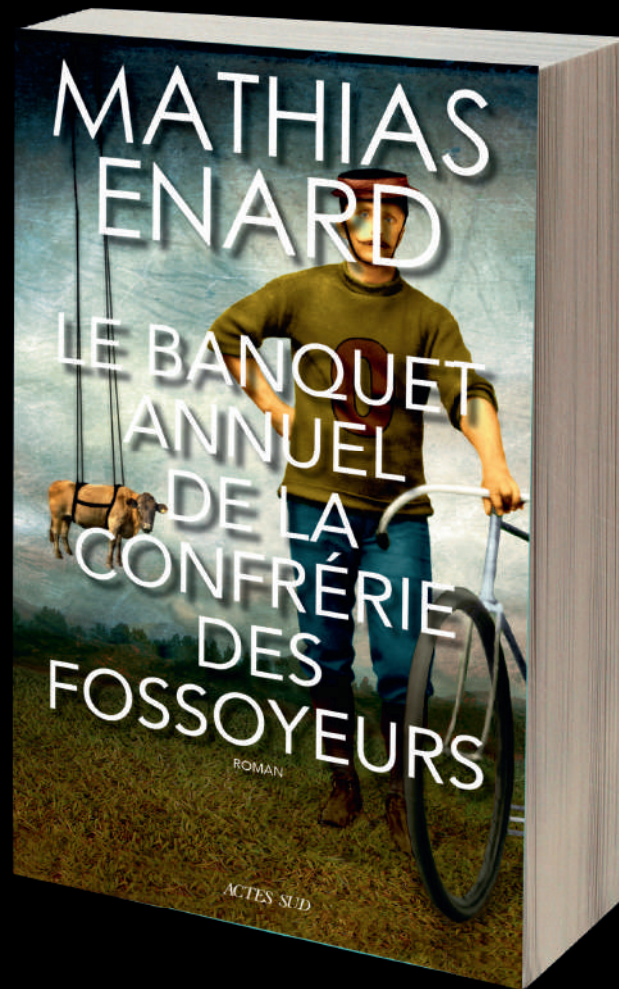
Ce dont tu n'as pas encore accouché ?

Du livre *Sonic Life* qui raconte mon arrivée à New York et toute cette période qui vibrait au rythme de la communauté contre-culturelle où vivaient mes héros. Il sortira en 2021.

La dernière chose qui t'a véritablement étonné ?

Moi dans une très vieille interview. Je ne me suis pas reconnu ! Ma mémoire en a été ébranlée. J'ai clairement vu que mes souvenirs étaient autre chose que leur réalité.

MATHIAS ENARD



"Puissant, inattendu, loufoque : Inénarrable autrement dit... Quel remue-ménage ! Quel tourbillon de la vie ! Quel ouragan de la mort ! Le tout écrit de main de maître : Mathias Enard revient à ses phrases amples, ourlées, infinies, musicales ; tout en jouant avec les registres d'une langue française qu'il se plaît à faire remonter du patois poitevin-saintongeais jusqu'à Rabelais, et même aux troubadours..."

Antoine Perraud, *La Croix*

"Un roman gargantuesque. Mathias Enard a, d'emblée, l'art d'embarquer son lecteur avec une irrésistible drôlerie."

Grégoire Leménager, *L'Obs*

"Un formidable feu d'artifice romanesque."

Marie Chaudey, *La Vie*

ACTES SUD

ENQUÊTE SUR
LA FUSION
DU TRAVAIL
ET DE LA VIE

KARL MARX

Manuscrits de 1844 (extraits)

philosophie
magazine
CAHIER CENTRAL



Introduction

Entre le 17 mars et le 11 mai derniers, des milliers de salariés habitués à se rendre sur leur lieu de travail ont fait une expérience déjà partagée par les travailleurs indépendants et les étudiants locataires de logements trop petits : la fusion de deux dimensions de leur vie auparavant bien distinctes, le temps consacré au travail avec l'espace privé, personnel. Nombreux sont ceux à avoir participé à des réunions Zoom depuis leur lit avec quelques notes étalées sur les draps, écrit des rapports dans leur canapé, voire laissé tourner une discussion un peu longue, micro fermé, le temps de prendre une douche. Tout juste si la pause déjeuner ne se déroulait pas entre un écran d'ordinateur et le bac à linge sale. Si ces situations ont suscité de nombreuses blagues sur les réseaux sociaux, il y a tout lieu de penser qu'elles témoignent d'un asservissement nouveau. Il n'y a qu'à se plonger dans un classique de l'économie politique, soit les écrits du jeune Marx, pour s'en rendre compte.

Certes, le travail décrit par Marx dans les *Manuscrits de 1844* n'a plus grand-chose à voir, à quelques exceptions près, avec les conditions actuelles des salariés. En 1844, le monde du travail se divise en deux catégories : ceux qui possèdent les moyens de production – les bourgeois – et ceux qui « creusent », qui charbonnent jusqu'à en perdre la santé – les ouvriers. Pas de congés payés pour eux, le salaire sert tout juste à s'offrir le pain quotidien, et les journées s'étalent entre 6 et 18 heures. Pas de doute, « l'ouvrier est ravalé au rang de marchandise, et de la marchandise la plus misérable ».

Le télétravail a-t-il fait de nous des ouvriers vissés à leur chaîne de montage ? Bien qu'il suppose une activité de service praticable

à distance, quand le travail en usine ne peut se passer de la présence physique de l'employé, il se pourrait que le télétravail entraîne une forme nouvelle d'aliénation. Marx décrit cette dernière comme un processus par lequel l'ouvrier est dépossédé du fruit de son travail : « *L'objet que le travail produit, son produit, se dresse devant [l'ouvrier] comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est l'objectivation du travail. La réalisation du travail est son objectivation. Dans le monde de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la perte pour l'ouvrier de sa réalité, l'objectivation comme la perte de l'objet ou l'asservissement à celui-ci, l'appropriation comme l'aliénation, le dessaisissement.* » Dans le cas particulier du télétravail, ce n'est pas tant que quelqu'un d'autre s'accapare le fruit du labeur, mais plutôt que le produit du travail, physique ou immatériel, se dilue dans le quotidien et ces objets tellement là que nous ne les remarquons plus. Il devient l'ordinaire, au même titre que le micro-ondes qui sert à réchauffer des plats préparés ou l'ordinateur qui ronronne sur nos genoux – écran sur lequel défilent nos e-mails professionnels comme une série Netflix.

Résultat ? « *L'être générique de l'homme, sa nature, aussi bien que ses facultés intellectuelles génériques, sont transformés en un être qui lui est étranger, en moyen de son existence individuelle. Le travail aliéné rend l'homme étranger à son propre corps, au monde extérieur aussi bien qu'à son essence spirituelle.* » Marx avait tout anticipé, y compris la fusion de votre corps avec votre canapé. Mais pas sûr que ce nouvel hybride ait le panache des créatures mythologiques.

L'auteur

Si Marx dénonce si bien la concentration du capital aux mains de la bourgeoisie, c'est qu'il sait de quoi il parle. Issu d'une famille aisée, il voit le jour le 5 mai 1818 à Trèves. Il étudie d'abord le droit mais se découvre vite une préférence pour la philosophie à laquelle il se consacre une fois installé à Berlin. Là, il fréquente le groupe des « Jeunes hégéliens », des hommes passionnés par la pensée systématique de Hegel et dont les discussions sans fin mènent l'étudiant Marx jusqu'au bout de la nuit et de la fermeture des bars. Mal vues par les autorités, ces fréquentations lui ferment la possibilité d'une carrière universitaire classique. Aussi s'oriente-t-il vers le journalisme et devient-il rédacteur en chef de la *Rheinische Zeitung* (« La Gazette rhénane ») en 1842. C'est là que les ennuis commencent. À peine marié à Jenny von Westphalen, l'amour de sa vie, il doit fuir à Paris pour raisons politiques. Ce premier exil est le début d'une série de nombreux déménagements pour le couple et bientôt la famille Marx. À Paris, il rencontre Bakounine, Proudhon et surtout Friedrich Engels, le fils d'un prospère industriel, féru comme lui de révolution. De cette amitié soudée autour du socialisme et d'un goût commun pour l'alcool naît en 1848 le *Manifeste du parti communiste*. Rédigé à quatre mains, le court brûlot s'achève par cette injonction devenue célèbre : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* » Mais c'est à Londres, ville densément peuplée en ouvriers où il croit que la révolution prolétarienne naîtra, que Marx rédige son grand œuvre, *Le Capital*. Seul le premier tome paraît de son vivant, en 1867. Son rythme de travail acharné et son hygiène de vie ont bientôt raison de ses forces. Il meurt le 14 mars 1883.

Le texte

Les *Manuscrits de 1844* sont les notes de travail d'un tout jeune étudiant encore fortement imprégné d'hégélianisme. Nettement plus accessible que la somme du *Capital*, les *Manuscrits* compilent la plupart des intuitions que Marx développera plus tard : le lien entre propriété privée et aliénation du travail, la définition du salaire ajusté à la récupération de la force physique de l'ouvrier, les prémices de la théorie de la rente et une lecture aussi précise que critique des économistes classiques, notamment Adam Smith, Jean-Baptiste Say et David Ricardo. Le tout rédigé dans un style aussi nerveux que brouillon, parfois – à l'image de Marx.

KARL MARX

Manuscrits de 1844 (extraits)

Nous reproduisons ici des extraits des *Manuscrits de 1844* de Karl Marx, traduits par Jacques-Pierre Gougeon et disponibles aux éditions GF-Flammarion.

Premier manuscrit

[...]

Travail aliéné et propriété privée

[...]

Nous partons d'un fait économique actuel.

L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise au prix d'autant plus bas qu'il crée plus de marchandises. La dévalorisation du monde humain va de pair avec la mise en valeur du monde matériel. Le travail ne produit pas seulement des marchandises; il se produit lui-même ainsi que l'ouvrier comme une marchandise dans la mesure où il produit des marchandises en général.

Ce fait n'exprime rien d'autre que ceci: l'objet que le travail produit, son produit, se dresse devant lui comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est l'objectivation du travail. La réalisation du travail

est son objectivation. Dans le monde de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la perte pour l'ouvrier de sa réalité, l'objectivation comme la perte de l'objet ou l'asservissement à celui-ci, l'appropriation comme l'aliénation, le dessaisissement.

La réalisation du travail se révèle être à tel point une perte de réalité que l'ouvrier perd sa réalité jusqu'à en mourir de faim. L'objectivation se révèle à tel point être la perte de l'objet que l'ouvrier est spolié non seulement des objets les plus indispensables à la vie, mais encore des objets du travail. Oui, le travail lui-même devient un objet dont il ne peut s'emparer qu'en faisant le plus grand effort et avec les interruptions les plus irrégulières. L'appropriation de l'objet se révèle à tel point être une aliénation que, plus l'ouvrier produit d'objets, moins il peut posséder et plus il tombe sous la domination de son propre produit, le capital.

Toutes ces conséquences découlent du fait que, par définition, l'ouvrier se trouve devant le produit de son propre travail dans le même rapport qu'à l'égard d'un objet étranger. S'il en est ainsi, il est évident que, plus l'ouvrier se dépense au travail, plus le monde étranger, objectif, qu'il crée en face de lui devient puissant, plus il s'appauvrit

lui-même et plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. C'est la même chose avec la religion. Plus l'homme projette de choses en Dieu, moins il en garde en lui-même. L'ouvrier place sa vie dans l'objet. Mais alors celle-ci ne lui appartient plus, elle appartient à l'objet. Plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est privé d'objets. Il n'est pas ce qu'il produit par son travail. Plus ce produit gagne en substance, moins l'ouvrier est lui-même. L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une réalité extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome face à lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.

Examinons de plus près l'objectivation, la production de l'ouvrier et, en elle, l'aliénation, la perte de l'objet, de son produit.

L'ouvrier ne peut plus rien créer sans la nature, sans le monde extérieur sensible. Elle est la matière dans laquelle son travail se réalise, au sein de laquelle il s'exerce, à partir de laquelle et au moyen de laquelle il produit.

Mais, de même que la nature offre au travail les moyens de subsistance, dans ce sens que le travail ne peut pas vivre sans objets sur

lesquels il s'exerce, de même elle fournit des moyens de subsistance au sens restreint, c'est-à-dire les moyens de subsistance physique de l'ouvrier lui-même.

Plus l'ouvrier s'approprie par son travail le monde extérieur, la nature sensible, plus il se prive de moyens de subsistance et cela doublement: premièrement, le monde extérieur sensible cesse de plus en plus d'être un objet appartenant à son travail, un moyen de subsistance de son travail; deuxièmement, il cesse de plus en plus d'être un moyen de subsistance au sens immédiat, c'est-à-dire il cesse d'être un moyen pour la subsistance physique de l'ouvrier.

De ce double point de vue, l'ouvrier devient donc un esclave de son objet: premièrement, il reçoit un objet de travail, c'est-à-dire du travail, et, deuxièmement, il reçoit des moyens de subsistance. Il lui doit donc la possibilité d'exister premièrement en tant qu'ouvrier et deuxièmement en tant que sujet physique. Le comble de cette servitude est que seule sa qualité d'ouvrier lui permet de se conserver encore en tant que sujet physique et que ce n'est plus qu'en tant que sujet physique qu'il est ouvrier.

(L'aliénation de l'ouvrier dans son objet s'exprime selon les lois de l'économie de la

façon suivante: plus l'ouvrier produit, moins il a à consommer; plus il crée de valeurs, plus il se déprécie et perd en dignité; plus son produit a de forme, plus l'ouvrier est difforme; plus son objet est civilisé, plus l'ouvrier est barbare; plus le travail est puissant, plus l'ouvrier est impuissant; plus l'ouvrier s'est abruti et est devenu un esclave de la nature.)

L'économie politique dissimule l'aliénation dans l'essence du travail par le fait qu'elle ne considère pas le rapport direct entre l'ouvrier (le travail) et la production. Certes, le travail produit des merveilles pour les riches, mais il produit le dénuement pour l'ouvrier. Il produit des palais, mais des taudis pour l'ouvrier. Il produit la beauté, mais l'infirmité pour l'ouvrier. Il remplace le travail par des machines, mais il rejette une partie des ouvriers dans un travail barbare et transforme l'autre partie en machines. Il produit l'esprit, mais, pour l'ouvrier, il produit l'abêtissement, le crétinisme.

Le rapport immédiat du travail à ses produits est le rapport de l'ouvrier aux objets de production. Le rapport de l'homme qui a de la fortune aux objets de la production et à la production elle-même n'est qu'une conséquence de ce premier rapport. Et il le confirme. Nous examinerons cet autre aspect plus tard.

Si donc nous posons la question: quel est le rapport essentiel du travail, nous posons la question du rapport essentiel de l'ouvrier à la production.

Nous n'avons considéré jusqu'ici l'aliénation, le dépouillement de l'ouvrier, que sous un seul aspect, celui de son rapport aux produits de son travail. Or, l'aliénation n'apparaît pas seulement dans le résultat, mais aussi dans l'acte même de la production, à l'intérieur de l'activité productive elle-même. Comment le produit ne serait-il pas étranger à l'ouvrier si celui-ci, dans l'acte même de la production, ne devenait pas étranger à lui-même? Le produit n'est que le résumé de l'activité, de la production. Si le produit du travail est le dépouillement, la production elle-même doit être le dépouillement en acte, le dépouillement de l'activité, l'activité du dépouillement. L'aliénation de l'objet du travail n'est que le résumé de l'aliénation, du dépouillement, dans l'activité du travail elle-même.

En quoi consiste l'aliénation du travail?

D'abord dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux;

il n'y déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier ne se sent lui-même qu'en dehors du travail et dans le travail il se sent extérieur à lui-même. Il est à l'aise quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas à l'aise. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur à l'homme, dans lequel il se dépouille, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l'activité propre de l'imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l'individu indépendamment de lui, c'est-à-dire comme une activité étrangère, divine ou diabolique, de même l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité

propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) se sent agir librement seulement dans ses fonctions animales: manger, boire et procréer, ou encore, tout au plus, dans le choix de sa maison, de son habillement, etc.; en revanche, il se sent animal dans ses fonctions proprement humaines. Ce qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal.

Manger, boire, procréer, etc., sont certes aussi des fonctions authentiquement humaines. Mais séparées abstraitement du reste du champ des activités humaines et devenues ainsi la fin dernière et unique, elles ne sont plus que des fonctions animales.

Nous avons considéré l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique, le travail, sous deux aspects. 1) Le rapport de l'ouvrier au produit du travail en tant qu'objet étranger qui le tient sous sa domination. Ce rapport est en même temps le rapport au monde extérieur sensible, aux objets de la nature, monde qui lui est à la fois étranger et hostile. 2) Le rapport entre le travail et l'acte de production à l'intérieur du travail. Ce rapport est le rapport de l'ouvrier à sa propre activité en tant qu'activité étrangère qui ne lui appartient pas,

c'est l'activité qui est passivité, la force qui est impuissance, la procréation qui est castration. C'est l'énergie physique et intellectuelle de l'ouvrier, sa vie personnelle – car qu'est-ce que la vie sinon l'activité? – qui est transformée en activité dirigée contre lui-même, indépendante, ne lui appartenant pas. C'est l'aliénation de soi comme, plus haut, l'aliénation de la chose.

De ces deux déterminations du travail aliéné, nous devons en tirer une troisième.

L'homme est un être générique. Non seulement parce que, sur le plan pratique et théorique, il fait de l'espèce, la sienne propre aussi bien que celle de toute chose, son objet, mais encore – et ceci n'est qu'une autre façon d'exprimer la même chose – parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'une espèce réelle, vivante, parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'un être universel, donc libre.

La vie générique, aussi bien chez l'homme que chez l'animal, consiste d'abord, au point de vue physique, dans le fait que l'homme (comme l'animal) vit de la nature non organique; et plus l'homme est universel comparé à l'animal, plus est universel le champ de la nature non organique dont il vit. Les plantes, les animaux, les pierres, l'air, la lumière, etc.,

constituent du point de vue théorique une partie de la conscience humaine, soit en tant qu'objets de la science de la nature, soit en tant qu'objets d'art: ils constituent sa nature spirituelle non organique et sont les moyens spirituels de subsistance que l'homme doit d'abord préparer pour en jouir et les assimiler. De même, au point de vue pratique, ils constituent une part de la vie et de l'activité humaines. Physiquement, l'homme ne vit que de ces produits naturels, qu'ils apparaissent sous forme de nourriture, de chauffage, de vêtements, d'habitation, etc. L'universalité de l'homme apparaît en pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps non organique, dans la mesure où elle est: 1) un moyen de subsistance immédiat, et 2) la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature signifie: la nature est son corps avec lequel il doit rester constamment en contact pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature.

Tandis que le travail aliéné rend étranger à l'homme 1) la nature et 2) lui-même, sa propre fonction active, son activité vitale, il rend aussi l'espèce humaine étrangère à l'homme: il fait pour lui de la vie générique le moyen de la vie individuelle. Premièrement, il rend étrangère la vie générique et la vie individuelle et, deuxièmement, il fait de cette dernière, réduite à l'abstraction, le but de la première, qui est également prise sous sa forme abstraite et aliénée.

Car, premièrement, le travail, l'activité vitale, la vie productive, n'apparaissent eux-mêmes à l'homme que comme moyen de satisfaire un besoin, le besoin de conservation de l'existence physique. Mais la vie productive est la vie générique. C'est la vie engendrant la vie. Le mode d'activité vitale renferme tout le caractère d'une espèce, son caractère générique, et l'activité libre, consciente, est le caractère générique de l'homme. La vie elle-même n'apparaît que comme moyen de subsistance.

L'animal se confond immédiatement avec son activité vitale. Il ne se distingue pas d'elle. Il est cette activité. L'homme fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a une activité vitale consciente; elle n'est pas une détermination

avec laquelle il se confond immédiatement. L'activité vitale consciente distingue directement l'homme de l'activité vitale de l'animal. C'est seulement par là qu'il est un être générique. Ou bien il est seulement un être conscient, autrement dit sa vie propre est pour lui un objet, précisément parce qu'il un être générique. C'est pour cela seulement que son activité est activité libre. Le travail aliéné renverse ce rapport en ce sens que l'homme, du fait qu'il est un être conscient, ne fait de son activité vitale, de son essence, qu'un moyen de son existence.

Par la production pratique d'un monde objectif, le façonnement de la nature non organique, l'homme s'affirme comme un être générique conscient, c'est-à-dire comme un être qui se comporte à l'égard de l'espèce humaine comme il se comporte à l'égard de sa propre essence, ou à l'égard de soi en tant qu'être générique. Certes, l'animal aussi produit. Il se construit un nid, des habitations, comme l'abeille, le castor, la fourmi, etc. Mais il ne produit que ce dont il a immédiatement besoin pour lui ou pour son petit; il produit d'une façon unilatérale, tandis que l'homme produit d'une façon universelle; il ne produit que sous l'emprise du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit même

lorsqu'il est libéré de tout besoin physique et ne produit vraiment que lorsqu'il en est vraiment libéré. L'animal ne produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit la nature tout entière; le produit de l'animal fait directement partie de son corps physique, tandis que l'homme affronte librement son produit. L'animal ne façonne que selon la mesure et selon les besoins de l'espèce à laquelle il appartient, tandis que l'homme sait produire à la mesure de toute espèce et sait appliquer partout à l'objet sa nature inhérente. C'est pourquoi l'homme façonne aussi d'après les lois de la beauté.

C'est précisément en façonnant le monde objectif que l'homme s'affirme réellement comme un être générique. Cette production est sa vie générique active. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc l'objectivation de la vie générique de l'homme, car il ne se dédouble pas lui-même de façon seulement intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, mais activement, réellement, et il se contemple ainsi dans un monde qu'il a lui-même créé. Ainsi tandis que le travail aliéné arrache à l'homme l'objet de sa production, il lui arrache sa vie générique, sa véritable objectivité générique, et transforme

sa supériorité sur l'animal en infériorité, puisque son corps non organique, la nature, lui est dérobé.

De même, en dégradant au rang de moyen l'activité propre, la libre activité, le travail aliéné fait de la vie générique de l'homme le moyen de son existence physique.

Le travail aliéné conduit donc aux résultats suivants:

3) L'être générique de l'homme, sa nature, aussi bien que ses facultés intellectuelles génériques, sont transformés en un être qui lui est étranger, en moyen de son existence individuelle. Le travail aliéné rend l'homme étranger à son propre corps, au monde extérieur aussi bien qu'à son essence spirituelle, à son essence humaine.

4) L'aliénation de l'homme par rapport à l'homme apparaît comme une conséquence immédiate du fait que l'homme est rendu étranger au produit de son travail, à son activité vitale, à son être générique. L'homme s'oppose à lui-même, il s'oppose aussi à autrui. Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail, au produit de son travail et à lui-même, est vrai du rapport de l'homme à l'autre ainsi qu'au travail et à l'objet du travail de l'autre.

D'une manière générale, dire que l'homme est étranger à son être générique, c'est dire

que les hommes sont devenus étrangers les uns aux autres et que chacun d'eux est devenu étranger à l'essence humaine.

L'aliénation de l'homme, plus généralement son rapport à lui-même, se réalise et se reflète dans son rapport à autrui.

Donc, pris dans le rapport du travail aliéné, chaque homme considère autrui selon les critères et les conditions de sa propre situation en tant qu'ouvrier.

Nous sommes partis d'un fait économique, l'aliénation de l'ouvrier et de sa production. Nous avons énoncé le concept qui s'y rattache : c'est celui du travail aliéné, du travail rendu étranger à l'homme. Nous avons analysé ce concept, donc seulement analysé un fait économique.

Voyons maintenant comment le concept du travail aliéné, du travail rendu étranger à l'homme, doit s'exprimer et se présenter dans la réalité.

Si le produit du travail m'est étranger, m'affronte comme une puissance étrangère, à qui appartient-il alors ?

Si ma propre activité ne m'appartient pas, si elle est une activité étrangère, forcée, à qui appartient-elle alors ?

À un être autre que moi.

Qui est cet être ?

Les dieux ? Certes, dans les premiers temps, la production principale, par exemple la construction des temples, etc., en Égypte, aux Indes, au Mexique, est effectuée apparemment au service des dieux, lesquels sont également les propriétaires du produit. Mais les dieux seuls n'ont jamais été maîtres du travail. La nature, tout aussi peu. Alors qu'aujourd'hui la nature est de plus en plus soumise au travail humain, que les miracles de l'industrie rendent de plus en plus superflus les miracles des dieux, il serait bien contradictoire que, par amour pour ces puissances (divines et naturelles), l'homme dût renoncer à la joie de la production et à la jouissance.

L'être étranger auquel appartient le travail et le produit du travail, l'être étranger que le travail doit servir, au service duquel se trouve le travail et à la jouissance duquel sont destinés les produits du travail, ne peut être que l'homme lui-même.

Si le produit du travail n'appartient pas à l'ouvrier, s'il est une puissance étrangère en face de lui, cela n'est possible que parce qu'il appartient à un autre homme en dehors de l'ouvrier. Si l'activité de l'ouvrier est pour celui-ci un tourment, elle doit être la jouissance et la joie de vivre d'un autre. Ce ne sont ni les dieux ni la nature, c'est seulement

l'homme lui-même qui peut être cette puissance étrangère au-dessus de l'homme.

Réfléchissons encore à la proposition énoncée précédemment : le rapport de l'homme avec lui-même ne devient objectif et réel que par son rapport à autrui. Si, dans son rapport avec le produit du travail, de son travail objectivé, il se trouve placé devant un objet étranger, hostile, puissant et indépendant de lui, cela signifie que son propre rapport à lui-même est tel qu'un autre homme – un homme étranger, hostile, puissant et indépendant de lui – est le maître de cet objet. Si son rapport à l'égard de son activité est celui entretenu à l'égard d'une activité non libre, c'est parce que cette activité est au service d'un autre homme, se place sous sa domination, sa contrainte et son joug.

L'auto-aliénation de l'homme à l'égard de lui-même et de la nature se manifeste dans le rapport qu'il établit entre lui-même et la nature et les autres hommes distincts de lui. C'est pourquoi l'auto-aliénation religieuse se manifeste nécessairement dans le rapport entre le laïc et le prêtre ou, puisqu'il s'agit ici du monde intellectuel, entre l'homme et le médiateur, etc. Dans le monde réel, pratique, l'aliénation de soi ne peut se manifester que dans le rapport réel pratique à l'égard d'autres

hommes. Le moyen par lequel s'opère l'aliénation est lui-même un moyen pratique. Par le travail aliéné, l'homme ne crée donc pas seulement un rapport entre lui-même, l'objet et l'acte de production en tant que puissances étrangères et hostiles; il crée aussi un rapport entre les autres et sa propre production, son propre produit, de même qu'il établit un rapport entre lui-même et les autres. De même qu'il engendre à partir de sa propre production sa propre irréalité, sa punition, et à partir de son propre produit une perte, un produit qui ne lui appartient pas, de même il crée la domination de celui qui ne produit pas sur la production et le produit. De même qu'il se rend étranger à sa propre activité, de même il attribue à l'étranger l'activité qui ne lui est pas propre.

Nous n'avons considéré jusqu'ici le rapport que du point de vue de l'ouvrier, et nous l'examinerons par la suite aussi du point de vue du non-ouvrier.

Donc, par le travail qui lui est devenu étranger, par le travail aliéné, l'ouvrier crée un rapport entre le travail et un homme qui lui est étranger et se trouve extérieur à lui. Le rapport de l'ouvrier au travail engendre le rapport entre le maître du travail – peu importe qu'on l'appelle capitaliste ou autrement – et

le travail. La propriété privée est donc le produit, le résultat, la conséquence nécessaire du travail aliéné, du rapport extérieur de l'ouvrier à la nature et à lui-même.

La propriété résulte donc, par analyse, du concept de travail aliéné, c'est-à-dire d'homme aliéné, de travail devenu étranger, de vie devenue étrangère à l'homme, d'homme devenu étranger à lui-même.

Nous avons certes tiré le concept de travail aliéné (de vie aliénée) de l'économie politique comme résultat du mouvement de la propriété privée. Mais de l'analyse de ce concept, il ressort que, si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail aliéné, elle est bien plutôt une conséquence de celui-ci, de même que les dieux à l'origine ne sont pas la cause, mais l'effet de l'aberration de l'entendement humain. Plus tard, ce rapport se charge en action réciproque.

Ce n'est qu'au point culminant du développement de la propriété privée que ce mystère qui lui est propre réapparaît, à savoir d'une part qu'elle est le produit du travail aliéné et d'autre part qu'elle est le moyen par lequel le travail s'aliène, qu'elle est la réalisation de cette aliénation.

Ce développement met aussitôt diverses oppositions non encore dépassées en lumière.

1) L'économie politique part de l'idée que le travail est l'âme proprement dite de la production, et pourtant elle n'accorde rien au travail et tout à la propriété privée. Proudhon a, en partant de cette contradiction, conclu en faveur du travail contre la propriété privée. Mais nous voyons que cette apparente contradiction est la contradiction du travail aliéné avec lui-même et que l'économie politique n'a exprimé que les lois du travail aliéné.

Nous prenons par conséquent conscience que le salaire et la propriété privée sont identiques: car le salaire, dans lequel le produit, l'objet du travail, rémunère le travail lui-même, n'est qu'une conséquence nécessaire de l'aliénation du travail, et dans le salaire le travail n'apparaît pas non plus comme le but en soi, mais comme au service du salaire. Nous développerons ceci plus tard et nous n'en tirons seulement pour l'instant que quelques conséquences.

Une augmentation brutale du salaire (abstraction faite de toutes les autres difficultés, abstraction faite de ce que, étant une anomalie, il ne pourrait être également maintenu que par la force) ne serait donc rien d'autre qu'une meilleure rétribution des esclaves et n'entraînerait ni pour l'ouvrier ni pour le travail la conquête de leur destination et de leur dignité humaine.

L'égalité du salaire elle-même, telle que la revendique Proudhon, ne fait que transformer le rapport de l'ouvrier actuel à son travail en rapport qu'entretiennent tous les hommes avec le travail. La société est alors conçue comme un capitalisme abstrait.

Le salaire est une conséquence directe du travail aliéné et le travail aliéné est la cause directe de la propriété privée. En conséquence, la disparition d'un des termes entraîne aussi celle de l'autre.

2) De ce rapport du travail aliéné à la propriété privée, il résulte en outre que l'émancipation de la société de la propriété privée, etc., de la servitude, s'exprime sous la forme politique de l'émancipation des ouvriers, non pas comme s'il s'agissait seulement de leur émancipation, mais parce que celle-ci implique l'émancipation universelle de l'homme; or, celle-ci y est incluse parce que tout l'asservissement de l'homme est impliqué dans le rapport de l'ouvrier à la production et que tous les rapports de servitude ne sont que des variantes et des conséquences de ce rapport.

[...]

Cahier central réalisé
par VICTORINE DE OLIVEIRA

KARL MARX

Manuscrits
de 1844

(extraits)



L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une réalité extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome face à lui



Certes, le travail est un fardeau, mais il a surtout un sens pour celui qui l'accomplit: c'est si vrai que lorsque l'ouvrier se trouve dépossédé du fruit de son labeur, c'est tout son monde qui est vidé de signification.

Avec cette idée, Karl Marx (1818-1883) ambitionne de transformer le monde. Si les conditions du travail ont quelque peu changé depuis le XIX^e siècle, le rêve de Marx, lui, attend encore de se réaliser.